



Table des articles contenus dans ce Volume
- N°. 4.

N°. 4.

– Collationné –

" La bagatelle, la Science,
" les chimères, les rien, tout est bon ; Je soutiens
" Qu'il faut de tout aux entretiens.

= Les Flibustiers qui désoloient les mers de l'amerique, ceux qui se distinguerent le plus, & qui haïssoient le plus la nation espagnole, furent, Pierre le Grand natif de Dieppe, qui, avec un bateau monté de 4. canons & de 20. hommes, attaqua & aborda le vice-amiral des galions; il étonna si fort l'équipage espagnol par son audace que personne ne tenta de faire le moindre mouvement; il entra dans la chambre du capitaine, & lui mettant le pistolet sur la gorge, il l'obligea de se rendre.

= Cinquante Flibustiers de sa clique prirent la route du Pérou, ils apprirent qu'il y avoit dans le port d'Anca un vaisseau chargé de plusieurs millions, ils le prirent, & s'y embarquerent.

= Le basque Jouqué & Laurent le Graff croiserent devant carthagène avec trois petits batimens il sortit du port deux vaisseaux de guerre qui avoient ordre de les combattre, & de les amener morts ou vifs; ceux-ci ne les eurent pas plutôt apperçu qu'ils les attaquerent, & les enleverent; tout ce qui n'avoit pas péri dans l'action fut renvoyé à terre avec une lettre, où l'on remercioit le gouverneur d'avoir envoyé

= ces deux

ces deux bons navires, en lui ajoutant que s'il en avoit quelqu'autre de trop, on les attendroit 15. jours, mais que s'ils ne portoient pas d'argent, il n'y auroit point de quartier pour les hommes.

= Les capitaines Michel & Brougge avertis que pour tromper leur vigilance, on devoit d'embarquer à Carthagène sous pavillon étranger des richesses considérables, attaquerent les deux vaisseaux hollandais qui portoient ces trésors, & les en dépouillerent.

= Parmi les flibustiers qui se distinguerent dans cette nouvelle carriere, Monbars, gentilhomme Languedocien se fit un nom singulier: le hazard lui ayant fait tomber entre ses mains dès l'enfance une relation détaillée des cruautés commises dans la conquête du nouveau monde, il conçut contre la nation qui avoit produit tant de maux, une haine qu'il portoit jusqu'à la frénésie. on raconte à ce sujet qu'étant au collége, & jouant dans une piece le rôle d'un Français qui avoit un démêlé avec un Espagnol, il se jetta sur son interlocuteur avec tant de rage qu'il l'auroit étranglé si on ne lui eut arraché des mains; son imagination enflamée lui représentoit sans cesse des peuples innombrables égorgés

= par

par les monstres sortis de l'Espagne, il ne respiroit que l'ardeur d'expier tant de sang innocent, l'enthousiasme de l'humanité excita en lui une fureur plus cruelle encore que le fanatisme de religion qui avoit immolé tant de victimes, on eut dit que leurs manes crioient vengeance au fond de son âme: il entendit parler des freres de la côte, comme des ennemis les plus implacables du nom espagnol, il s'embarqua pour aller les joindre;

On rencontre dans la route un vaisseau espagnol qui fut attaqué & aussitot abordé (c'étoit l'usage de ce tems là) Monbars, fondit le sabre à la main sur les ennemis, se fit jour au milieu d'eux & se portant deux fois d'un bout du batiment à l'autre, renversa tout ce qui se trouvoit sur son passage, l'orgueil eut forcé l'ennemi de se rendre, laissant à ses compagnons toute la joie d'un riche butin, ou le vit contemplant avec une volupté sanguinaire les cadavres entassés de cette nation à laquelle il avoit juré une haine insatiable de carnage; la suite de sa vie fut digne de cette premiere action, & il fit tant de mal sur terre & sur mer à cette nation qu'il lui en resta le surnom, d'Exterminateur.

un homme

= un homme l'olonois des Sables d'olonne se distingua aussi en s'emparant avec deux canots & 22. hommes d'une frigate espagnole sur la côte de cuba; il alla de là à la tortuë, où il trouva michel le basque qui venoit de prendre sous le canon même de porte-belo, un vaisseau de guerre chargé de cinq millions de livres, & se distingua par d'autres actions tout aussi hardies.

= Granmont Gentilhomme Parisien avec mille braves qui le suivirent alla attaquer campech, mit tout en fuite, & s'en rendit maître; il n'y resta qu'un canonier & un officier plein d'honneur qui aima mieux s'exposer à tout, que de fuir lachement; le général flibustier le reçut avec distinction, le renvoya généreusement, lui fit rendre tout ce qui lui apartenoit & y joignit de beaux présens, tant le courage & la fidélité conservent d'ascendant sur ceux même qui semblent violer les droits de la société: les français le jour de St. Louis, voulurent célébrer cette fête, & dans le transport du patriotisme & de l'ivresse de l'amour national pour le Prince, ils brulèrent pour un million de bois de campech qui faisoit une riche portion de leur butin.

: après

– après cette folie éclatante, insigne, mais dont il n'y a que les Français qui puissent se glorifier, ces flibustiers allèrent s'emparer de Carthagène, d'où ils ne tirèrent que cinq millions de livres; le malheur voulut qu'ils rencontrassent une flotte d'anglais, & de hollandais alliés des espagnols, plusieurs de leurs corsaires furent pris & coulés à fond avec leur butin, le reste se sauva à St. Domingue.

– D'autres flibustiers s'étaient chargés pour une somme d'escorter un vaisseau espagnol très richement chargé, un d'entr'eux osa proposer à ses camarades de faire tout d'un coup leur fortune en s'emparant de ce bâtiment; le célèbre Montauban qui commandoit la troupe n'eut pas plutôt entendu ce discours, qu'il voulut abdiquer sa place, & demanda d'être mis à terre.

" Quoi, nous quitter, lui dirent ces hommes intrépides! y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur? On délibéra sur le champ; on arrêta que le coupable seroit jetté sur la première côte qui se présenteroit; on jura que cet homme sans bonne foi, ne seroit jamais reçu dans aucun armement où se trouveroit un seul des braves gens que sa société déshonoreroit. Si ce n'est pas là de l'héroïsme, sera-ce dans un siecle où tout ce qu'il y a de grand est tourné

– en

en ridicule sous le nom d'enthousiasme, qu'il faudra chercher des héros ?

« On ne peut qu'admirer au milieu de tant de forfaits une foule d'actions héroïques qui auroient fait honneur aux peuples les plus vertueux.

« On aime à croire & à dire en amérique que les africains sont également incapables de raison & de vertu ; un fait d'une autorité certaine, sera juge de cette opinion ?

= un batiment anglais qui en 1752. commerçoit en Guinée fut obligé d'y laisser son chirurgien auquel le mauvais état de sa santé ne permettoit plus de soutenir la mer : Murrai (c'étoit le nom de ce chirurgien) s'occupoit du soin de se retablir, lorsqu'un vaisseau hollandais s'aprocha de la côte, mit aux fers des noirs que la curiosité avoit attiré sur son bord, & s'éloigna rapidement avec sa proie ; ceux qui s'intéressoient à ces malheureux, indignés d'une trahison si noire accourent à l'instant chez Cudjoe chez qui logeoit le chirurgien malade, il les arretta à sa porte & leur demande ce qu'ils cherchent.

= Le blanc qui est chez vous, s'écrient-ils, il doit « être mis à mort puisque ses freres, ont enlevé nos freres ;

« les

" les Européens qui ont ravi nos Concitoyens sont des
" barbares, répond l'hôte généreux; tuez les
" quand vous les trouverez, mais celui qui loge chez
" moi est un être bon, il est mon ami, ma maison
" lui sert de fort; je suis son soldat, & je le défendrai;
" avant d'arriver à lui, vous passerez sur mon corps
" expirant. Ô mes amis! quel homme juste
" voudroit entrer chez moi, si j'avois souffert que mon
" habitation fut souillée du sang d'un innocent."
Ce discours calma le courroux des noirs, ils se retirèrent
tous honteux du dessein qui les avoit conduits, & quelques,
& quelques jours après, ils témoignèrent à Murrai lui-même
combien ils se trouvoient heureux de n'avoir pas consommé
un crime qui leur auroit causé d'éternels remords.

Les peuples qui occupoient la Guyanne avant
l'arrivée des Européens étoient divisés en plusieurs nations
qui n'avoient d'autres moeurs que celles des Sauvages du continent
méridional: les Caraïbes seuls, que leur nombre & leur
courage rendoient plus inquiets, se distinguoient par un
usage remarquable dans le choix de leurs chefs; il
falloit avoir pour conduire un tel peuple plus de vigueur
d'intrépidité, de lumieres que personne, & montrer ces qualités
par des épreuves sensibles & publiques.

" L'homme qui se destinoit à marcher le premier
" devant

devant des hommes, devoit connoître d'avance tous les lieux propres à la chasse, à la pêche, toutes les fontaines & toutes les routes; il soutenoit d'abord des jeunes longs & vigoureux; on lui faisoit porter ensuite des fardeaux d'une pesanteur énorme; il passoit la plupart des nuits en sentinelle à l'entrée du carbet. On l'enterroit jusqu'à la ceinture dans une fourmillière où il restoit exposé un tems considérable à des piqures vives & sanglantes; s'il montroit dans cette situation une force de corps & d'âme à l'épreuve des dangers & des fléaux où la nature expose la vie des sauvages; s'il étoit l'homme qui devoit tout endurer, & ne rien craindre, les suffrages s'arrêtoient sur lui; cependant, comme s'il eut senti ce qu'impose l'honneur de commander à des hommes, il se déroboit sous d'épais feuillages; la nation alloit le chercher dans une retraite qui le rendoit plus digne du poste qu'il fuyoit; chacun des assistans lui mettoit le pied sur la tête pour lui faire connoître qu'étant tiré de la poussière par ses égaux, ils pouvoient l'y faire rentrer, s'il oublioit les devoirs de sa place: c'eût la cérémonie de son couronnement. après cette leçon politique, tous les arcs, toutes les flèches tomboient à ses pieds & la nation obéissoit à ses loix, ou plutot à ses exemples.

— à l'égard des noirs attachés à nos colonies, si l'on risquoit de les voir déserter, se refugier, s'attrouper, se retrancher dans les bois, ce qui arrivoit souvent, c'étoit la tyrannie de leurs maitres qu'il falloit en accuser; mais on auroit prévenu l'évasion de ces malheureux si on avoit rendu leur condition supportable; la loi de la nécessité qui commande même aux tyrans, préscrira dans nos colonies, si nous les recouvrons, une modération que l'humanité seule devroit inspirer partout.

— L'établissement de Cayenne a fait périr un monde considérable par les fautes énormes, et l'inconduite des commandans sans talens que le ministre y envoya; les cendres de ces malheureux crieront à jamais vengeance contre les moteurs et les facteurs d'un projet qui engloutit tant de malheureux à la fois, l'état a déploré cette perte, il poursuivit et punit le principal auteur, mais qu'il est douloureux pour la patrie, pour les sujets, pour toutes les ames avares du sang françois de le voir ainsi prodiguer dans des entreprises ruineuses par une folle jalousie d'autorité qui commande un silence rigoureux sur les opérations publiques! ah: n'est-ce pas l'interêt de la nation entiere que

ses

ses chefs soient éclairés? mais peuvent-ils l'être autrement que par les lumières générales? pourquoi lui cacher des projets dont il doit être l'objet & l'instrument? espère-t-on de commander aux volontés sans l'opinion & d'inspirer le courage sans la confiance? les vraies lumières sont dans les écrits publics, où la vérité se montre à découvert, où le mensonge craint d'être surpris. les mémoires secrets, les projets particuliers ne sont guères que l'ouvrage des esprits adroits & intéressés qui s'insinuent dans les cabinets des administrateurs par des routes obscures, obliques, & détournées: quand un Prince, un ministre s'est conduit par l'opinion publique des gens éclairés, s'il éprouve des malheurs, ni le ciel, ni la terre ne peuvent les lui reprocher, mais des entreprises faites sans le conseil, & le vœu de la nation, des événemens amenés à l'insçu de tous ceux dont on expose la vie & la fortune, qu'est-ce autre chose qu'une ligue secrète, une conjuration de qques individus contre la société entière: jusqu'à quand l'autorité se croira-t-elle humiliée, en s'entretenant avec les citoyens, jusqu'à quand témoignera-t-elle aux hommes assez de mépris pour ne pas chercher même à se faire pardonner ses fautes?

: L'amour

: l'amour du bien public, la conservation des peuples
rois & ministres, ce n'est qu'à ce prix, à cette
condition qu'il vous est permis de gouverner les hommes
à qui la nature & Dieu-même ont donné la force !

: l'abus de l'autorité, si commun chez la
plupart des nations, mais si rare chez les Anglais, se
fit cruellement sentir à Antigoa île anglaise. Son
gouverneur, le colonel Parck, bravant également les loix
les mœurs, & les bienséances, ne connoissoit ni frein, ni
mesure ; les membres du Conseil, hors d'état de réprimer
des excès qu'ils détestoient, sommèrent en 1710. les colons
de protéger leurs représentans, de défendre la fortune
publique, & de ~~mettre~~ fin à tant de calamités. aussitôt
on prend les armes, le tyran est attaqué dans sa maison
& meurt percé de plusieurs coups, son cadavre jetté
nu dans la rue, est mutilé par ceux dont il avoit
déshonoré la couche ; la métropole plus touchée des
droits sacrés de la nature, que jalouse de son autorité
détourna les yeux d'un attentat que sa vigilance auroit
dû prévoir, mais dont l'équité ne lui permettoit pas de
tirer vengeance. ce n'est que la tyrannie, qui, après
avoir excité la rebellion veut l'éteindre dans le sang
des oprimés — la malveillance, je dis le machiavélisme

: qui

qui enseigne aux Princes l'art de se faire craindre, ou détester, leur ordonne d'étouffer les victimes dont les cris importunent. L'humanité prescrit aux rois la justice dans la législation, la douceur dans l'administration, la modération pour ne pas occasionner les soulevemens, et la clémence pour les pardonner — la religion ordonne l'obéissance aux peuples, mais avant tout, Dieu commande aux Princes l'équité; s'ils y manquent, cent mille bras, cent mille voix s'éléveront contre un seul homme au jugement du ciel et de la terre. les iles de l'amérique ont vengé et l'autorité des rois, et le droit des peuples contre les gouverneurs qui, par une double trahison, abusoient du nom du Prince pour oprimer une nation.

— Colomb découvrit en 1494. l'île de la Jamaïque mais il n'y forma pas d'etablissement. huit ans après, il y fut jetté par la tempête. la perte de ses vaisseaux le mettant hors d'etat d'en sortir, il implora l'humanité des sauvages, et il en reçut tous les secours de la commisération naturelle; mais ce peuple qui ne cultivoit uniquement que pour ses besoins, se lassa de nourrir des étrangers qui l'exposoient à mourir de disette et s'éloigna insensiblement de leur voisinage. les espagnols qui

l'avoient

l'avoient déja effarouché par des actes de violence, ne garderent plus de mesure avec les indiens, & s'emporterent jusqu'à prendre les armes contre un chef qu'ils accusoient de rigueur : Colomb forcé de céder à leurs menaces pour sortir d'une situation désespérée, profita d'un de ces phénomenes de la nature où l'homme de génie trouve qquefois des ressources pardonnables à la nécessité — le peu qu'il avoit acquis des connoissances astronomiques l'instruisit qu'il y auroit bientôt une éclipse de lune : il fit avertir tous les caciques voisins de s'assembler pour entendre de lui des choses importantes à leur conservation ; quand il fut au milieu d'eux, après leur avoir reproché la dureté avec laquelle ils les laissoient périr, lui & ses compagnons.

„ Pour vous en punir, leur dit-il, d'un air inspiré,
„ le Dieu que j'adore va vous fraper de ses
„ plus terribles coups : dès ce soir, vous verrez
„ la lune rougir, puis s'obscurcir & vous refuser
„ sa lumiere ; ce ne sera que le prélude de vos
„ malheurs, si vous vous obstinez à me refuser
„ des vivres.

à peine l'amiral a parlé que ses prophéties s'accomplissent ; la désolation est extrême parmi les sauvages, ils se croyent perdus, demandent grace

: &

& promettent tout. alors on leur annonce que le Ciel touché de leur repentir, appaise sa colère & que la nature va reprendre son cours; dès ce moment les subsistances arrivent de tous côtés, & Colomb n'en manqua pas jusqu'à son départ.

— Les vents & les courans portent avec une étrange violence sur les ecueils de la floride.

l'Elizabeth vaisseau de guerre anglais alloit infailliblement y périr. l'orgueil aima mieux entrer dans la Havanne —

(Nª. on trouvera cette anecdote dans le Nº. 2. F. 345)

— Le chien nommé Berri, un des prédécesseurs de ceux qui ont péri sous les neiges du grand St. Bernard, est mort infiniment regretté; cet animal intelligent a servi à l'hospice de ce mont pendant 12. ans, & il a sauvé la vie à plus de 40 personnes; rien ne pouvoit ralentir son zèle. dès que les brouillards & les neiges enveloppoient les montagnes, il partoit pour aller à la rencontre des voyageurs égarés, il couroit tout hors d'haleine en aboyant & revenoit souvent aux endroits les plus périlleux. Lorsque ses forces ne suffisoient pas pour retirer de dessous les neiges un homme engourdi par le froid il retournoit en courant à l'hospice & alloit chercher les religieux.

Lorsque l'age lui eut oté ses forces, on le mit en pension à Berne où il est mort & on a déposé son corps empaillé au musée de cette

En échange des Pelleteries les Sauvages du Canada recevoient en paiement dès que les françois allerent s'y établir, des Scies, des Couteaux & des haches, des chaudieres des hameçons, des aiguilles, du fil, des toilles communes, des grosses étoffes de laine, mais on leur vendoit aussi, ce qui leur est été préjudiciable, même à titre de don & de présent, des fusils, de la poudre, du plomb, du tabac & surtout de l'eau de vie; cette boisson, le présent le présent le plus funeste que l'ancien monde ait fait au nouveau, n'eut pas plutot été connüe des Sauvages qu'elle devint l'objet de leur plus forte passion: il leur étoit également impossible & de s'en abstenir & d'en user avec modération. On ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle troubloit leur paix domestique, qu'elle leur ôtoit le jugement, qu'elle les rendoit furieux, qu'elle portoit les maris, les femmes, les pères, les mères, les enfans, les freres, les sœurs, à s'insulter, à se mordre, à se déchirer. inutilement quelques françois honnêtes voulurent les faire rougir de ces excès. C'est, vous répondirent-ils qui nous avez accoutumés à cette liqueur, nous ne pouvons plus nous en passer, & si vous refusez de nous en donner, nous irons en chercher chez les anglais; c'est vous qui avez fait le mal, il est actuellement sans remède.

– La France, qui pendant 40. ans avoit soutenu seule tous les efforts de l'europe conjurée, vaincu ou repoussé toutes les nations réunies, fait avec ses propres sujets sous Louis 14. ce que charles quint n'avoit pû faire avec les troupes innombrables de ses divers royaumes; la France qui avoit produit dans son sein assez de grands hommes pour immortaliser vingt régnes & sous un régime seul tout ce qui peut élever la grandeur de vingt peuples, la France alloit couronner tant de gloire & de succès en plaçant une branche de sa maison royale sur le trône d'Espagne; elle avoit alors & moins d'ennemis & plus d'alliés qu'elle n'en avoit eu dans le tems de ses plus éclatantes prosperités, tout lui promettoit des avantages faciles, une supériorité prompte & décisive.

– Ce ne fut pas la fortune, mais la nature même qui changea ses destinées. fière & vigoureuse sous un roi brillant de toutes les graces & la force de la jeunesse après s'être élevée avec lui par tous les dégrés de la gloire & de la grandeur, elle descendit & déclina comme lui par tous les periodes de la décadence attachée à l'humanité; l'esprit de bigoterie qui étoit entré à la cour avec une prude ambitieuse décida du choix des ministres, des généraux, des administrateurs, & ce choix fut toujours aveugle & malheureux. Les rois qui, comme

– les

les autres hommes, s'attachent au ciel quand la terre va leur manquer, semblent chercher dans leur vieillesse une nouvelle espèce de flatteurs qui les bercent d'espérances au moment où toutes les réalités leur échapent; c'est alors que l'hipocrisie toujours prête à surprendre les deux enfances de la vie humaine, réveille dans l'ame des princes les idées qu'elle y avoit semées, et sous prétexte de les conduire au seul bonheur qui peut leur rester, elle gouverne toutes leurs volontés; mais comme ce dernier âge est un état de foiblesse, ainsi que le premier, une variation continuelle règne dans le gouvernement. la brigue a plus d'ardeur et de pouvoir que jamais, l'intrigue espère davantage, et le mérite obtient moins; les talens se retirent et les sollicitations de toute espèce s'avancent; les places tombent au hasard sur des hommes qui, tous également incapables de les remplir, ont la présomption de s'en croire dignes, fondant l'estime d'eux-mêmes sur le mépris qu'ils ont les uns pour les autres; la nation dès-lors perd sa force avec sa confiance, et tout va comme tout est mené, sans dessein, sans vigueur, sans intelligence.

= Tirer un peuple de l'état de barbarie, le soutenir dans sa splendeur, l'arrêter sur le penchant de sa chute, sont trois opérations difficiles, mais la dernière l'est davantage. On sort de la barbarie par des élans

- intermittens

intermittens; on se soutient au sommet de la prospérité par les forces qu'on a acquises, on décline par un affaissement général auquel on s'est acheminé par des symptomes imperceptibles; il faut aux nations barbares de longs règnes, il faut des règnes courts aux nations heureuses; la longue imbécilité d'un monarque caduc prépare à son successeur des maux presqu'impossibles à réparer — Telle fut la fin du règne de Louis XIV. après une suite de défaites et d'humiliations, il fut trop heureux d'acheter la paix par des sacrifices qui marquoient son abaissement, mais il semblait les dérober aux ieux de son peuple en les faisant surtout au delà des mers: on peut juger combien il dut en couter à sa fierté de céder aux anglais la baye d'hudson, terre-neuve et l'acadie trois possessions qui forment avec le canada l'immense pais connu sous le nom glorieux de nouvelle france.

— Cession de la Louisianne aux Espagnols par la France.

La france a méconnu de grands avantages quand elle a cédé la Louisianne à l'Espagne, et au tribunal de la morale, ne sera-ce pas un crime

d'avoir

d'avoir vendu ou donné des Citoyens à une puissance étrangère ? de quel droit en effet un Prince dispose-t-il d'un peuple qui ne consent pas à changer de Maître ?

= les nations doivent-elles tout aux Rois ? & les Rois ne doivent-ils rien aux nations ? que signifie donc le droit des gens ? n'est-il que le droit du Prince ? ceux-ci ne tiennent, disent-ils, leur pouvoir que de Dieu seul, cette maxime imaginée par le clergé qui ne met les Rois au dessus des peuples, que pour commander aux Rois même, au nom de la divinité, n'est donc qu'une chaîne de fer qui tient une nation entière sous les pieds d'un seul homme ? ce n'est donc plus un lien réciproque d'amour & de vertu, d'intérêt & de fidélité qui fait régner une famille au milieu d'une société ? si l'obéissance des peuples est une loi de conscience imposée par Dieu seul, ils peuvent donc en appeler aux interprêtes de cette volonté éternelle, contre l'abus de l'autorité subordonnée à ce grand être ? si l'on fait de l'obéissance passive une loi de religion, dès-lors, elle est soumise comme toutes les autres lois religieuses au tribunal de la conscience, & dans un état où l'on reconnoit la loi de Dieu pour la première, il faut attendre que la décision de l'Église, éclaire, & dirige les consciences, sur l'étendue & la nature du pouvoir

des rois

des Rois: en vain, diroit-on que les livres saints ordonnent eux-mêmes d'obéir aux puissances de la terre; c'est à l'Église que la lettre & le sens de ces livres ont été révélés & par l'église aux nations qui les ont adoptés; elle seule peut donc savoir jusqu'à quel point, & à quel dessein, Dieu a confié son autorité aux puissances de la terre. les Rois, en s'apuyant des textes de la bible, se remettent dès-lors sous la tutèle de l'évangile; ainsi quand ils empruntent les armes du clergé pour tenir les peuples dans les fers, le clergé peut retirer ses propres armes & s'en servir contre les rois; il trouvera dans l'évangile même, où ils ont pris le droit de régner un bouclier à oposer contre l'épée, & le glaive contre le glaive. mais pourquoi l'autorité voudroit-elle se déguiser qu'elle vient des hommes? la nature, l'expérience, l'histoire, le sentiment intérieur, aprennent assez aux rois qu'ils tiennent des peuples tout ce qu'ils possèdent, soit qu'ils l'aient conquis par les armes, soit qu'ils l'aient acquis par des traités. puisqu'on reçoit du peuple tous les fruits de l'obéissance, pourquoi ne pas accepter de lui seul tous les droits de l'autorité? qu'a-t-on à craindre des volontés qui se donnent, & que gagne-t-on à l'abus d'une puissance qu'on

usurpe

usurpé ? ne faut-il pas la retenir par la violence, quand on s'en est emparé par surprise ? & quel est le bonheur d'un Prince qui ne commande que par la force, & n'est obéi que par la crainte ? est-il tranquille sur le trône lorsqu'il se voit forcé de dire, pour régner, que c'est de Dieu seul qu'il a reçu sa couronne ? tout homme ne tient-il pas encore plus de Dieu sa vie & sa liberté, le droit imprescriptible de n'être gouverné que par la raison & par la justice. le bien & le salut des peuples, voilà la suprême loi d'où toutes les autres dépendent & qui n'en reconnoissent point au dessus d'elle. C'est là sans doute la véritable loi fondamentale de toutes les sociétés ; c'est par elle qu'il faut interpréter les loix particulieres qui doivent toutes émaner de ce principe, en être le dévelopement & le soutien.

= Or, en apliquant cette règle aux traités de partage & de cession que les rois font entr'eux, voit-on qu'ils aient le droit d'acheter, de vendre et d'échanger les peuples sans les consulter ? quoi les Princes s'arrogeront le droit barbare d'aliéner ou d'hipotéquer leurs provinces & leurs sujets, comme des biens meubles & immeubles, tandis que les apanages de leurs maisons, les forêts de leurs domaines, les joyaux de leur couronne sont des effets inaliénables & sacrés, auxquels on

= n'ose

n'ose toucher dans les besoins les plus pressans d'un état?...... J'entends la voix d'une nombreuse colonie elle dit à sa métropole.

"Que t'ai-je fait pour me livrer à un étranger?
" ne suis-je pas sorti de ton sein? n'ai-je pas
" semé, planté, cultivé, moissonné pour toi
" seule? quand tes vaisseaux m'exposèrent sur
" ces rivages si différens de ton heureux climat,
" ne me promis-tu pas de me couvrir toujours
" de tes armes & de tes voiles? n'ai-je pas
" combattu pour tes droits, & défendu le sol que
" tu m'avois donné? après l'avoir fertilisé de mes
" sueurs, ne l'ai-je pas arrosé de mon sang
" pour te le conserver? tes enfans sont mes pères
" ou mes frères, tes loix faisoient ma gloire &
" ton nom, mon honneur; j'ai taché de l'illustrer
" ce nom chez les nations même qui ne le
" connoissoient pas; je t'avois fait des amis, &
" des alliés parmi les sauvages, j'aimois à croire
" qu'un jour, je pourrois être l'égale de tes
" rivaux, la terreur de tes ennemis, mais non,
" tu m'as abandonnée, tu m'as engagée à mon insçu
" par un marché dont le secret même étoit une
" trahison. mère insensible, ingrate, as-tu

: pû

« J'ai rompre contre le vœu de la nature les nœuds qui
« m'attachoient à toi par ma naissance même ? quand
« je te rendois par le tribut de mes pénibles labeurs
« le sang & le lait que j'avois reçu de tes veines, je
« n'aspirois qu'à la consolation de vivre & de mourir
« sous ta loi. tu ne l'as pas voulu. tu m'as arraché
« à ma famille pour me donner à un maître qui
« n'étoit pas de mon choix : rendez-moi mon père,
« cruelle, rends-moi à celui dont j'ai appris à begaïer
« le nom dès ma plus tendre enfance ; tu peux bien
« me soumettre malgré moi-même au joug que
« mon cœur repousse, mais ce ne sera que pour
« un tems. je languirai, je périrai de douleur &
« de foiblesse, ou si je reprends de la vie & des
« forces, ce sera pour me soustraire aux lieux
« que je déteste, dussai-je me livrer à tes ennemis ! »

Le Sassafras vient de la Floride, il croit également sur le bord de la mer & sur les montagnes ; droit, élevé comme le sapin, sans branches, sa tête forme une espèce de coupe, ses feuilles sont vertes & ressemblent à celles du laurier ; sa fleur jaune se prend en infusion comme le bouillon blanc & le thé, sa racine très connuë dans le commerce parcequ'elle est utile à la médecine, doit être spongieuse, légère de

= couleur

couleur cendrée, d'un gout âcre, douceatre, aromatique d'une odeur qui aproche de celle du fenouil & de l'anis; ces qualités lui donnent la vertu d'exciter la transpiration de résoudre les humeurs épaisses & visqueuses, de soulager la paralisie & les fluxions froides; on l'employoit beaucoup autrefois dans les maladies vénériennes, les premiers espagnols qui s'emparèrent de la floride, auroient peut-etre peri de ce mal sans un remède si puissant; les anglais qui attaquèrent l'etablissement de St. augustin à 12. lieues de San matheo, furent obligés en 1747. à renoncer à le prendre, les montagnards écossais y furent battus & massacrés; un sergent seul fut épargné par les sauvages indiens qui combattoient avec les espagnols, la reserverent pour les suplices qu'ils destinoient à leurs prisonniers; cet homme à la vue de la torture cruelle qu'on lui préparoit, harangua dit-on, la troupe sanguinaire en ces termes.

" Heros & patriarches du monde Occidental, vous " n'etiés pas les ennemis que je cherchois, mais enfin vous " avez vaincu: le sort de la guerre m'a mis dans vos " mains, usez à votre gré du droit de la victoire? " Je ne vous le dispute pas; mais puisque c'est " un usage de mon pais d'offrir une rançon pour " sa vie, écoutez une proposition qui n'est pas à = rejetter

rejetter.

= Sachez donc, braves américains, que dans le païs
„ où je suis né, certains hommes ont des connoissances
„ surnaturelles; un de ces sages qui m'étoit allié par le
„ sang, me donna quand je me fis soldat un charme
„ qui devoit me rendre invulnérable; vous avez vu comment
j'ai échapé à tous vos traits; sans cet enchantement
„ aurois - je pû survivre à tous les coups mortels dont
„ vous m'avez assailli? car j'en appelle à votre
„ valeur, la mienne n'a ni cherché le repos, ni fui le
„ danger; c'est moins la vie que je vous demande aujour-
„ d'hui que la gloire de vous révéler un secret important
„ à votre conservation, & de rendre invincible la plus
„ vaillante nation du monde; laissez-moi seulement
„ une main libre pour les cérémonies de l'enchantement
„ dont je veux faire l'épreuve sur moi-même en
„ votre présence.

–: Les indiens saisirent avec avidité ce discours
– qui flattoit en même tems & leur caractère belliqueux
– & leur penchant pour les merveilles. après une courte
délibération, ils délièrent un bras du prisonnier.
l'écossais pria qu'on remit son sabre au plus adroit
au plus vigoureux de l'assemblée, & dépouillant son
cou après l'avoir frotté en balbutiant quelques paroles
avec des signes magiques, il cria d'une voix haute & d'un air gai

: voyez

„ Voyez maintenant, Sages indiens, une preuve incon-
„ testable de ma bonne foi ; vous, guerrier, qui
„ tenez mon âme tranchante, frappez de toute
„ votre force, loin de séparer ma tête de mon
„ corps, vous n'entamerez pas seulement la peau
„ „ de mon cou „

A peine il eut prononcé ces mots que l'indien déchargeant le coup le plus terrible, fit sauter à 20. pas la tête du sergent ; les sauvages étonnés restèrent immobiles regardant le corps sanglant de l'étranger, puis tournant leurs regards sur eux-mêmes, comme pour se reprocher les uns aux autres leur stupide crédulité ; cependant admirant la ruse qu'avoit employé le prisonnier pour se dérober aux tourmens en abrégeant sa mort, ils accordèrent à son cadavre les honneurs funèbres de leur païs.

= Si ce trait n'a pas toute la vérité que semble lui assurer sa date trop récente pour donner du poids à une fiction, ce ne sera qu'un mensonge de plus dans les rélations des voyageurs.

= Nous sommes loin de croire qu'on veuille tenter encore de rétablir la monarchie féodale ; la chute de la monarchie établie en 1791. du gouvernement

.. impérial

impérial & du gouvernement Royal établi en 1814. doit apprendre aux gouvernements ou Gouvernans qu'ils n'ont rien à gagner à faire de pareilles tentatives en France, cependant si la destruction de la Legion appelle la noblesse peut se concilier avec des titres de Duc, de Comte ou de Baron, on ne voit pas pourquoi elle ne se concilieroit pas aussi avec un Ordre de choses dans lequel les gens titrés, seroient exclusivement appellés aux emplois & seroient affranchis des contributions publiques — mais il faut une monarchie, & il ne peut pas exister de monarchie sans noblesse, il faut une monarchie oui ? mais il n'en faut pas une telle que celle qui existoit en France avant 1789. il en faut une qui soit le soutien & non le tombeau de la liberté publique, il en faut une comme celle des anglais. il faut donc une noblesse sans doute, mais il n'en faut pas une comme celle qui existoit avant 1789. il en faut une qui soit soumise comme les autres citoyens à toutes les loix de l'état, il en faut une qui ait à remplir des fonctions bien déterminées ; il en faut une qui soit appropriée à une monarchie constitutionnelle il en faut une en un mot comme celle de l'angleterre pour former exclusivement la chambre des Pairs, mais il est absurde de vouloir soutenir une monarchie constitutionnelle avec les Etais d'une monarchie féodale qui en sont les ennemis naturels.

— On pariroit

" On paroît revenu aujourd'hui à un système modéré, on veut se rapprocher du peuple et l'on proclame en conséquence l'abolition de la noblesse, mais est-ce la chose ou le mot seulement qu'on veut abolir? si c'est la noblesse qu'on veut réelement détruire, il faut que l'on supprime tout ce qui la constitue, & que les titres de Prince, de Duc, de Comte, & de Baron disparoissent définitivement; si ce n'est que le mot qu'on veut abolir, il ne vaut pas la peine de faire tant de bruit & de s'élever avec tant de véhémence contre la féodalité

" On dira sans doute que les titres de Prince, de Duc, de Comte, & de Baron, ne sont que des titres d'honneur qui n'ont aucune valeur par eux-mêmes, cela peut être en effet, cependant pourquoi va-t-on chercher des dénominations dans un ordre de choses qui est odieux à la nation? ce peuple qu'on a rendu méfiant à force de le tromper, ne doit-il pas craindre qu'on ait l'intention d'attacher à ces dénominations des privilèges qu'on a l'air de proscrire? est-il convenable d'ailleurs pour récompenser quelques individus de ressusciter des dénominations humiliantes pour la nation entière? si l'on a besoin de titres, n'a-t-on pas ceux de la légion d'honneur?

" On ne doit pas se dissimuler qu'en rétablissant

: la

la noblesse, car nous ne saurions donner une autre dénomination à une classe d'individus qu'on désigne par les titres de Prince, de Duc, de Comtes & Barons, on ne sème entre les citoyens un genre de division & qu'on ne détache la masse du peuple, du gouvernement. —

: art. extrait du Censeur N°. 6.

Ce fut dans les derniers jours de mars 1814. que Paris a été livré aux puissances coalisées; les puissances déclarèrent avant d'y entrer qu'elles étoient prêtes à reconnoître le gouvernement que les Français voudroient se donner, mais qu'elles ne traiteroient jamais avec Napoléon, ni avec aucun des siens —

: Le 1er. avril, le Sénat se réunit & établit un gouvernement provisoire, le 3. il prononça la déchéance de l'empereur & de sa famille, le même jour, le Corps législatif adhéra à cet acte; le 6. il publia un projet de constitution par lequel Louis Stanislas Xavier frère du dernier roi, étoit appellé au trône de France en même tems, Napoléon abdiqua l'empire pour lui & pour sa famille, & partit pour l'île d'Elbe.

: Louis Stanislas n'accepta par la constitution mais le 4. juin, il déclara en présence du Corps législatif, & d'un grand nombre de Sénateurs, que

: Volontairement

volontairement & par le libre exercice de son autorité royale, il accordoit & concédoit, faisoit concession & octroi à ses sujets, tant pour lui que pour ses successeurs d'une charte constitutionelle: dans la même séance, le corps législatif & les sénateurs qui y avoient été appelés jurerent d'être fidèles à cette charte: cette nouvelle constitution servit de base au gouvernement des Bourbons sans aucune opposition de la part du peuple ou de l'armée: cet ordre de choses subsistoit depuis près d'une année, lorsque Napoléon a reparu sur le territoire français, accompagné des hommes qui l'avoient suivi dans son île; il reprit le titre d'empereur des français, & déclara que tout ce qui avoit été fait, étoit illégitime & qu'il n'étoit aucune nation qui n'eut le droit de se soustraire au deshonneur d'obéir à un prince imposé par un ennemi momentanément victorieux.

: Le gouvernement envoya vers lui des soldats pour le combattre, ces soldats passerent sous ses drapeaux il marchoit donc sur Paris sans rencontrer aucun obstacle les Bourbons qui ont inutilement cherché un point d'appui capable de résister à l'armée, abandonnerent le trône & le territoire de France: Napoléon ressaisit les rênes du gouvernement.

: Lorsqu'après l'entrée des armées coalisées

: dans

dans Paris, la municipalité de cette Ville proclama le retour d'un maître légitime, nous fumes les premiers à écrire & à publier que tant que les français ne seroient pas tombés dans le dernier dégré d'abrutissement, ils ne reconnoitroient pour Roi légitime que celui dont le pouvoir seroit fondé sur des loix indépendantes de sa Volonté & aprouvées par la nation.

= Depuis cette époque, nous n'avons pas cessé de soutenir la légitimité des divers gouvernemens qui se sont succédés toutes les fois qu'ils nous ont paru légitimes. Or les mêmes raisons qui nous ont porté à défendre la légitimité du consulat, & même de l'empire, nous portent à croire à la légitimité du gouvernement des Bourbons, depuis le moment où la Charte a été acceptée jusqu'à celui où une partie des Citoyens se sont déclarés contr'eux, & où les autres les ont abandonnés. -

= Qu'est-ce en effet que la Charte Constitutionnelle. C'est un acte qui ne constitue pas, mais qui consacre les droits qui apartiennent au peuple français, c'est un acte par lequel on reconnoit qu'ils sont tous égaux devant la loi, qu'ils doivent contribuer indistinctement dans la proportion de leur fortune aux charges de l'état, qu'ils sont tous également admissibles aux emplois civils & militaires, que leur liberté

= individuelle

individuelle leur est garantie, & qu'ils ne peuvent être arrêtés, ni poursuivis que dans les cas prévus par la loi & dans la forme qu'elle prescrit, que chacun professe sa réligion avec une égalle liberté & obtient pour son culte la même protection, qu'ils peuvent librement imprimer & publier leurs opinions, sauf à en répondre devant les tribunaux conformément aux loix, que leurs propriétés sont inviolables, que nul impot ne peut être perçu qu'après avoir été consenti par les représentans de la nation.

— Langage de Carnot dans son mémoire ./.

= Si la personne des rois est surtement sacrée, leur parole ne l'est pas moins & doit se montrer pure de tout subterfuge. est-ce là cette loyauté qu'on se plût toujours à regarder comme le plus noble apanage du sang des Bourbons? est-il de la dignité du Prince (dit Carnot à la fin de son mémoire) de chicaner sur quelque expression obscure de la charte constitutionelle, comme s'il étoit déja au regret de nous l'avoir donnée? & dans le cas d'un doute, ces expressions qui sont de lui ne doivent-elles pas toujours être interprettées de la manière la plus libérale? un roi, ne doit-il pas au delà, plutôt que de rester en deçà de ce qu'il a

: promis

Fromis ? & ses ministres ne devroient-ils pas lui rapeller sans cesse ce passage sublime de la proclamation de son ayeul Henri quatre, n'étant encore que roi de Navarre.

„ Qui peut dire au roi de Navarre qu'il ait
„ jamais manqué à sa parole ?

Ces sentimens sont ceux qui constituent la vraie gloire d'un monarque, en même tems qu'ils sont les principes de la morale républicaine.

— Les lettres & les arts, après avoir traversé les mers franchirent les alpes ; de même que les croisades avoient apporté les romans orientaux en Italie, les guerres de Charles 8. & de Louis 12. transportèrent en France qques germes de bonne littérature, mais ces germes de culture & de lumiere furent noyés dans des guerres de religion ; on les recueillit pour ainsi dire dans le sang & le carnage & le tems vint où ils devoient éclore & fructifier : le seizieme siecle avoit été celui de l'Italie le suivant fut celui de la France qui, par les victoires de Louis 14. ou plutot par le génie des grands hommes qui se rencontrerent en foule sous son régne, mérita de faire une époque dans l'histoire des beaux arts.

„ Ainsi qu'en Italie, on vit en France le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'homme ; : il respira

il respira dans le marbre & sur la toile, dans les édifices & les jardins publics, comme dans l'éloquence & la poësie. tout lui fut soumis, & les arts ingénieux qui dépendent de la main & ceux qui sont uniquement du domaine de la pensée; tout sentit son empreinte; les couleurs visibles de la nature vinrent animer les ouvrages de l'imagination, & les passions humaines vivifiérent les dessins du crayon. l'homme donna de l'esprit à la matiere & du corps à l'esprit. mais on doit observer que cet art dans un moment où l'amour de la gloire échaufoit une nation grande & puissante par la situation & l'etendüe de son empire. l'honneur qui l'elevoit à ses propres ïeux, qui la caractérisoit alors aux ïeux de toute l'Europe, l'honneur étoit son âme, son instinct, & lui tenoit lieu de cette liberté qui avoit créé tous les arts du génie dans les républiques d'athénes & de Rome, qui les avoit fait revivre dans celle de florence qui les forçoit de germer sur les bords nébuleux & froids de la tamise. — Que n'eut pas fait le génie en france sous la seule influence des loix, s'il osa de si grandes choses sous l'empire du plus absolu des rois? en voyant ce que le patriotisme a donné d'énergie aux anglais, malgré l'inactivité du climat, jugez de ce qu'il auroit produit chez les français, où le ciel le plus doux invite un peuple vif & sensible à créer, à jouir! un païs où l'on trouve

comme

Comme autrefois en Grèce, des esprits ardens & propres à l'invention, sous un ciel qui les échauffe de ses plus beaux rayons: des bras nouveaux sous un climat, où le froid même excite au travail: des provinces tempérées entre le nord & le midi: des ports de mer secondés par des fleuves navigables: de vastes plaines abondantes en grains: des coteaux chargés de pampres & de fruits de toutes les espèces: des salines qu'on peut multiplier à son gré: des prairies couvertes de chevaux: des montagnes où croissent les plus beaux bois: partout une terre peuplée d'hommes laborieux, les premières ressources pour la subsistance les matières communes des arts & les superfluités du luxe, en un mot, le commerce d'athènes, l'industrie de Corinthe les soldats de Sparte, & les troupeaux d'arcadie. avec tous ces avantages de la Grèce, la France auroit porté les beaux arts aussi loin que cette mère du Génie si elle avoit eu les mêmes loix, le même exercice de la raison & de la liberté créatrices des grands hommes, souveraines des grands peuples.

~ Du tems d'innocent 3. il exista un personnage dont l'histoire a quelque rapport avec celle du trop fameux avanturier qui va achever son roman à l'île Ste. Hélénne: dans un recueil de lettres d'innocent 3. on en trouve une de l'année 1203. adressée à l'évêque

: de clavium

Chatium, laquelle contient sur le Napoleon de ce temps là des particularités curieuses par les rapprochemens singuliers auxquels elles donnent lieu, en voici la traduction.

: Vous avez déja su de quelle clémence nous avons
: usé envers les petits-hommes Napoleon & Joseph
: lorsque le premier tomba au pouvoir des romains
: il fut renfermé à Canaparia, & traité avec d'autant
: plus d'égards qu'il l'emportoit sur les autres prisonniers
: en noblesse & en puissance; nous le tirames, non
: sans beaucoup de peine de sa prison afin qu'il
: ne perit pas à Canaparia avec ses compagnons
: de captivité, & nous le logeames décemment dans
: notre palais, non comme un prisonnier, mais
: comme un ami; ceux de Viterbe n'paroissant
: pas disposés à observer le traité de paix, ce qui
: excita le courroux d'un grand nombre de romains
: nous craignimes qu'on ne tentât quelques violences
: contre Napoleon s'il restoit à Rome, c'est pour-
: quoi, nous le fimes conduire à Zaria chateau
: fort le plus spacieux de l'Italie, & là, il fut
: encore gardé avec beaucoup d'égards & de civilité,
: mais sans reconnoissance pour nos bontés, il
: s'enfuit ne songeant pas à tout ce qui pouvoit
: résulter de cette fuite, ni quelle fermentation

= elle pouvoit

" pouvoit exciter contre nous de la part du peuple romain,
" & il se retira à notre insçu dans sa patrie. Quoique le
" désir de briser ses chaînes, de secouer le joug de la captivité
" soit inné dans l'homme, ainsi que dans les autres animaux
" il ne devoit pas craindre qu'après l'avoir soustrait à une
" mort certaine, nous le fissions mettre une 2.de fois en
" prison; il n'auroit pas dû non plus imaginer que sa fuite
" empêcheroit la conclusion de la paix, car tout de suite
" après son départ, elle fut confirmée, rétablie pour toujours.
" Nous vous ordonnons de lui enjoindre de notre part, d'aban-
" donner sur le champ le gouvernement d'Aquapendente
" dont il s'est emparé sans notre assentiment, notre volonté
" étant qu'aucun étranger ne s'y établisse sans notre permission
" & consentement spécial.

= Ne semble-t-il pas qu'il soit attaché au nom de Napoléon d'envahir le bien d'autrui, d'être ingrat envers ses bienfaiteurs, de manquer à la foi jurée & de déserter d'un asile accordé par la clémence, dans le dessin de nuire à ceux qui l'ont épargné, & au risque d'attirer les plus grands malheurs sur sa patrie.

— L'étude a cela de bon, qu'elle nous fait vivre tout doucement avec nous-mêmes, qu'elle nous délivre du fardeau de notre oisiveté, & qu'elle nous empêche de courir hors de chez nous pour aller dire & écouter des riens d'un bout de ville à l'autre

Rapport au Roi par le Duc D'Otrante sur l'intérieur du Royaume en 7bre 1815.

Je viens exposer à votre majesté la situation du Royaume dans son rapport avec les armées étrangères; les désordres dont j'ai l'honneur de lui rendre compte sont passagers, la résignation les adoucit, le temps les répare, la cause en est connue; mais il y en a d'autres plus grands dont je dois mettre le tableau sous ses yeux — la france est en guerre avec elle-même nous sommes menacés de tous les maux qui peuvent naître du soulèvement des passions, du choc des opinions tant de tempêtes politiques nous ont agités depuis 25. ans, on s'est jetté avec tant de violence dans des partis contraires, il en est résulté tant de dissentions politiques aigrées, tant de divergence dans les actions dans les vœux, dans les craintes, qu'il ne suffiroit plus de rallier les volontés, si on ne ralie en même tems les opinions en mettant la paix dans tous les cœurs, en rassurant le repos de tous les intérêts, tout est dangereux ou obstacle dans les élémens dont nous sommes environnés; la plupart des hommes énergiques qui ont combattu & renversé le dernier pouvoir, n'ont cherché qu'à mettre un terme à

sa

sa tyrannie; tout gouvernement arbitraire les compterait de nouveau parmi ses ennemis; ce n'est pas seulement par la lutte des deux gouvernemens, c'est par la différence des principes que la guerre s'est rallumée dans la Vendée; on pose les armes, mais la guerre n'est pas éteinte, une opposition de la même nature, agit & détruit toutes les classes des citoyens, & jusqu'aux membres de chaque famille, elle a son foyer dans les passions les plus ardentes dans le désir, comme dans la crainte de voir triompher les anciennes opinions.

Les malheurs publics, ne font qu'augmenter nos désordres, les partis s'aigrissent par leurs reproches & leurs menaces de réaction, ou se provoquent par leurs espérances, tous se soumettant au roi, tous auront du moins le langage de la soumission, mais les uns demandent comme une condition de leur fidélité, que les droits du peuple soient maintenus, les autres au contraire veulent rétrograder, & que tout soit remis en question afin que l'état présent décide en leur faveur tout le passé enfin l'on dirait que sous le rapport de l'opinion publique la France renferme deux nations aux prises l'une avec l'autre, il ne faudrait qu'un degré de plus de fureur pour dissoudre le lien social, il suffirait de quelque fausse mesure de la part du gouvernement pour

= produire

produire un bouleversement général.

= Il y a sur le rapport de l'opinion publique et du choc des passions des nuances distinctes entre les divers départements, entre les Citoyens et l'armée, entre les partis et les factions. Les esprits sont plus calmes dans le Centre de la France, l'obéissance y sera plus prompte; mais il faut faire une classe à part de la capitale; celle-ci n'est plus, et ne peut plus être la règle, ni l'image des provinces, depuis qu'une opinion factice y prend si facilement la place de l'opinion réelle, chaque parti y trouveroit des auxiliaires, et des complices pour un triomphe momentané, et l'on auroit tout à craindre de ses moindres agitations, tandis que son repos si parfait en apparence, ne peut jamais donner qu'une foible sécurité.

= Le nord a montré de la modération, et Votre majesté en a reçu des preuves d'attachement, le caractère de ses habitans le rend difficile à agiter; un régime Constitutionnel sous le gouvernement du roi, rempliroit le voeu du département du Nord.

= L'Ouest offre un effrayant contraste, un grand nombre d'individus dans la Vendée, dans le Limousin dans le Poitou, sont dévoués au Roi, mais depuis 20. ans, soit terreur, soit passion, ils confondent la cause de l'ancien régime, avec la cause royale; un zèle

= imprudent

imprudent regarderoit peut-être comme un avantage de pouvoir compter sur cette population armée, sur un paysan crédule, simple, ignorant qu'une longue guerre a rendus soldats & qui obéissent à leurs chefs avec la plus aveugle soumission; cette erreur doit fixer l'attention de votre majesté; l'emploi de ces soldats, l'appui de cette armée perdroient sans retour la royauté, parcequ'on y verroit le projet évident de placer la contrerévolution sur le trône.

= Il ne faut pas croire néan-moins que l'opinion soit unanime dans ces départemens, on y a formé des fédérations armées, une partie des villes est opposée aux campagnes, & les acquéreurs des biens nationaux résisteroient à quiconque voudroit les déposséder.

= Les royalistes du midi, s'exhalent en attentats, des bandes armées pénètrent dans les villes, & parcourent les campagnes; les assassinats, les pillages se multiplient, la justice est partout muette, l'administration inactive, il n'y a que les passions qui agissent, qui parlent & qui soient écoutées: il est urgent d'arrêter ce désordre, car la résistance justement provoquée par tant d'excès, seroit aussi exaltée, que l'agression; le bas peuple, la majorité des cultivateurs, une partie de la bourgeoisie des petites villes, la population entière des protestans & des religionaires, les départemens des Pyrénées ne veulent ni trouble, ni réaction.

= L'auvergne quoique soumise n'a que des opinions

= constitutionnelles

Constitutionnelles ; à Lyon, deux partis sont en présence ; du côté de l'Est, l'alsace, la Lorraine, les trois évêchés, les ardennes, la champagne, la Bourgogne, la franche-comté ; le Dauphiné offre un autre genre de dangers, une opposition morale à la Dinastie y est généralement établie ; envahis deux fois par les étrangers, ces départemens ont plus souffert que les autres ; ils avoient plutôt gagné que perdu par le commerce départemental (Jadis) continental la quantité de leurs domaines nationaux, leur fait craindre davantage les prétentions de leurs anciens possesseurs. C'est aussi dans ces provinces que quelques fautes des précédens ministres du Roi jugées avec précipitation, avoient excité le plus d'allarmes, c'est là que la guerre a été la plus nationale.

Je n'ai fait entrer que les Opinions dominantes dans ce tableau ; aucune de ces Opinions cependant n'est sans mélange ; la noblesse et le clergé, si l'on excepte la Vendée, n'ont de parti nulle part, on est révolté dans toute la France des excès que commettent dans le midi, les bandes qui se disent exclusivement royales leur existence même, est un état de rébellion ; on a partout en horreur le fanatisme, la guerre civile, &

toute

toute opinion contrerévolutionaire; on trouveroit à peine un dixieme des Français qui voulussent se rejetter dans l'ancien régime, & à peine un cinquieme qui fut dévoué franchement à l'autorité légitime, cela n'empechera pas que la grande majorité, ne se soumette à votre majesté en qualité de chef de l'Etat, cette soumission sera durable, elle prendra même avec le tems le caractere & de l'amour & de la confiance si la France continue gouvernée par les idées libérales eminement constitutionelles & entierement nationales.

- Dans la supposition d'une guerre civile, les royalistes absolus domineroient dans dix départemens; dans 15. autres les partis se ballanceroient dans tout le reste de la France; on trouveroit seulement qques poignées de royalistes à oposer à la masse du peuple; il y auroit des élémens suffisans pour former une armée royale, mais combien dureroit la résistance & même la fidélité de l'armée sur laquelle, on auroit le plus compté ?

- Il y a aussi un grand nombre d'anciens nobles ou assez de particuliers de la cour dans chaque chef lieu, pour y former une aparence d'opinion publique & même une majorité assurée dans les colléges électoraux il faut en conclure que le parti de la noblesse, est encore qque chose, quand les fonctionaires employent

- tous

tous les ressorts du gouvernement pour les soutenir : est-il privé de cet appui ? la population l'absorbe ; des erreurs graves à ce sujet, pourroient circuler autour du trône et c'est pour cela que je m'attache à les faire remarquer : j'aurai d'autres occasions de caractériser l'esprit public, je dois auparavant parler de l'armée.

= L'armée s'est soutenuë par divers motifs ; dans les uns, cette soumission est un retour sincère à leurs devoirs envers le Roi, dans beaucoup d'autres un effet de la nécessité, dans le plus grand nombre un sacrifice fait au repos de la France ; elle est maintenant blessée humiliée de se voir disloquée et licenciée ; cette armée a été celle des invasions, et des conquêtes, le repos lui sera difficile, une ambition démésurée de fortune l'avoit renduë aventurière, et n'aïant à sa tête pour général que le chef belliqueux de l'État, elle ne pourra de long-tems oublier ses anciens drapaux ; devoit-on chercher à les mettre en harmonie avec les autres armées de l'Europe en lui donnant des idées modérées, un point d'honneur moral et monarchique, une sorte de réligion pour la légitimité ? ou bien, étoit-il indispensable de la dissoudre ?

= Cette dernière question ne devoit pas se décider

= par les

par les loix d'une rigoureuse justice, il a fallu plutot consulter l'avenir & la raison de l'Etat, mais moins il rentrera d'anciens Officiers & d'anciens Soldats dans les nouveaux corps qui vont se former, plus il s'en trouvera au milieu du peuple, dans les rangs des mécontens, dans les séditions; on n'obtiendra de long-tems qu'une nouvelle armée soit étrangère aux intérêts de l'ancienne; les troubles civils deviendront bien plus graves avec des élémens plus orageux & s'il survient un choc entre les factions, tout se trouvera comme préparé pour la guerre civile; dans les moins facheuses des suppositions, le licenciement de l'armée, va servir de recrutement au brigandage, & il est impossible de ne pas trouver un sujet d'effroi dans le seul mot de rejetter dans une population électrique & déja si agitée, deux cent mille hommes unis à tant de familles & que l'on aura mis en opposition avec le gouvernement; aucune autorité ne peut résister à une immense coalition de malveillance de haine, de passions, d'intérêts froissés & révoltés.

Un autre danger viendra de l'opposition des opinions politiques, des partis, des factions, il y a des traîneurs dans la marche d'un siecle, & dans celle de la civilisation, les lumières même ont des détracteurs, & quand elles amènent des changemens trop précipités ou trop étendus, il en naît des résistances & de longues agitations, le grand combat de la révolution n'est pas encore terminé par 25. ans

de

de bouleversement. aucune des anciennes factions, n'étoit encore éteinte quand l'invasion de l'usurpateur est venüe réssuciter tous les partis, en a fait éclore de nouveaux & a mis à découvert toute l'étendüe des factions.

= Pour ne parler d'abord que de la simple différence des Opinions; si cette différence est extrême, si elle produit une espèce de déchirement dans l'Etat, l'autorité à beau gouverner dans le sens de l'opinion qu'elle croit dominante une autre Opinion vient l'entraver, & se prétendre aussi l'Opinion publique; l'on ne régneroit pas long-tems si on n'avoit pour soi que cette minorité, puisque l'opin même de cette majorité, laisse encore subsister la plus forte résistance de la part des uns, le sacrifice de ces Opinions sera difficile; de la part des autres, il seroit impossible: il ne reste donc qu'à bien choisir & à faire triompher la raison & la Justice sur de vieilles passions & d'anciens préjugés; de pareilles contrariétés se rencontrent sans doute dans les autres états de l'Europe, mais elles ne portant sur d'aussi grands intérêts, elles ne s'y joignent pas à tant d'autres Opositions: après ce danger, vient celui des partis, sans compter les royalistes que l'année 1815. retrouve tels qu'ils étoient en 1789.

- Deux des anciens partis subsistent encore, les

républicains

les républicains & les constitutionels ; si les républicains n'ont pas été détrompés de tous leurs principes, ils ont du moins reconnu l'impossibilité de les appliquer à un grand état ; ayant cessé par là d'être dangereux sous le pouvoir monarchique ils ne le sont pas devenus pour Bonaparte, qu'à cause de sa tyrannie, & sauf un bien petit nombre d'exceptions, vouloir trouver aujourd'hui des Bonapartistes dans le rang des républicains ce seroit commettre une grande erreur ; ils n'en sont pas moins opposés au gouvernement du roi, ayant de la peine à croire qu'une dynastie qui a tant souffert de la révolution & qui l'a si longtems combattüe, puisse se résoudre à oublier, à pardonner, soit à démentir les anciennes doctrines en donnant des garanties suffisantes à la sureté publique, un seul motif les a portés récemment à participer à toutes les mesures qui tendoient à écarter les Bourbons, tels qu'une digue impossible à rompre, sépare le passé du présent, que la liberté publique soit raffermie sur des bases immuables ; à ces conditions, on n'auroit jamais rien à craindre, ni à redouter des républicains, ils deviendront même les plus fermes auxiliaires du gouvernement.

= Les constitutionnels font une partie dans cette acception seulement, qu'ils sont opposés aux royalistes, & qu'ils défendent contr'eux les droits du peuple, tels qu'ils ont été rétablis par la révolution ; mais tout n'a pas été illusion ou crime depuis & pendant 25. ans : on a fait cesser des crimes, des

: abus

abus, & odieux privilèges, consacré de sages principes & opposé de justes barrières à un pouvoir qui n'étoit contenu que par lui-même. ce n'est pas sous ce rapport que nous sommes en opposition avec l'Europe, ce qu'une révolution n'auroit pas produit, le seul produit des lumières l'auroit obtenu: aujourd'hui que la France connoît ses droits, comment la faire rétrograder? il faudroit pour cela qu'il fût au pouvoir de l'homme de détruire ou d'oublier ses propres idées, de défaire d'autres vérités & de créer un autre genre d'évidence — les constitutionels révèrent aussi les principes de la légitimité, on a fait en France deux constitutions monarchiques depuis 1789. toutes les deux ont consacré les principes de l'hérédité du trône mais, de ce que la naissance donne droit de succéder au trône, faut-il en conclure qu'elle donne un pouvoir sans bornes? perpétue-t-elle la manière de gouverner, parcequ'elle perpétue la dinastie? n'y a-t-il pas une distinction à faire entre la désignation du prince & la nature de son autorité, la première sans doute est réglée par la naissance, c'est aux choix nationales à régler le pouvoir, voilà les principes constitutionels?

— Je persiste fermement, écrit Voltaire en 1761. au marquis de Chauvelin, dans l'opinion où je suis que Dieu nous a créés & mis au monde pour nous amuser, que tout le reste est plat & horrible

---

= Discours du Duc de Richelieu à la chambre des Pairs, lorsqu'il fut décidé que le maréchal Ney seroit jugé par elle

= Messieurs, le conseil de guerre extraordinaire établi pour juger le maal Ney, s'est déclaré incompétent; nous ne vous dirons pas toutes les raisons sur les quelles il s'est fondé, il suffit de savoir que l'un des motifs, est que ce maréchal est accusé de haute trahison.

= aux termes de la charte, c'est à vous qu'il appartient de juger ces sortes de crimes. il n'est pas nécessaire pour exercer cette haute juridiction que la chambre soit organisée comme un tribunal ordinaire; les formes que vous suivez dans les propositions des loix, & pour juger en q'que sorte celles qui vous sont présentées, sont sans doute assez solennelles & assez rassurantes pour juger un homme quelle qu'ait été sa dignité, quel que soit son grade — la chambre est donc suffisament constituée pour juger le crime de haute trahison dont le maal Ney, est depuis si long-tems accusé.

= Personne ne peut vouloir que le jugement soit retardé par le motif qu'il n'existe pas auprès de la chambre des pairs, un magistrat qui exerce l'office de procureur général. la charte n'en a pas établi, elle n'a pas voulu en établir, peut-être ne l'a-t-elle pas dû.

– Pour

Pour certains crimes de haute trahison, l'accusateur s'élèvera de la chambre des députés; pour d'autres, c'est le gouvernement lui-même qui doit l'être. les ministres sont les organes naturels de l'accusation, & nous croyons bien plutôt remplir un devoir qu'exercer un droit en nous acquittant devant vous du ministère public.

- Ce n'est pas seulement, messieurs, au nom du roi que nous remplissons cet office, c'est au nom de la France depuis long-tems indignée, & maintenant stupéfaite; c'est même au nom de l'Europe que nous venons vous conjurer & vous requérir à la fois de juger le m^{al} Ney. il est inutile, messieurs, de suivre la méthode des magistrats qui accusent en énumérant avec détail toutes les charges qui s'élèvent contre l'accusé, elles jaillissent de la procédure qui sera mise sous vos ieux. cette procédure subsiste dans son intégrité malgré l'incompétence, & à cause même de l'incompétence prononcée. la lecture des pièces que nous faisons déposer dans vos bureaux vous fera connoître les charges; il n'est donc pas besoin de définir les différens crimes dont le maréchal Ney est accusé ils se confondent tous dans les mots tracés par cette charte qui après l'ébranlement de la société en France en est devenue la base la plus sure; nous accusons

- devant

devant vous le m^al Ney de haute trahison et d'attentat contre la Sureté de l'Etat.

- Nous venons dire que la chambre des pairs doit au monde une éclatante réparation; elle doit être prompte car il importe de retenir l'indignation qui de toutes parts se soulève; vous ne souffrirez pas qu'une plus longue impunité engendre de nouveaux fléaux plus grands peut-être que ceux auxquels nous essayons d'échaper. Les ministres du roi sont obligés de vous dire que cette décision du conseil de guerre devient un triomphe pour les factieux, il importe que leur joie soit courte pour qu'elle ne leur soit pas funeste; nous vous conjurons donc, et au nom du roi, nous vous requerons de procéder immédiatement au jugement du m^al Ney, en suivant pour cette procédure les formes que vous observez pour la délibération des loix sauf les modifications portées par l'ordonnance de sa majesté, dont il va vous être donné lecture.

- D'après cette ordonnance, vos fonctions judiciaires commencent dès cet instant; vous vous devez à vous-mêmes messieurs, de ne faire entendre aucun discours qui puisse découvrir votre sentiment pour ou contre l'accusé, il comparoîtra devant vous, au jour et heure que la chambre fixera.

- Après avoir entendu la lecture de ce qui se passa

devant

devant le Conseil jugé incompétent, l'assemblée des pairs, sur la proposition d'un de ses membres, déclare qu'elle reçoit avec respect la communication qui vient de lui être faite au nom du roi par les ministres de sa majesté, qu'elle reconnoit les attributions qui lui ont été données par l'article 33. de la charte constitutionnelle, et qu'elle est prête à remplir ses devoirs, et se conformer à l'ordonnance du roi, s'ajournant à lundi onze heures, pour prendre connoissance des pieces de la procédure instruite contre le m^al ney.

= J^n. Jacq^s. Rousseau fut quelque tems Secretaire de M^r. de montaigu ambassadeur de France à Venise. il étoit encore bien éloigné de la grande réputation que lui ont procuré depuis ses sublimes et dangereux écrits, mais il annonçoit déja ces écarts d'un caractère fantasque par lequel il s'est rendu lui même si malheureux. M^r. de montaigu, qui avoit servi dans le régiment des gardes françaises ayant appris à venise que le Duc de Biron venoit d'être élevé à la dignité de m^al de France, et voulant lui en faire compliment, ordonna à son secretaire de lui faire pour son ancien chef une lettre telle qu'il convenoit de la part de celui qui avoit eu l'honneur de servir sous ses ordres et qui par

: ses fonctions

par ses fonctions actuelles, se trouvoit en qque sorte raproché de lui. Soit que Rousseau se laissat dominer par les idées serviles de la carrière qu'il avoit parcouru jusqu'alors, soit qu'il n'écoutât que le caprice de son imagination il composa la lettre, la plus soumise, la plus basse & vint la présenter à la signature de l'ambassadeur qui, après l'avoir lüe, la déchira, en le grondant fort de son ineptie, & lui en demanda une autre plus digne de son caractère public. Rousseau fit une 2.de lettre, mais si haute si impertinente, que bien loin de l'admettre, m.r de Montaigu s'emporta, & renvoya l'auteur, comme un homme dont il est impossible de faire qque chose; tel est le vrai motif pour le quel Rousseau s'est laissé aller à son humeur iracible contre m.r de Montaigu & en a parlé défavorablement dans ses confessions.

Quelques années après, m.r de Montaigu de retour à Paris, se trouva à Paris (je dis à l'opéra) un jour qu'on représentoit le Devin du Village, enthousiasmé de cette pièce, il demanda quel en étoit l'auteur?

" Vous devez bien le connoitre, lui répondit-on; c'est
" Rousseau votre ancien secretaire, il a fait les paroles
" & la musique.

Quoi,! cet imbécile répliqua m.r de Montaigu, ne le jugeant que d'aprés ce qu'il en avoit vu chez lui, il ne se doutoit guère que cet imbécile, occuperoit un jour par le premier rang de la littérature.

= Marcel étoit un médiocre danseur à l'Opéra & devint le plus habile maître à danser de Paris, lorsque accablé d'infirmités, il ne pût plus exercer son art par lui-même; mais il en connoissoit tellement la théorie qu'il la démontroit avec une facilité, & une clarté qu'il étoit impossible de ne pas comprendre en très peu de leçons - il enseignoit particuliérement les danses graves les révérences d'étiquétes pour les présentations à la cour, & sans remuer du grand fauteuil où il étoit retenu par des douleurs de goutte, il faisoit exercer en sa présence à ses écoliers ce qu'il venoit de leur expliquer dans le plus grand détail, les reprenant même avec succès au plus léger manquement -

= il sollicitoit une pension du gouvernement & la charmante demoiselle D'Esc.... qui par le grand crédit de sa famille parvint à l'obtenir, accourut chez lui avec autant de vivacité que de joie pour lui en présenter le ~~titre~~, & le remit entre ses mains sans autre prétention que celle de lui causer également de la surprise & du plaisir - marcel prend le brévet & le jettant par terre loin de lui !: est-ce ainsi m^elle^ - lui dit-il, que je vous ai enseigné à présenter qque chose; ramassez ce papier & raportez le moi comme vous le devez - m^elle^ D'Esc. humiliée de ce ton au quel elle devoit moins s'attendre que jamais dans

= cette

Cette circonstance, ramasse le papier les lui remet aux
yeux, & le lui remet avec toutes les graces dont elle
étoit susceptible.

« C'est bien, mademoiselle, lui dit le maître à danser
; c'est bien, je le reçois quoique votre coude n'ait pas
; été assez arrondi, & vous remercie ».

— Louis XV. étant allé visiter les bureaux de la
guerre aperçut des lunettes sur la table, sur une table
& les prit en disant = voyons si elles sont bonnes ? en
même tems sa main se pose sur un papier qui paroissoit
négligemment laissé sur la même table & qui contenoit son
éloge le plus pompeux n'avoit sans doute pas été mis là
sans dessein; après avoir lû qques lignes, il rejette
l'écrit & les lunettes, & ajoute en riant, elles ne sont
pas meilleures que les miennes, elles grossissent trop les objets ».

— Mr. de Bonnac évêque d'agen étant allé à la camp-
agne chez un de ses amis, son postillon se laissa tomber du
haut d'un grenier à foin sur le pavé; tout le monde couroit au
secours du malheureux qui étoit tout fracassé. allez chercher
un chirurgien crioit-on! eh non, dit naïvement l'évêque dans
le plus grand effroi, cet homme se meurt, vite un prêtre ?
amenez un prêtre ? & vous, monseigneur n'êtes-vous pas
répondit qqu'un qui étoit plus de sang-froid ? ah! c'est vrai,
je n'y pensois pas, repliqua le prélat à qui l'excès du trouble avoit
fait oublier son caractère ?

= Faldoni étoit un fameux maître en fait d'armes extrêmement chéri & estimé à Lyon, où il devint éperdument amoureux de la fille d'un fameux aubergiste de laquelle il étoit aimé avec une égalle passion les parens de cette demoiselle avoient consenti à leur mariage qui devoit être célébré dans peu, mais l'amant en faisant des armes, aïant reçu un coup de fleuret qui pénétra jusqu'au milieu de la gorge & lui fit rendre une prodigieuse quantité de sang; on trouva le moyen d'arrêter l'hémorragie, mais il survint à la plaïe une tumeur très fatigante qui fut jugée incurable par la faculté de Lyon; les parens de la demoiselle voulurent alors retracter leur consentement qu'ils n'avoient donné, disoient-ils que pour assurer le bonheur de leur fille & non pour la plonger dans les douleurs du plus cruel veuvage.

= Faldoni, espérant trouver plus de ressources pour sa maladie dans la faculté de Montpellier, partit pour le dit lieu après avoir juré à sa maîtresse de ne lui rien cacher sur l'avis des médecins qu'il consulteroit, les parens profiterent de ce départ pour presser leur fille d'accepter un mariage avantageux qui se présentoit, mais elle répondit qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que l'homme de son choix, que si elle avoit le malheur de le perdre, elle ne lui survivroit pas &

que

que si elle ne pouvoit l'obtenir, elle ne balançoit pas sur le parti qu'elle avoit à prendre : les exhortations, les prières & les menaces se succédèrent vainement ; sa réponse fut invariable, & elle ne manquoit pas d'instruire son amant de tous les tourmens qu'on lui faisoit éprouver.

= les médecins de Montpellier le condamnèrent, Faldoni l'écrivit franchement à Mad.[lle] Meunier, en lui mandant que sa plus grande consolation seroit de passer ses derniers momens auprès d'elle, & qu'il partiroit dès qu'il auroit appris qu'elle se sentoit la force de supporter la vüe de son amant menacé à chaque instant de la mort la plus funeste ; il l'exhortoit d'avance à chérir sa mémoire, mais à ne pas troubler sa résignation par un désespoir, dont l'idée seule rendoit plus affreux le peu d'instans qui lui restoient à vivre. Celle-ci qui avoit un esprit très romanesque, exaltée encore par la plus ardente passion, & par les contrariétés de sa famille, se hâta de répondre qu'elle iroit au devant de lui, & l'attendroit tel jour qu'elle lui fixa dans la chapelle d'une maison dont son père étoit fermier, & qu'elle avoit pour sa guérison le remède le plus sûr dont elle lui feroit part alors, ne doutant pas qu'il n'y mît autant de confiance qu'elle même.

= elle sortit en effet de Lyon de grand matin le jour indiqué s'étant munie de deux pistolets qu'elle avoit pris dans la chambre de son père, se rendit à la chapelle qu'elle avoit désignée, & ne tarda pas à y voir paroître

= D'après toutes les précautions qu'elle avoit prises d'après les lettres écrites de part & d'autre & qu'on a trouvées dans leurs effets, on doit nécessairement présumer que ce fut elle qui exigea le double suicide qu'ils exécutèrent dans ce lieu & qu'elle seule peut y mêler les idées religieuses qu'une femme enthousiaste ne perd pas de vûe, même dans un moment aussi affreux, car on trouva devant eux le rituel ouvert à l'article du mariage, & il paroît que les deux amans enchaînés avec soin l'un à l'autre par des rubans qui devoient faire partir ensemble les détentes des deux pistolets, avoient cessé de vivre au même instant & par le même mouvement.

" Jn. Jacq. Rousseau se trouvant à Lyon à cette époque & informé de toutes les particularités de ce triste événement dont tout le monde s'entretenoit, fit les 4. vers suivans

" Plaignez ces deux amans, l'un pour l'autre ils vécurent
" l'un pour l'autre ils sont morts & les loix en murmurent.
" La simple piété, ne voit là qu'un forfait
" le sentiment admire, & la raison se tait.

= Un curé instruit se trouvant avec un de ses paroissiens, bon villageois très estimé dans son village & qu'à ce titre, il lui étoit intéressant pour l'exemple public d'entrainer à son église, lui disoit = Pourquoi ne viens-tu pas à ma messe, je la dis comme les autres prêtres, je prononce l'introït au pied de l'autel, je dis l'épître, l'évangile,

= le credo

le credo, je consacre, fais la communion de même —
" tout cela peut être mr. l'abbé, répondit le bon
" homme, mais chez nous, il arrive quelque fois que
" les filles font des enfans, comme les femmes, & nous
" ne regardons pas cela de même."

— Lamentations d'un pauvre Paysan qui étoit prisonnier au Palais à Paris lorsque le feu y prit — le froid étoit à cette époque au degré de 1709. c'est-à-dire plus de 16. dégrés au dessous de la glace ce fut un tems de calamité pour la classe nombreuse d'hommes pauvres & dénués de secours; les travaux étoient suspendus, on trouva des sentinelles mortes dans leur poste. la veille de cette grande gelée, le feu avant pris au Palais, il en consuma une partie, & il arriva une histoire assés plaisante. on avoit transporté pendant la nuit une partie des prisonniers de la Conciergerie du palais parceque le feu avoit gagné cette prison. la garde répandüe dans les cours apercut dans un coin un pauvre homme vêtu comme un paysan qui pleuroit & se désolait; on lui demanda ce qu'il avoit & s'il a perdu q.que chose dans l'incendie — helas! monsieur, dit-il au sergent de garde qui l'interrogeait, je suis un prisonnier, ils ont amenné mes camarades dans une charrette, j'ai voulu y monter, on m'a laché

un

un coup de poing, & on m'a dit d'attendre ici & qu'on viendroit me chercher; je vois bien qu'on m'a oublié, je meurs de froid & de faim, & je ne sais où aller; ce sergent se mit à rire de voir un prisonnier se lamenter de ce qu'il étoit libre, & touché de sa bonhommie, il le fit aprocher d'un grand feu qu'on avoit allumé dans la cour, lui donna du pain, de la viande, & une bouteille de vin. le paysan boit, mange & dort profondément, sans que le tumulte qui régnoit autour de lui pût le réveiller: au point du jour, le premier président arrive avec un grand cortége, on lui conte l'histoire du païsan qui dormoit encore, on le réveille & on l'améne. mon ami, lui dit le magistrat, comment t'apelles-tu? monseigneur, je m'apelle Pierre Laval. & d'où es-tu? de Valvins, monseigneur, près de Fontainebleau, & pourquoi, étois-tu en prison? j'avois répondu de trente francs pour mon compère Morin, il n'a pas pû païer, ni moi non plus, & on m'a mis en prison; le premier Président dit à un de ses secrétaires.

= Payez les trente francs pour ce bon-homme, " & qu'on le mette en liberté".

ah! monseigneur, vous êtes bien bon, que de bonté monseigneur! & tout d'un coup, commencant à se lamenter: ah! mon Dieu, qu'est ce que je vais devenir?

= comment!

comment! on te dit que tu es libre, & que ta dette est payée, tu peux t'en retourner à Valrins — ah monsigneur! comment voulez-vous que je m'en retourne? je n'ai pas un sou, le premier président tire un écu de six francs de sa poche, tiens voilà pour ton voyage. le paisan se confond en remerciemens, & le voilà qui se lamente encore: eh! mon Dieu! mon Dieu! comment faire & qu'est-ce que je vais devenir? oh, oh! dit le premier président, voilà un homme bien difficile à contenter! que te faut-il donc? eh, monsigneur! comment voulez vous que je m'en aille à Valrins? on m'a amenné ici en charrete, & je ne sais pas le chemin; le président tout en riant de sa naïveté, dit qu'on le menât au port St. paul, qu'on le fit embarquer & qu'on payat sa route va, mon ami, tu arriveras ce soir à Valrins, nouveaux remerciemens d'abord, & puis nouvelles complaintes. ah mon Dieu, mon Dieu! qu'est ce que je vais devenir? pour le coup, le premier président se crut fou, on lui demande ce qu'il avoit, hélas! ma femme sait que je n'ai pas d'argent & quand elle va me voir, elle croira que je me suis sauvé, elle aura peur; je l'ai laissée grosse de huit mois, monsigneur, elle fera une fausse-couche? le premier Président lui conseilla avec toute la bonté possible de descendre

chez

chez un de ses voisins, & de faire prévenir sa femme afin d'éviter toute surprise & il le renvoya enfin satisfait mais disoit-il, j'ai vu le moment qu'il faudroit le ramener moi-même à Valvins.

Jongle célèbre auteur des nuits avoit avant ses malheurs, un caractère bien éloigné de la sombre mélancolie qu'il annonce dans cet ouvrage; il étoit éclésiastique, & fort bon musicien.

Un jour qu'il étoit en bateau avec quelques dames qu'il conduisoit au Wauxhall, il se mit à jouer de la flute instrument sur lequel il excelloit, mais suivi bientôt & cotoyé par un autre bateau rempli de jeunes militaires, il s'interrompit, & remit sa flute dans sa poche.

„ Pourquoi cessez-vous de jouer, demanda au „ docteur un de ces jeunes étourdis.
par la même raison, répondit Jong que j'avois commencé à jouer. Quelle est cette raison? C'est que cela me plait. — eh bien répond le militaire reprenez sur le champ votre flute, sans quoi il me plaira de vous jetter dans la tamise. le docteur qui vit que la querelle commencoit à répandre l'effroi parmi les dames avec qui il étoit, céda à la circonstance, & joua d'assez bonne grâce

pendant

pendant tout le trajet : arrivé au Vaux-hall, il ne perdit pas de vüe son agresseur, et l'aiant trouvé dans la soirée se promenant seul dans une allée, il l'aborda et lui dit d'un ton ferme et tranquille.

„ Monsieur, la crainte de troubler votre compagnie
„ et la mienne m'a fait céder à votre impertinence,
„ mais pour vous prouver que le courage peut
„ loger sous un uniforme noir comme sous un rouge,
„ je vous prie de vous trouver demain at Hyde-Park
„ à 10. heures, nous n'avons pas besoin de second,
„ la querelle est entre nous, et il est inutile d'y compromettre
„ des étrangers, là, si vous le voulez bien, nous nous
„ battrons à l'Epée –

Le jeune officier accepte le défi ; arrivez tous les deux au rendez-vous, à l'heure indiquée, l'officier tire son Epée, et se met en garde, mais Jong lui présente aussitot un pistolet sur la gorge.

„ êtes-vous venu ici pour m'assassiner s'écrie le
„ militaire ? – non répondit tranquillement le docteur,
„ mais aiez la bonté de remettre sur le champ
„ votre épée dans le fourreau, et de danser un menuet
„ sans quoi, vous êtes mort.

l'officier fit quelques façons, mais le flégme, et le ton ferme de son adversaire, lui en imposèrent tellement qu'il obéit ; le menuet dansé – Monsieur, dit Jong
„ vous me forçates hier de jouer de la flute

„ malgré

„ malgré moi, je vous ai fait danser aujourd'hui
„ malgré vous : nous voilà quittes. Si cependant
„ vous n'êtes pas content, je suis prêt à vous
„ donner telle satisfaction qu'il vous plaira."
Pour toute réponse, l'officier lui sauta au cou, &
le pria de l'honorer de son amitié ; dès ce
moment commença entr'eux une liaison qui ne
cessa qu'à la mort du docteur Jong.

Testament de S. M. Louis 16. roi de France

= Au nom de la très sainte trinité du Pere, du Fils
& du saint Esprit. aujourd'hui 25.eme jour de Xbre.
1792. moi, Louis 16. du nom, roi de France, étant
depuis plus de 4. mois renfermé avec ma famille
dans la tour du temple à Paris par ceux qui étoient
mes sujets, & privé de toute communication quelconque
même depuis le 11. du courant avec ma famille,
de plus impliqué dans un procès dont il est impossible
de prévoir l'issue à cause des passions des hommes
& dont on ne trouve aucun prétexte, ni moyens dans
aucune loi existante, n'ayant que Dieu pour témoin
de mes pensées & auquel je puisse m'adresser, je
déclare ici en sa présence mes dernieres volontés &
mes sentimens.

= Je laisse mon âme à Dieu mon Créateur,

= Je le

Je le prie de la recevoir dans sa miséricorde, de ne pas la juger d'après ses mérites, mais par ceux de notre Seigneur Jesus-christ qui s'est offert en sacrifice à Dieu son père pour nous autres hommes qquer indignes que nous en fussions, & moi le premier.

= Je meurs dans l'union de notre sainte mère l'église Catholique apostolique & Romaine qui tient ses pouvoirs par une succession non interrompuë de St. Pierre, au quel Jesus-Christ les avoit confiés.

= Je crois fermement, & je confesse tout ce qui est contenu dans le Symbole & les commandemens de Dieu & de l'Eglise, les Sacremens, & les mistères, tels que l'Eglise Catholique les enseigne, & les a toujours enseignés. Je n'ai jamais prétendu me rendre juge dans les différentes manières d'expliquer les dogmes qui déchirent l'église de Jesus-christ, mais je m'en suis raporté, & m'en raporterai toujours, si Dieu m'accorde vie aux décisions que les Supérieurs écclésiastiques, unis à la sainte église catholique, donnent & donneront, conformément à la discipline de l'église suivie depuis Jesus-Christ.

= Je plains de tout mon cœur nos frères qui peuvent être dans l'erreur, mais je ne prétends pas les juger & je ne les aime pas moins en Jesus-Christ suivant ce que la charité chrétienne nous enseigne, je prie Dieu de me pardonner tous mes péchés, j'ai cherché à

-les

les connoitre scrupuleusement, à les détester & à m'humilier en sa présence: ne pouvant me servir du ministère d'un prêtre Catholique, je prie Dieu de recevoir la confession que je lui en ai faite, & surtout le repentir profond que j'ai, d'avoir mis mon nom (quoique cela fut contre ma volonté) à des actes qui peuvent être contraires à la discipline, & à la croyance de l'Eglise Catholique à laquelle je suis toujours resté sincérement uni de cœur.

= Je prie Dieu de recevoir la ferme résolution, où je suis, s'il m'accorde vie, de me servir aussitôt que je le pourrai du ministère d'un prêtre Catholique, pour m'accuser de tous mes péchés, & recevoir le sacrement de pénitence.

= Je prie tous ceux que je pourrois avoir offensé par inadvertance (car je ne me rapelle pas d'avoir fait sciemment aucune offense à personne) ou ceux à qui j'aurois pû avoir donné de mauvais exemples ou des scandales, de me pardonner le mal qu'ils croyent que je peux leur avoir fait. Je prie tous ceux qui ont de la charité d'unir leurs prières aux miennes, pour obtenir de Dieu, le pardon de mes péchés

= Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui se sont faits mes ennemis, sans que je leur en aïe donné aucun sujet, & je prie Dieu de leur pardonner, de même qu'à ceux qui, par un faux zèle mal entendu, m'ont fait beaucoup de mal.

: Je recommande

Je recommande à Dieu ma femme, & mes enfans, ma Sœur, mes tantes, mes freres, & tous ceux qui me sont attachés par le lien du sang ou par quelle autre maniere que ce puisse être ; — Je prie Dieu particulierement de jetter des ieux de miséricorde sur ma femme, mes enfans & ma Sœur qui souffrent depuis long-tems avec moi, de les soutenir par sa grace s'ils venoient à me perdre, & tant que nous serons dans ce monde périssable.

Je recommande mes enfans à ma femme, Je n'ai jamais douté de sa tendresse maternelle pour eux, Je lui recommande surtout d'en faire de bons Chrétiens & d'honnêtes gens, d'honnêtes hommes, de ne leur faire regarder les grandeurs de ce monde-ci (s'ils sont condamnés à les éprouver) que comme des biens dangereux & périssables, & de tourner leurs regards vers la seule gloire solide & durable de l'éternité : Je prie ma Sœur de vouloir continuer sa tendresse à mes enfans, & de leur tenir lieu de mère, s'ils avoient le malheur de perdre la leur.

Je prie ma femme de me pardonner tous les maux qu'elle souffre pour moi, & les chagrins que je pourrois lui avoir donné dans le cours de notre union, comme elle peut être sure que je ne garde rien contre elle, si elle croyoit avoir qque chose à se reprocher.

Je recommande bien vivement à mes enfans, après ce qu'ils doivent à Dieu qui doit marcher avant

tout

tout, de rester toujours unis entre eux, soumis & obéissans à leur mère, & reconnoissans de tous les soins & les peines qu'elle se donne pour eux, & en mémoire de moi, Je les prie de regarder ma sœur comme une seconde mère.

= Je recommande à mon fils s'il avoit le malheur de devenir roi, de songer qu'il se doit tout entier au bonheur de ses concitoyens, qu'il doit oublier toute haine & tout ressentiment & nommément ce qui a rapport aux malheurs & chagrins que j'éprouve, qu'il ne peut faire le bonheur des peuples qu'en régnant suivant les loix, mais en même tems qu'un roi ne peut les faire respecter & faire le bien qui est dans son cœur, qu'autant qu'il a l'autorité nécessaire & qu'autrement, étant lié dans ses opérations & n'inspirant pas de respect, il est plus nuisible qu'utile.

= Je recommande à mon fils d'avoir soin de toutes les personnes qui m'étoient attachées autant que les circonstances où il se trouvera lui en donneront la faculté, de songer que c'est une dette sacrée que j'ai contractée envers les enfans, ou les parens de ceux qui ont péri pour moi, & ensuite de ceux qui sont malheureux pour moi.

= Je sais qu'il y a plusieurs personnes qui m'étoient attachées qui ne se sont pas conduites avec moi comme

= elles

envers lesquels ils le devoient, et qui ont même montré de l'ingratitude, mais je leur pardonne (souvent dans les momens de trouble et d'effervescence, on n'est pas le maître de soi) et je prie mon fils, s'il en trouve l'occasion de ne songer qu'à leur malheur.

= Je voudrois pouvoir témoigner ici ma reconnoissance à ceux qui m'ont montré un attachement véritable et désintéressé; d'un côté, si j'ai été sensiblement touché de l'ingratitude et de la déloyauté des gens à qui je n'avois jamais marqué que des bontés, à eux ou à leurs parens ou amis, de l'autre j'ai eu de la consolation de voir l'attachement et l'intérêt gratuit que beaucoup de personnes m'ont montré; je les prie de recevoir tous mes remerciemens: dans la situation où sont encore les choses, je craindrois de les compromettre si je parlois plus explicitement, mais je recommande spécialement à mon fils de chercher les occasions de pouvoir les reconnoître.

= Je croirois calomnier cependant les sentimens de la nation, si je ne recommandois ouvertement à mon fils M.M. de Chamilly et Hue que leur véritable attachement pour moi, avoit porté à s'enfermer avec moi dans ce triste séjour, et qui ont pensé en être les malheureuses victimes, je lui recommande aussi Cléry, des soins duquel j'ai tout lieu de me louer depuis qu'il

= est

est avec moi ; comme c'est lui qui est resté avec moi jusqu'à la fin, je prie messieurs de la commune de lui remettre mes hardes, mes livres, ma montre, ma bourse & les autres petits effets qui ont été déposés au conseil de la commune.

Je pardonne encore très volontiers à ceux qui me gardoient, les mauvais traitemens, & les gênes dont ils ont cru devoir user envers moi. J'ai trouvé qques âmes sensibles & compatissantes ; que celles là jouissent dans leur cœur de la tranquillité que doit leur donner leur façon de penser !

Je prie M. M. de Malesherbes, Tronchet & de Seze de recevoir ici tous mes remercimens & l'expression de ma sensibilité pour tous les soins & les peines qu'ils se sont donnés pour moi.

Je finis en déclarant devant Dieu & prêt à paroître devant lui, que je ne me reproche aucun des crimes qui sont avancés contre moi.

= fait double à la tour du temple le 25. Xbre. 1792.

= Signé Louis.

— On n'ignore pas avec quelle véhémence l'abbé Maury soutenoit aux états généraux la cause dont il étoit un des principaux défenseurs. à l'une des séances prononçant avec beaucoup de feu dans la tribune son opinion sur un

= objet

objet important, il avoit à coté de lui le Duc de L. R.
qui avec très peu de moyens, souvent baffoué par les deux
partis, se faisoit gloire d'être d'un systême opposé à celui
qu'on énnonçoit alors, et monté sur l'escalier de la tribune
se pressoit pour obtenir la parole immédiatement après
l'orateur; celui-ci gesticulant avec vivacité sans s'embarrasser
de ce qui l'entouroit.

„ Prenez donc garde, m.r l'abbé, lui dit le Duc assez
„ hautement, vous me donnez des coups de pied sur
„ les os des jambes."

M.r le Duc, répondit l'abbé, du même ton
„ descendez deux marches, vous les aurez dans le cul."
et continuant son discours: Je vous disois, messieurs, &c.

Le Comte de Malseigne officier Général qui,
à la tête des Carabiniers, le plus superbe corps de
cavalerie qui existât en France, se faisoit remarquer
particulierement par une taille de six pieds bien
proportionnée, par une figure martiale et imposante,
étoit connu surtout par sa bravoure et même par sa
témérité qui ne lui permettoit de croire à aucun danger.
étant dans sa terre en Franche-Comté, à l'époque des
insurrections contre les priviléges honnorifiques de
la noblesse, il aprit que les paysans de son village

avoient

avoient le projet de briser son banc Seigneurial après la messe de paroisse, il se rendit à l'église en grand uniforme, & se vit entouré des plus mutins de l'endroit dont il ne pouvoit manquer d'entendre les murmures & même les menaces: au moment de l'élévation, où tous les fidèles se prosternent dans le plus grand silence, il se lève, regarde autour de lui particulièrement ceux dont il avoit entendu les propos & tirant un grand sabre nû il s'écrie: Oh! mon Dieu, pardonnez-moi tout le sang que je vais répandre; à l'instant tout ce qui étoit derrière lui & sur les cotés se précipite hors de l'église, & il y resta pour ainsi dire seul: voyant l'impossibilité de rétablir la discipline dans son corps, il partit peu de tems après pour les païs étrangers; il s'arrêta qques jours dans sa terre en franche-comté, fit publiquement les préparatifs de son voyage, sans que personne osat s'y oposer, & affectant de prendre pour son départ le soir d'un grand jour de fête, il se présenta à cheval sur la place de l'Église, harangua dans le genre militaire les habitans du village, pour leur recommander l'ordre & la tranquillité, leur déclara qu'il laissoit sous leur garde son chateau & ses propriétés, que si par

leur

leur faute, il y arrivoit qque détérioration, il les en rendoit tous responsables, & partit en leur présence accompagné de son fidele domestique habillé en hussard qui ne le quittoit jamais.

= Le comte de Malseigne livré à l'état militaire dez sa plus tendre enfance, ne connoissoit guerez d'autres principes de morale que ceux de l'honneur, & n'imaginoit pas qu'ils pussent s'accorder avec ceux de la réligion sur laquelle il étoit d'une ignorance profonde.

= arrivé à Constance en allemagne, il fut atteint d'une fievre lente qui faisoit d'autant plus craindre pour ses jours qu'il étoit plus que sexagénaire; le respectable Evêque de Lizieux prit un prétexte plausible pour aller le visiter, & le préparer d'avance aux devoirs de piété qu'exigeoit le danger de son état; pour ne pas le trop effrayer, il ne fit que le pressentir dans les premieres conversations, & lui annonçant que ses occupations ne lui permettoient pas de le voir aussi souvent qu'il le desireroit, il lui demanda la permission d'envoyer savoir de ses nouvelles par son grand Vicaire l'abbé Barthelemi le plus digne, comme le plus éclairé des éclésiastiques qui se trouvoient en cette ville: l'abbé bien prévenu par son prélat, ne s'Effaroucha pas des propos militaires du Général, le vit assiduement, & entama enfin avec ménagement le véritable sujet de sa mission. ah!

: Je m'attendois

Je m'attendois bien, dit mr. de Malseigne, que c'étoit là le but de vos visites & celles du Prélat. Eh bien! Je vais vous parler franchement. Quoique je sache tout peu de chose sur la religion, je n'ignore pas que son premier précepte est de pardonner à ses ennemis, & jamais je ne l'adopterai : mes ennemis sont les Jacobins
" Je ne demande à Dieu de vivre que pour en exterminer
" la race, je garderai ce sentiment jusqu'à la mort
" & Dieu qui l'a gravé dans mon cœur, est trop juste
" pour m'en punir dans la vie éternelle".

Vous avez raison, monsieur, répondit l'abbé, je pense comme vous, & la religion ne s'oppose pas plus à votre juste haine qu'à la mienne.

= Ce début inattendu étonna d'abord le Général, & l'abbé continua

" mais, dans ces mêmes Jacobins, ce ne sont pas les
" individus que vous & moi détestons, nous ne les connoissons
" pas, ce sont leurs péchés, ce sont leurs crimes
" également odieux au ciel & à la terre, conservez
" précieusement cette haine qui est un motif de plus pour
" suivre constamment le chemin de l'honneur & de la
" vertu; plaignons ensemble les malheureux qui s'en
" écartent, & cherchons tous les moyens de ne nous
" trouver, ni dans cette vie, ni dans l'autre avec de
= pareils

» pareils monstres; or vous croyez fermement à l'immortalité
» de l'âme, à l'existence du paradis & de l'enfer, & vous
» êtes persuadé que le crime ne peut pas être admis dans
» l'un & qu'il sera éternellement puni dans l'autre, ne
» rejettez donc jamais ce juste sentiment d'horreur
» que vous avez pour le crime, mais aimez les
» criminels comme hommes, priez Dieu de leur accorder
» un sincere repentir, pardonnez leur vous-même comme
» hommes du fond de votre cœur, sans quoi votre haine
» elle-même deviendroit injuste, elle mériteroit punition
» & vous vous trouveriez en société dans l'enfer avec ces
» mêmes scélérats morts dans leur péché, & dont vous avez
» bien raison d'abhorrer l'odieux aspect.

L'idée de pouvoir se trouver en société avec les Jacobins fit une impression profonde sur l'esprit du Général qui s'écria.

» ah! Diable, personne ne m'avoit fait un argument
» de cette force, je n'ai rien à répondre & je me rends".

Convaincu sur ce point qui lui paroissoit le capital, il fut aisé de le ramener à toutes les vérités de la religion, & quelques mois après il termina sa vie par la fin la plus édifiante.

~ Mr. de la Luzerne Evêque de Langres, obligé de s'expatrier pour avoir refusé en 1791. le serment qu'on exigeoit des prêtres, en quittant son Diocèse, y laissa les deux stances suivantes.

Ode

" ou le serment, ou l'indigence :
" mon cœur, pourrois-tu balancer ?
" adieu pour toujours opulence,
" de toi je saurai me passer.
" la barque sans être dorée
" N'arrive-t-elle pas au port ?
" par les revers, l'ame épurée
" vole au ciel avec moins d'effort
" autour de moi l'onde écumante
" Gronde avec ses ~~flots~~ menaçans :
" Calme, je ris de la tourmente,
" Et de ses ~~efforts~~ impuissans.
" Oh ! mer s'ouvre sur moi toute entiere,
" tu ne pourras pas m'engloutir,
" Je suis sur la barque de Pierre
" elle ne peut jamais périr ?

= Le sang-froid avec le quel, tant d'innocentes victimes alloient à la mort, la piété qui a caracterisé les derniers momens d'une foule d'autres, adoucissent ~~en quel~~ sous le souvenir inéfaçable d'une époque aussi funeste ; mais il est ~~peu~~ d'exemples d'une tranquillité pareille à celle de Mr. de Montjourdain qui aprenant qu'il étoit condamné par le tribunal revolutionaire a périr le lendemain, composa et adressa dans le jour à sa femme les vers suivans, bien connus dans le tems.

- L'heure

„ L'heure avance où je vais mourir,
„ l'heure sonne, et la mort m'appelle :
„ je n'ai point de lâches désirs,
„ je ne fuirai pas devant elle.
„ Je meurs plein de toi, plein d'honneur,
„ mais je laisse ma douce amie
„ dans le veuvage, et la douleur........
„ ah! je dois regretter la vie !

= Demain mes yeux inanimés
„ ne souriront plus sur tes charmes,
„ tes beaux yeux, à l'amour fermés
„ demain, seront remplis de larmes,
„ le froid glacera cette main
„ qui m'unit à ma douce amie,
„ je ne vivrai plus sur ton sein......
„ ah! je dois regretter la vie !

= Si j'ai dix ans fait ton bonheur,
„ garde de briser mon ouvrage,
„ donne un moment à la douleur,
„ donne à la raison ton bel âge,
„ qu'anciens souvenirs à leur tour
„ viennent rendre à ma douce amie
„ des jours de paix, des nuits d'amour.....
„ je ne regrette plus la vie.

= Si le coup

„ Si le coup qui m'attend demain
„ n'écrase pas mon triste père,
„ Si l'âge, l'ennui, le chagrin
„ n'enlèvent pas ma tendre mère,
„ ne les fuis pas dans leur douleur:
„ Sois à leur sort toujours unie.
„ Qu'ils me retrouvent dans ton cœur:
„ ils aimeront encore la vie.

— On a peine à concevoir que le plus tendre sentiment ait pû dicter de pareils vers en un moment aussi cruel; mais n'est-il pas plus inconcevable encore que ce même homme ait adressé ce jour-là les stances suivantes d'un genre différent & dont la gaîté présente un contraste si frappant avec ~~celui~~ la situation de celui qui les composa.

— à mes amis —

„ Je vous quitte donc pour toujours,
„ il faut renoncer à la vie.
„ adieu plaisirs, adieu beaux jours
„ qu'avec peine j'oublie.
„ mais j'ai mon passe-port: demain
„ je prends la voiture publique,
„ je vais porter mon front serein
„ sous la faux de la république.

mes tristes

" mes tristes & chers compagnons
" ne plaignez pas mon infortune,
" c'est dans le tems où nous vivons
" une misère trop commune.
" dans nos gaîtés, dans nos ébats
" toujours chantant, toujours en fête,
" mes amis, ne m'avez-vous pas
" fait qquefois perdre la tête?
" Quand au milieu de tout Paris
" par un ordre de la patrie
" on me roule à travers les cris
" d'une multitude étourdie
" qui croit que de sa liberté
" ma mort assure la conquête .....
" Qu'est-ce autre chose en vérité,
" Qu'une foule qui perd la tête!

— Mr. Roucher auteur du joli poëme des mois, ne montra pas moins de tranquillité que Mr. de Montjourdain dans la même circonstance. Conduit au tribunal révolutionnaire, condamné à périr le lendemain, & ramené dans la maison d'arrêt, il pria un de ses amis prisonnier comme lui, qui avoit beaucoup
" de talent

talent pour la peinture et la ressemblance, de faire son portrait; l'ouvrage achevé, il l'envoya à sa femme et à sa fille avec les quatre vers suivans.

" Ne vous étonnez pas, objets chéris et doux
" Si quelqu'air de tristesse obscurcit mon visage.
" Lorsqu'un savant crayon dessinait mon image
" J'attendois l'échafaud, et je pensais à vous!

— Plaisanterie du chevalier de Parny à mrs. du camp de St. Roch.

" Messieurs de St. Roch, entre nous,
" Ceci passe la raillerie.
" en avez-vous là pour la vie
" ou quelque jour finirez-vous?
" ne pouvez-vous à la vaillance
" Joindre le talent d'abréger?
" Votre éternelle patience
" ne se lasse point d'assiéger,
" mais vous mettez à bout la notre.
" Soyez donc battants, ou battus
" Messieurs du camp et du blocus,
" Terminez de façon ou d'autre,
" terminez, car on n'y tient plus.
" fréquentes sont vos canonades,

: mais

" mais hélas ! qu'ont elles produit ?
" le tranquille anglais dort au bruit
" de vos nocturnes pétarades,
" ou s'il répond de tems en tems
" à votre prudente furie
" c'est par égard, de le parie,
" et pour dire, je vous entends ?
= Quatre ans, ont du vous rendre sages
" laissez donc là vos vieux ouvrages,
" Quittez vos vieux retranchemens,
" retirez-vous, vieux assiégeans ;
" un jour, ce mémorable siège
" sera fini par vos enfans
" si toutes fois, Dieu les protège.
" mes amis, vous le voyez bien,
" vos bombes, ne bombardent rien ;
" vos barcandres, et vos corvettes
" et vos travaux, et vos mineurs,
" n'épouvantent que les lecteurs
" de vos redoutables gazettes.
" votre blocus ne bloque point
" et grace à votre heureuse adresse
" ceux que vous affamez sans cesse
" ne périront que d'embonpoint ".

— Chanson —

= Aimer est pour moi douce chose
; Boire, est encore un de mes goûts, (Bis)
; oui, l'un et l'autre sont bien doux
; Quand trop forte, n'est par la dose ;
; Les femmes & le Vin, nous font chérir la Vie (Bis)
; il n'est point de chagrin, il n'en est point
; Qu'avec eux on n'oublie — (Bis)

= Celui qui porte la Couronne
; Celui qui porte le Mousquet (Bis)
; oui, chacun assure le fait,
; que sous la tente & sur le trône
; Les femmes & le Vin nous font chérir la Vie
; il n'est point de chagrin ; il n'en est point
; Qu'avec eux on n'oublie. (Bis)

— Vous dont la fortune traîtresse
; Trompe souvent les vains projets, (Bis)
; pour calmer vos cuisants regrets,
; buvez, prenez une maîtresse ;
; Les femmes & le Vin, nous font chérir la Vie (Bis)
; il n'est point de chagrin, il n'en est point,
; Qu'avec eux on n'oublie (Bis)

— en 1762. Voltaire écrivant au marquis de Chauvelin lui disoit.

„ Je supputais hier quelques anglais disent
„ plus de livres tournois qu'il n'y a de minutes depuis
„ la création du monde.

— Voltaire dans une autre lettre de la même année disoit à ce marquis.

„ Tout ce que je vois, jette les semences d'une révolution
„ qui arrivera immanquablement, & dont je n'aurai pas
„ le plaisir d'être témoin; les français arrivent tard
„ à tout, mais enfin ils arrivent: la lumière s'est
„ tellement répandue de proche en proche qu'on éclatera
„ à la première occasion, & alors ce sera un beau
„ tapage. les jeunes gens* sont bien heureux, ils
„ verront de belles choses.

* (ils en ont vû de bien horribles)

— Nous sommes tous dans ce bas monde comme des prisonniers condamnés à mort qui s'amusent sur le préau jusqu'à ce qu'on vienne les chercher pour les expedier. cette idée est plus vraie que consolante. la première leçon que je crois qu'on peut donner aux hommes, c'est de leur inspirer du courage dans l'esprit & puisque nous sommes nés pour souffrir & pour mourir, il faut se familiariser avec cette dure destinée.

– Voltaire à mad^me. la marquise Dessant.

– Je conviens avec vous que le néant est généralement parlant préférable à la vie : le néant a du bon consolournous. d'habiles gens prétendent que nous en tâterons, il est bien clair, disent-ils, d'après Senèque & Lucrèce que nous serons à ~~notre~~ mort, ce que nous étions avant de naître.

– Les Princes souhaittent infiniment la population & la détruisent par leurs guerres ; je voudrois qu'ils fussent condamnés eux & tous leurs soldats à engrosser 30. ou 40. mille filles avant d'entrer en campagne, & qu'il ne ~~fut~~ jamais permis de tuer personne sans avoir auparavant donné la vie a quelqu'un, je ne sais rien de plus naturel & de plus juste :

= Il auroit fallu pour le bien de l'état que chaque prêtre eut eu une femme, & surtout chacun de nos moines qui passoient pour être très capables de rendre à l'Etat de grands services, il est plaisant qu'on ait fait une vertu du vice de chasteté, car – in multitudine populi, gloria regis – . Vol.

– Beaucoup de gens par manie ont du plaisir à se plaindre, & il y aura toujours des gens très riches qui diront que le temps est dur :

— Il ne faut pas de Verbiage lorsqu'on écrit à des hommes en place ; On donne à la chine 20 coups de Lattes à ceux qui écrivent aux ministres des Lettres trop longues & du Galimatias.

— La société n'a aujourd'hui d'autres alimens que la médisance, la plaisanterie & la malignité ; ne s'y fait-on pas un jeu, dans son oisiveté de déchirer tous ceux dont on parle, y a-t-il une autre ressource contre l'ennui actif & passif dont presque tout le monde est accablé sans cesse ; pour éviter d'y être pris, Lisez, méprisez, & jouissez des beautés de la nature & de l'art ?

— Il faut se défier de toutes les histoires anciennes, Fontenelle le seul homme du siecle de Louis XIV. qui fut à la fois poëte, philosophe & savant, disoit qu'elles étoient des fables convenues, & il faut avouer que Rollin a trop compilé de chimères & de contradictions.

— Une femme de Qualité & pleine de courage deffendoit sa Ville contre des assiégeans qui étoient déjas sur la brêche & qui lui montroient son fils prisonnier prêt à périr si elle ne se rendoit pas ; elle troussa bravement sa cotte : voilà, dit-elle, qui en fera d'autres ?

— La fin de la vie est toujours triste, le commencement doit être compté pour rien, & le milieu est presque toujours un orage.

— un chapitre de Cicéron, de Officiis et de Natura Deorum, un chapitre de Locke, une lettre provinciale une bonne fable de la fontaine, des vers de Boileau & de Racine; voilà ce qui doit occuper un vrai littérateur.

— Ne craignons point la mort; Cicéron, qui étoit un grand homme, disoit que c'étoit la fin de toutes les douleurs & souvenons-nous des vers de l'abbé Chaulieu.

„ Plus j'approche du terme, & moins je le redoute,
„ Sur des principes surs, mon esprit affermi
„ Content, persuadé, ne connoit plus de doute;
„ Des suites de ma fin, je n'ai jamais frémi.

— Racine doit être regardé sans contredit comme le meilleur de nos poëtes tragiques, comme celui qui le seul a parlé au cœur & à la raison, qui seul a été véritablement sublime sans aucune enflure, & qui a mis dans la diction un charme inconnu jusqu'à lui, il

est

il est le seul encore qui ait traité l'amour tragiquement, car avant lui, Corneille n'avoit pas fait bien parler cette passion que dans le Cid ; l'amour, dans toutes ses pièces est ridicule ou insipide.

— On ne joue presque plus les pièces de Molière, c'est sans doute parceque tout le monde les sait par cœur, presque tous les traits en sont devenus proverbes ; les intrigues dans ses pièces sont quelque fois foibles, & les dénouemens rarement ingénieux mais il ne vouloit que peindre la nature, & il en a été sans doute le plus grand peintre.

— Paris est bon pour ceux qui ont beaucoup d'ambition, de grandes passions & prodigieusement d'argent avec des gouts toujours renaissans à satisfaire ; quand on ne veut être que tranquille, on fait fort bien de renoncer à ce tourbillon : Paris a toujours été à peu près ce qu'il est, le centre du luxe, & de la misère ; c'est un grand jeu de Pharaon où ceux qui taillent, emboursent l'argent des pontes.

— Le roi de Naples, sur le rapport que lui a fait en janv.r 1817 le président du conseil de guerre & justice, a mis fin à toutes les incertitudes, en

publiant

publiant de nouveau un pardon absolu pour tous les délits qui se rattachent à l'usurpation, des commissaires ont été chargés par S. M. d'assurer l'exécution de son nouvel édit de grace.

„ il faut que tous les citoyens puissent remercier le ciel
„ de m'avoir appelé au trône!

il seroit à désirer que le roi d'Espagne imitât ce bel exemple.

— Nous sommes des victimes condamnées toutes à la mort; nous ressemblons aux moutons qui bêlent, qui jouent, qui bondissent en attendant qu'on les égorge. leur grand avantage sur nous est qu'ils ne se doutent pas qu'ils seront égorgés, et que nous le savons.

— Les Évêques en Espagne vont publiquement à la comédie, c'est l'usage. les prêtres espagnols sont en cela plus sensés que les nôtres; il y a plusieurs pièces de théâtre à madrid qui finissent par

- ite, Comœdia est.

alors chacun fait le signe de la croix, et va souper avec sa maitresse.

— Liberté de conscience et Liberté de commerce voilà les deux pivots de l'opulence d'un état petit ou grand

---

= On cherche depuis long-tems à savoir si nous avons une âme, ou non, tous les rêves qu'on a fait sur cet être incompréhensible, sont assez curieux & nous ressemblons tous sur cela à un capitaine suisse qui prioit Dieu dans un buisson avant une bataille, & qui disoit hautement :

" Mon Dieu, s'il y en a un, ayez pitié de mon
" âme si j'en ai une.

On paroit même assez indifférent sur cet objet, on s'endurcit en vivant dans le monde.

= Pourquoi aller chercher fortune dans l'inde ? les vraies richesses sont chez-nous, elles sont dans notre industrie ; mon blé nourrit tous mes domestiques, mon vin qui n'est pas malfesant les abreuve, mes vers à soie, me donnent des bas mes abeilles me fournissent d'excellent miel & de la cire, mon chanvre & mon lin me fournissent du linge &c. &c.

= Façon de faire sa cour.

= un capitaine au régiment de Navarre disoit à la Reine d'autriche, Madame, dittes-moi qui vous voulez que je tue pour vous faire ma cour.

= Les loix de l'Amérique Septentrionale punissoient l'incontinence : toute fille qui donnoit le Jour à un enfant illégitime, etoit citée devant les magistrats qui la Condamnoient à une amende.

= un fille nommée Polli Backer l'aiant été pour la 5me fois demanda à ses Juges avant qu'on prononcat Contr'elle l'amende fixée par les loix, la permission de parler.

= Je suis pauvre, dit cette fille, & hors d'état de payer
" un avocat pour plaider ma cause. J'ai deux fois
" paié l'amende, deux autres fois, faute de moyens
" J'ai subi un chatiment douloureux & flétrissant.
" La loi est positive, Je le sais. mais cette loi est
" injuste à mon égard, au crime près pour lequel
" Je suis Citée ; J'ai Jusqu'à présent vécu irreprochable
" c'est au risque de ma vie que J'ai donné le Jour
" à cinq enfans ; Je les ai nourris de mon lait & de
" mon travail, Je les forme pour la patrie & la
" vertu qu'ils aimeront comme moi : Je n'ai débauché
" ni le mari d'aucune femme, ni aucun enfant de
" famille. La nature, avec la fécondité, l'industrie
" l'économie, la frugalité dont elle m'a douée, me
" destinoit à être une femme vertueuse ; un de
" vous, messieurs, me fit écouter les premiers

= vaux

Vœu de l'amour avec le Serment du mariage; il me
; trompa trompa & m'abandonna, celui qui m'a Séduite
; & ruinée, jouit parmi vous des honneurs & du pouvoir
; & l'on punit mon malheur par des amandes ou l'infamie?
; Je n'ai pas voulu trahir le vœu de la nature; Je n'ai
; pû, Je l'avoüe, après avoir perdu ma Virginité,
; garder le Célibat dans une prostitution Secrète &
; Stérile. J'ai Violé, dira-t-on, les préceptes de la
; religion; c'est à la religion à me punir; J'ai
; mérité des feux éternels, pourquoi antiiciper sur
; ces peines horribles? Si j'avois regardé cette faute
; contre vos loix comme un crime, Je n'aurois pas
; eu la méchanceté de le commettre, mais Je ne
; pense pas que Dieu qui a donné à mes enfans un
; Corps Sain & robuste, Soit irrité de me les Voir
; procréer. C'est à lui que J'appéle de vos Sentences,
; de vous qui accablez d'opprobre un Séxe que vous
; Corrompez; Plaignez le au lieu de l'outrager, & ne
; Changez point en Crimes des actions que la nature
; a permises, & même commandées.

- Ce plaidoyer prononcé avec fermeté, fit la plus vive impression sur le cœur des Juges. tous dispenserent d'une voix unanime Polly Backer de l'amende & lui fournirent les moyens de vivre paisiblement & de faire élever convenablement ses cinq enfans.

Couplets pour un mariage — air Frere amour en Capuchon.

On raconte qu'hymen un jour
voulant régler son vaste empire
sur les loix qu'il devoit prescrire
prit les avis de l'amour.
écoutez quelques mots du Code
de ce charmant législateur,
pour arriver au bonheur
prenez sa methode.

— Que l'épouse dans son printemps
possédant bien son art de plaire
Vive sans être légère
sache aimer à dix-sept ans.
Que dans une âme novice encore
son regard peigne la candeur,
& promette à son vainqueur
le plaisir qu'elle ignore.

— Pour mieux jouir du doux moment
où l'amour lui-meme préside
que d'abord la beauté timide
résiste, mais foiblement.
employez la force & l'audace,
tendre amant, fuyez le repos
& combattez en héros
pour emporter la place.

: bientot

— Bientôt, un feu séditieux
Pare son front, & le décore,
& le desir qui la colore
étincelle dans ses yeux. —
C'est le moment de la victoire. —
Guerriers, couronnez vos exploits
& moissonnez à la fois
le plaisir & la gloire.
— Ainsi dans les fastes charmans
Qu'écrivit une main divine,
J'ai lu vingt fois à la sourdine
tous les secrets des amants. —
Pratiquez ce galant mystère
& dans neuf mois, un bel enfant
pourra rendre à sa maman
les baisers de son père. —

Bouquet adressé à Mad.elle C.***.

Moi, vous offrir pour votre fête
une fleur, un colifichet!
Fi donc, je ne suis pas si bête. —
mon cœur, tout mon corps tel qu'il est
valent bien sans doute un œillet,
Puissiez-vous charmante Elise
porter quelque jour ce bouquet. —

— Articles détachés du code d'amour parisien, mis-
-en musique par Albanèse.

" N'aimez jamais qu'on ne vous aime
" l'amour n'est rien si l'on n'est deux,
" veut-on changer, changez de même
" c'est le vrai moyen d'être heureux. (bis)

— Quand un cœur, à vous s'abandonne
" prenez-le pour ce qu'il vaut.
" souvent l'inconstance le donne
" et le reprend presqu'aussitôt. (bis)

— est-il étrange qu'une belle,
" après-vous, fasse un autre choix.
" souvenez-vous qu'une infidelle
" ne l'est jamais pour une fois. (bis)

— vous prîtes la place d'un autre
" il faut que chacun ait son tour,
" un rival succède à la vôtre
" tel est le tran-tran de l'amour. (bis)

— Le prince de Condé dit un jour à m^r. de Bièvre,
sauriez-vous faire un calembour sur mon nom.
rien de plus facile, mon Prince, répondit-il.
— C'est le jeu de l'amour, et du hazard.

– C'est toi, c'est moi. –

„ Sexe charmant, sexe perfide
„ au cœur faux, à l'œil homicide
„ à certain je ne sais quoi
„ qu'en divers accès de délire
„ on fuit, cherche, évite, désire
„ sans savoir comment ni pourquoi.
„ malgré les cris de la sagesse,
„ s'il est un bien qui m'intéresse
: c'est toi. –
– Séduit par les tendres caresses
„ de ces douces enchanteresses
„ peut-on échaper à la loi
„ aux fers, aux captivantes chaînes
„ de ces attrayantes syrènes
„ qu'on idolâtre malgré soi. –
„ Si pourtant, quelqu'un doit les craindre
„ et jamais eut droit de s'en plaindre
: c'est moi. –

– une Dame dit un jour à un de ses laquais, garçon tout brut qui venoit d'arriver de la montaigne, d'aller voir ce qu'on avoit affiché pour ce jour là; ce imbécille aiant vû qu'on jouoit le faucon, crût ne devoir pas le dire; cette dame étonnée du

: retard

retard de ce domestique, le fit appeler, & lui demanda pour quoi il n'étoit pas venu lui dire quelle piece on jouoit ; ma fi, madame, je n'ose pas vous le dire. pressé cependant de s'expliquer, il répondit.

= Madame, on donne le trou du Cul.

— On parloit un jour devant mad^elle. arnoux de la susdite piece, le faucon, & on lui demanda ce qu'elle en pensoit ; il sembloit qu'elle n'en avoit pas bonne opinion, elle se fit presser quelque tems pour s'expliquer & déclarer les motifs de son préjugé ; c'est que, repliqua-t-elle avec vivacité par ce vers de Boileau.

= rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

= Le mot royallement =

— le mot royallement, jadis étoit louange
: tout ce qu'on faisoit bien, étoit fait comme un roi,
: on disoit, comme un dieu, comme un roi, comme un ange
: mais aujourd'hui, ce mot est d'un tout autre aloi.
: juger royallement, c'est-à-dire, n'y voir goute
: & n'écouter jamais qu'un gueux de chancelier (maupou)
: payer royallement, c'est faire banqueroute
: vivre royallement, c'est être puta....?

" J'ai vu depuis les Stix, j'ai vu les Euménides,
" déja Venoient frapper mes Oreilles timides
" les affreux cris du chien de l'empire des morts,
" et les noirs vapeurs, et les brulans transports
" alloient de ma raison offusquer la lumiere :
" c'est alors que j'ai senti mon âme toute entiere
" se ramenant en soi, faire un dernier effort
" pour braver les horreurs que l'on joint à la mort.
" ma raison m'a ~~montré~~, tant qu'elle a pû ~~paroître~~
" que rien n'est ~~en~~ effet de ce qui ne peut être ;
" que ces fantomes vains, sont enfans de la peur
" qu'une foible nourrice imprime en notre cœur
" lorsque des loups-garoux qu'elle même elle pense,
" des démons, et d'enfer, elle endort notre enfance.

Un gourmand alla diner sans être attendu chez un de ses amis qu'il trouva dinant tête à tête avec sa femme ; le diner étoit assez léger, mais aiant vû sur la table une tête de veau à laquelle on ne touchoit pas, il l'entreprit et la mangea presque toute et sortit de ce petit repas extremement satisfait promettant à la femme de son ami de revenir tel jour : comme il étoit attendu, on invita q.ques amis, on prépara un bon diner et on n'oublia pas

par la tête de Veau, la Dame de la maison voulu en faire les honneurs & en détacha une forte portion qu'elle présenta à cet amateur qui la refusa; cette Dame étonnée de ce refus, lui dit, mais, monsieur, vous qui aimés toutes les têtes de Veau, vous refusés? Oui madame j'avoüe que je les aime beaucoup, mais j'aime à les manger tête à tête? elle se repentit alors de ne la lui avoir pas présentée toute entière.

— Cri d'un avocat plaidant contre sa femme & ses plaintes.

: Non est caput nequius super caput colubri, et non est ira super iram mulieris. (Eccl. 25.)

C'est avec raison que plus les hommes vieillissent, plus ils font reflexion sur les défauts des femmes; ne sont-ce point elles qui les rebutent, que de maux elles ont causé dans le monde? Adam en a été séduit, Samson dompté la sainteté de David en a été troublée, Salomon en a perdu la sagesse; ce fut une femme qui fit renoncer à St. Pierre notre Seigneur; elle fit plus d'effet sur l'esprit de Job que le diable qui ne put l'ébranler: le Père Codrus disoit que le ciel ne contient pas tant d'étoilles, ni la mer tant de poissons, que la femme a de fourberies cachées dans son cœur:

: Barthole

Barthole disoit que les femmes sont mauvaises, & qu'il n'est pas besoin de faire des loix pour les bonnes femmes parcequ'il n'y en a point. Hypocrate nous assure que la malice est naturelle à la femme; si Sabinus en est crû
= mulier qui sola cogitat, mala cogitat. Thucydide disoit que la plus grande louange qu'on pouvoit donner à une femme, étoit de n'en parler ni en bien, ni en mal. l'histoire de Tamerlan nous aprend que parmi les tartares, le nom des femmes étoit mis au rang des choses sales qui ne se devoient jamais prononcer, ni écrire: Philipe de macédoine protestoit n'avoir pas de plus grande guerre à soutenir que celle de sa femme Olympias: le sage Caton fut obligé d'abandonner la sienne: Heziode disoit que la femme n'a été créée que pour punir le genre humain.
= Thesaurus est malorum mala mulier.

& par les loix de moyse, les femmes n'étoient pas reçues en témoignage à cause de leur légereté & témérité naturelle; on voit dans une épigrame grecque que Jupiter fut tellement persécuté par Junon qu'il fut contraint de la chasser de l'Empirée & de la tenir suspendue en l'air pour quelque tems: Socrate aussi illustre en sagesse que thales en philosophie entre les Grecs, nous a laissé par ecrit que le commencement & la source du péché est venu de la femme; les crimes des hommes sont plus suportables que les bienfaits des femmes.

. mulier

- mulier est iniquitas viri, quam mulier benefaciens - Ecc. 42.
Entre toutes les bêtes sauvages, dit St. Chrisostome, il n'y en a point de plus dangereuse que la femme, il l'appele l'ennemi juré de l'amitié, une peine lamentable, une tentation naturelle, une extremité desirable, un péril domestique & un domage délectable, c'est pourquoi St. Paul conseilla le celibat, & St. Madrien nous apprend que les saints n'auront point de femmes en paradis. Pandore répandit toutes sortes de maux sur la terre; Helene causa la mort à plusieurs milliers d'hommes. l'embrasement & la perte de Troyes donna lieu à une Iliade de maux & Penelope à une Odissée d'infortunes: Déjanire fit mourir Hercule son mari un des plus fameux Héros qui ait jamais été: les Danaïdes & les femmes d'Egipte tuerent tous leurs maris dans une nuit: Salomon dit qu'il a trouvé la femme plus amère que la mort, de mille hommes, dit-il, il s'en trouve un de bon mais parmi toutes les femmes, il n'y en a pas une de bonne: Ciceron ne crut pas se mieux venger de son ennemi, que de lui donner en mariage sa propre sœur qu'il savoit mauvaise: le docte Origene dit que la femme est le chef du péché, les armes

..du diable

du Diable, l'exil du Paradis, la corruption de la Vre loi: St. Augustin avoüe que la femme est d'une nature plus opiniatre que l'homme, parcequelle a plus que lui d'infidélité, d'ambition, & d'orgueil: St. Grégoire avance que la femme a le venin d'un aspic, l'artifice d'un dragon & que la malice du monde est petite au prix de celle d'une femme: la haine du Diable n'est pas tant à craindre que celle d'une femme, car si le Diable fait du mal, il est seul; mais la femme est aidée par l'esprit malin pour chercher sa vengeance sur celui qui l'auroit tant soit peu choquée: On remarque que lorsqu'une femme a été a confesse & a fait son bon jour, c'est lorsqu'elle fait plus souvent du bruit qu'à l'ordinaire, sa langue serpentine criera contre la servante pour n'avoir pas balayé, fait le lit, écumé le pot & autres choses semblables; bref si la femme paroit une Sainte dans l'église, un ange dans les rües, c'est un démon dans la maison, un hibou à la fenêtre, une pie à la porte, une chèvre dans le Jardin, une sangsuë nocturne, le Jouët des insensés, la perte des biens, l'écueil des beaux esprits; les chrétiens leur ont ôté le maniement de l'église; les philosophes n'ont pas voulu les admettre dans la philosophie, les —

= Jurisconsultes

Jurisconsultes leur ont déffendu le barreau, les mahométans les ont exclues de leur paradis, & les ont mises au rang des esclaves ; il seroit cependant agréable de chanter les louanges de Dieu, de philosopher & d'être en paradis avec des femmes ; il faut donc bien qu'il y ait de leur faute à tout cela, ce qui donne lieu de dire encore

" au dedans c'en'est qu'artifice,
" ce n'est que fard au dehors
" ôtés le fard & la malice
" vous leur ôtez l'ame & le corps.

Que cela soit dit cependant sans conséquence à l'égard de celles qui peuvent être bonnes & vertueuses.

Je n'ai plus que des sentimens à vous offrir, disoit Voltaire écrivant à un de ses amis, car pour les idées, elles s'enfuient ; l'esprit s'affoiblit avec le corps, les souffrances augmentent, & les pensées diminuent ; tout le monde en vient là, il n'y a que du plus ou du moins, car nous sommes de pauvres machines ; mais il est bon d'avoir fait sa provision de philosophie & de constance pour les tems d'affoiblissement ; on arrive alors au tombeau d'un pas plus ferme & plus délibéré.

— C'est une chose bien plaisante que la goutte & qui confond terriblement l'art prétendu de la médecine; comment se peut-il faire que la douleur passe tout d'un coup d'un doigt de la main gauche à l'orteil du pied droit sans qu'on sente le moindre effet de ce passage dans le reste du corps; quand les médecins m'expliqueront cette transmigration & qu'ils y remédieront je croirai en eux.

— On est effrayé & affligé de voir les vessies des hommes & des animaux devenir des carrières & causer les plus horribles tourmens, & je me dis toujours, si la nature a eu assez d'esprit pour former une vessie, pourquoi n'a-t-elle pas eu assez d'esprit pour la préserver de la pierre. On se voit obligé de me répondre que cela n'étoit pas en son pouvoir, & c'est précisement là ce qui m'afflige.

— Il est ridicule & horrible de gêner les vivans & les morts qu'on n'a pas voulu souvent enterrer selon leur désir; chacun ce me semble doit disposer de son corps & de son âme à sa fantaisie, le grand point est de ne jamais molester ni le corps ni l'âme de son prochain, au reste, notre consolation après notre mort, est

= que

que, après notre mort, nous ne saurons rien de la manière dont on nous aura traités; nous avons été baptisés sans en rien savoir, nous serons inhumés de même; le mieux seroit peut-être de n'avoir point vécu cette vie dont on se plaint si souvent, & qu'on aime toujours; mais rien ne dépend de nous; nous sommes attachés avec les gros clous de la nécessité.

La santé est un lot des plus désirables dans cette loterie, où les bons billets sont si rares, & où le gros lot d'un bonheur continu, n'a été encore gagné par personne.

Voltaire a dit dans une de ses lettres que l'éloge de Colbert étoit un ouvrage qu'on ne pouvoit faire qu'avec de l'arithmétique; aussi est-ce un excellent banquier qui a remporté le prix = J'avoüe, ajoute-t-il, que je ne saurois souffrir qu'un homme qui porte un habit de drap de Vanrobais ou de velours de Lyon, qui a des bas de soye à ses jambes, un diamant à son doigt, une montre à répétition dans son gousset dise du mal de Jn. Bte. Colbert à qui on doit tout cela. la mode est aujourd'hui de mépriser Colbert & Louis 14. mais cette mode passera, & ces deux hommes, resteront à la postérité comme Racine & Boileau.

— Je ne m'attendois pas que M.r Bassat avant moi, Je suis heureux d'être en Vie quand Je Songe à toutes les Victimes qui tombent de tous Cotés autour de moi. mon cœur vous dit, Vivez long-tems, Vous & mad.me —— Comme si la chose dépendait de Vous; nous Sommes tous dans ce monde comme les prisonniers dans la petite Cour d'une prison, chacun attend Son tour d'être pendu, Sans en Savoir l'heure, & quand cette heure Vient, il Se trouve qu'on a très inutilement Vécu; Je regrette infinim.t M.r & Je Vous aime de tout mon cœur. Voilà tout ce que Je peut Vous dire.

— Vous pourriez m'écrire des On dit, puisque Vous Craignez que Vos lettres soient interceptées; tout le monde écrit des On dit, Cent mille lettres à la poste Sont pleines de cent mille On dit; & où en Serions-nous Si l'on ne permettait pas les On dit, la Société ne Subsiste que des On dit.

— Il me Semble que la retraite rend les passions plus vives & plus profondes; la Vie dans les grandes Villes éparpille toutes les idées; on oublie tout, on S'amuse un moment de tout dans cette grande lanterne magique, où toutes les figures passent rapidement comme des ombres; mais dans la Solitude, on S'acharne Sur Ses Sentimens.

~~or~~ un Viel invalide dans une ville de Silésie
qui aperçut dans une église Catholique un beau
Diamant sur la tête d'une Ste. Vierge, résolut de s'en
emparer & affecta pour cela une dévotion vraiment
exemplaire; chaque jour ce vieux soldat alloit se
prosterner devant cette Ste. Vierge pour guetter le
moment de lui enlever son diamant, il y parvint enfin,
on s'aperçut bientot de ce Vol, on fit les plus grandes
recherches pour découvrir le Voleur, on lança des
monitoires, & cette affaire étoit le sujet de toutes les
Conversations parmi les Catholiques de l'endroit;
le Ciel qui ne laisse rien d'impuni fit découvrir le
Voleur & le Diamant; l'invalide fut aussitot livré
à la Justice & Condamné à mort malgré que
dans sa deffense, il assurât qu'il n'avoit pas volé ce
Diamant & que c'étoit la Ste. Vierge elle-même qui
lui en avoit fait présent; comme une peine de mort
ne peut avoir lieu en Prusse qu'après que le Roi
l'a confirmée, ce prince demanda qu'on lui fît
un rapport bien exact de cette affaire & qu'on lui
amenât le Voleur qui s'en tint toujours à son dire
sur cela, le Roi fort embarrassé ordonna à tout
le clergé & à tous les théologiens de l'endroit de
se rendre à son palais, dès qu'ils y furent rendus

il

il leur dit ; tel, invalide a été condamné à mort
j'ai fait suspendre son execution à raison de ce qu'il
a oposé pour sa justification ; je vous assemble,
messieurs, pour que vous décidiez dans votre sagesse
s'il est possible que la Ste. Vierge ait donné ce
diamant à l'accusé & je vous donne 8. jours pour
y reflechir, vous viendrez après, m'aporter votre
délibération ; cette Sorbonne pour consolider
le pouvoir de la Ste. Vierge, vint dire au roi que
la chose étoit très possible ; dans ce cas là, il seroit
cruel de faire périr l'accusé alors présent, il le
mit en liberté en lui recommandant pourtant de
ne recevoir jamais des cadeaux, d'aucune Ste. Vierge.

On demandoit à Versailles à la marquise
de Moncu dame d'honneur de la reine qui revenoit
de sa terre, si Moncu étoit un joli endroit.

„ Moncu, répondit-elle, est un assez vilain trou
„ mais on se divertit qque fois dans le voisinage.

---

un filoux se présenta un jour sous l'habit
d'un frere Picpus chez tous les fermiers généraux
pour les prier de la part du reverend pere prieur
qui étoit un peu indisposé, de se donner la peine

de passer

de passer à son Couvent le lendemain à trois heures où il leur communiqueroit une affaire de la plus grande importance pour eux, la plus part de ces Sang-Sües, pensant qu'il pouvoit être question de quelque restitution ne manquerent pas au rendez-vous, & le Filoux à qui ils firent tous un bon accüeil, ne manqua pas avant de sortir de chez eux de leur présenter son tronc & de recommander à leur générosité son Couvent qui étoit pauvre; chacun d'eux delia sa bourse, & mon Filoux leur acrocha une Cinquantaine de Louis; le lendemain à l'heure dite, plusieurs de ces fermiers généraux se rendirent au Couvent, & demanderent le reverend Pere prieur, qui très étonné de les voir en si grand nombre ainsi réunis, leur dit qu'il ne comprenoit rien à cela, & que c'étoit sans doute un tour qu'on leur jouoit, aussi s'en retournerent-ils bien capots se repentant bien de leur générosité envers le frere Filoux.

Un Indien de retour de Lima qui alla se fixer à Madrid où sa fortune lui permettoit de faire la belle dépense, avoit la manie des montres & alloit chaque jour au méridien de la place en voiture à 6. mules, pour y régler une quantité de montres qu'il mettoit dans son chapeau, il se désoloit

désoloit de voir qu'aucune de ses montres n'alloit bien; un filoux qui s'aperçut de la manie de ce richard, se rendoit soigneusement sur cette place, se mettoit à côté de sa voiture et tiroit de son gousset au moment de midi une montre très jolie en aparence qui étoit toujours au point de midi, al punto: et tandis que l'indien se désoloit de ce qu'aucune de ses montres n'alloit, il répétoit avec audace que la sienne étoit toujours al punto; l'indien voyant que la montre de ce particulier qui affectoit un air de bonne foi, étoit toujours bien réglée et al punto mismo; il se mit à la portière en lui disant, „Monsieur, cédez-moi votre montre puisqu'elle va si bien, et choisissez dans mon chapeau celle qui vous plaira le plus; mon filoux se hata d'en prendre une très riche et lui donna la sienne qui étoit d'un vil prix; mon richard enchanté de l'échange retourne aussitot chez lui, mais quel fut son étonnement, lorsqu'une heure après il aperçut qu'on l'avoit trompé et que la montre de ce particulier étoit toujours sur le point de midi. al punto mismo.

— un Espagnol très fortuné, voulut à son retour de Lima, pour faire parler de lui, faire batir aux environs de Madrid un superbe chateau qu'il meubla de la façon la plus riche et on y apercevoit un luxe

= effréné

effrené en tout genre ; cet espagnol detestoit les françois & persuadé que beaucoup d'entre eux allant à madrid se detourneroient pour aller admirer toutes les beautés de son chateau, où il accueilloit honorablement tous ceux qui s'y presentoient, il se permit de faire mettre le portrait de Vendome (la terreur de toute l'espagne) dans les lieux communs du chateau qu'il avoit aussi superbement decoré, & il n'oublioit jamais en accompagnant les françois qui se presentoient chez lui de leur faire voir ce charmant endroit, & de leur demander s'ils connoissoient le portrait qui y étoit ; vraiment oui je le connois lui répondit un jeune françois.

: C'est le portrait de m.r de Vendome.

n'est-ce pas que je l'ai bien placé, lui dit cet espagnol ?

„ On ne peut mieux, monsieur, car lorsque vous serez constipé, il suffira que vous jettiez les yeux sur lui, pour qu'il vous fasse chier de peur.

M.r le chevalier de Boufflers le lendemain d'une bataille, écrivit à sa mère ce qui suit.

„ La cavalerie du roi, mort-Dieu, battoit partout
; les ennemis du roi ; ils nous avoient envelopés, jarni-Dieu.
; mais nous sommes entrés dedans, comme dans du
„ beurre, sacre-Dieu !

Jeu de mots

Cocaos, Vernana, Caillana, Pioci.

Ce qui veut dire :

Le coq a des os, le ver n'en a pas, la caille en a, la pie aussi.

Portrait du duc de Choiseul, sur l'air du menuet d'exaudé

Quand Choiseul
d'un coup d'œil
Considère
le plan entier de l'état
& seul comme un Sénat
agit & délibère,
Quand je voir
qu'à la fois
il arrange
le dedans & le dehors
je soupçonne en son corps — un ange
Seroit-ce un Dieu tutélaire ?
dans la paix, & dans la guerre
ses traités
sont dictés
par minerve
J'admire en lui les talens
que d'elle il obtint sans
reserve.
à l'amour

tour à tour

" tour à tour
" à la table
" Quand il trouve des loisirs
" Qu'il se livre aux plaisirs
" il est inconcevable
" du travail
" au serrail
" vif aimable
" à tour, il est toujours prêt
" Pour moi je crois
" Que c'est un Diable.

: L'Enfer détruit, suivant un petit avertissement est un ouvrage sorti de la même plume que celle de la cruauté religieuse : il est question d'y montrer à tout homme raisonnable que le dogme de l'éternité des peines, n'a d'autre base que l'intérêt des imposteurs dont le métier consiste à tromper le genre humain

: 1°. en ce qu'il est incompatible avec la justice & la gloire de Dieu.

: 2°. en ce qu'il est probable que ceux qui ont enseigné cette doctrine, ne la croyant pas eux-mêmes, & qu'ils avoient des vues particulières pour la répandre.

: 3°. en ce que de savans théologiens ne se sont nullement

: accordés

accordés entr'eux pour décider si cette doctrine est formell-
-ement annoncée dans les écritures.

= 4°. en ce qu'un dogme si contraire à la bonté divine,
ne peut servir de base à une vraie religion, qu'il
n'est propre qu'à former une religion fausse & tyrannique
pour les esclaves, & ne peut avoir que les conséquences les
plus fâcheuses.

= Réponse de Voltaire à M. le Baron de Faugeres
officier de marine sur un monument qu'il se proposoit
d'ériger aux grands hommes du siecle de Louis XIV.

„ Votre projet, monsieur, est d'autant plus beau que
depuis qques années, il semble qu'on ait formé une cabale
pour rabaisser tout ce qui a fait la gloire de ces temps
mémorables; on s'est lassé des chefs d'œuvre du siecle
passé, on s'efforce de rendre Louis 14. petit, & on lui
reproche surtout d'avoir voulu être grand; la nation en
général donne la préférence à Henri 4. à l'exclusion à
tous les autres rois; je n'examine pas si c'est justice ou
inconstance & si notre raison perfectionnée, connoît mieux
le vrai mérite aujourd'hui qu'autrefois; je remarque
seulement, que du tems de Henri 4. elle ne connoissoit
point du tout le mérite, elle ne le sentoit point.

= On ne

" On ne me connoit pas, disoit ce bon Prince au Duc
" de Sully, on me regrétera."

en effet, il ne faut rien dissimuler, il étoit haï et peu respecté, le fanatisme qui le persécuta dès son berceau conspira cent fois contre sa vie et la lui arracha enfin au milieu de ses grands officiers, par la main d'un ancien moine feuillant devenu enragé de la rage de la ligue; on lui fait aujourd'hui amende honorable, et on le préfère à tous les rois quoiqu'on conserve encore, et pour long-tems une partie des préjugés qui ont concouru à l'assassinat de ce héros. — mais si Henri 4. fut grand, son siècle ne le fut dans aucun genre; je ne parlerai pas de cette foule de crimes et d'infamies dont la superstition et la discorde, souillèrent la France, je m'arrête aux arts dont vous voulez éterniser la gloire; ils étoient ou ignorés ou très mal exercés à commencer par celui de la guerre; on la faisoit depuis 40. ans, et il n'y eut pas un seul homme qui laissât la réputation d'un général habile, pas un que la postérité ait mis à côté du Prince de Parme, d'un prince d'Orange.

= Pour la marine, vous savez qu'il n'en existoit pas alors? les arts de la paix qui sont le charme de la société, qui embellissent les villes, qui éclairent

= l'esprit

l'esprit, qui adoucissent les mœurs, tout cela nous fut étranger, tout cela n'est né que dans l'âge qui vit naître et mourir Louis 14.

= J'ai peine à concevoir l'acharnement avec le quel on poursuit encore aujourd'hui la mémoire du grand Colbert qui contribua tant à faire fleurir tous les arts et surtout la marine; vous savez, monsieur, qu'il créa cette marine si long-tems formidable, la France avant sa mort avoit 180. vaisseaux de guerre et 30. galères les manufactures, le commerce, les compagnies de négoce dans l'Orient et l'Occident, tout cela fut son ouvrage; on peut lui être supérieur, mais on ne pourra jamais l'éclipser.

= Il en sera de même dans les arts de l'esprit comme en éloquence, en poësie, en philosophie, et dans les arts où l'esprit conduit la main, comme en architecture, en peinture, en sculpture, en mécanique; les hommes qui embellissoient le siecle de Louis 14. par tous ces talens, ne seront jamais oubliés, quel que soit le mérite de leurs successeurs; les premiers qui marchent dans une carrière, restent toujours à la tête des autres dans la postérité; il n'y a de gloire que pour les inventeurs a dit Newton dans sa querelle avec Leibnitz et il avoit raison; il faut regarder comme inventeur

= un savant

un Pascal qui forma en effet un genre d'éloquence nouveau, un Pelisson qui deffendit Fouquet du même Stile dont Ciceron deffendit le roi Dejotarus devant César, un Corneille qui fut parmi nous le créateur de la tragédie, même en copiant le Cid espagnol, un Moliere qui inventa réelement, & perfectionna la Comédie & si Descartes ne s'etoit pas écarté dans ses inventions de son guide, la géométrie; si Mallebranche avoit sû s'arrêter dans son vol, quels hommes ils auroient été! — tout le monde convient que le siecle de Louis 14. fut celui du génie! Puisse votre projet être executé, puissent tous les génies qui l'ont decoré reparoître dans la place sur laquelle vous devez poser la Statue de ce roi, & inspirer aux Siecles avenir, une émulation éternelle!

— Lettre de Mad^elle^. Arnoux de l'Opéra à l'abbé Terrai Controleur général des finances à l'occasion du bruit qui court qu'elle avoit une croupe dans la ferme générale par le nouveau bail.

" Monseigneur. J'avois toujours oui dire que vous " faisiez peu de cas des arts & des talens agréables; " on attribuoit cette indifférence à la dureté de votre

Caractère —

"Caractère; Je vous ai souvent défendu du premier reproche
"Quand au second, il m'auroit été difficile de m'élever
" Contre le cri général de la France entière, cependant
" Je ne pouvois me persuader qu'un homme aussi sensible
" que vous aux charmes de notre sexe, pût avoir un
" cœur de bronze; vous venez bien de prouver le contraire.
" Vous vous êtes occupé de nous au milieu de l'affaire la
" plus importante de votre ministère; forcé de grêver la
" nation d'un impot de 162. millions, vous avez cru devoir
" en reserver une légère portion pour le théâtre lirique,
" & pour les autres spectacles; vous savez qu'une dose
" d'allard, de caillaux, de Rocoux, est un narcotique
" pour calmer les opérations douloureuses que vous lui
" faites à regret, véritable homme d'Etat, vous en prisez
" les membres suivant l'utilité dont ils sont à vos vües:
" le gouvernement fait sans doute en tems de guerre
" grand cas d'un guerrier qui verse son sang pour la
" patrie, mais en tems de paix, le coup d'œil d'un
" militaire mutilé, ne sert qu'à affliger, qu'à exciter
" les plaintes, & les murmures du françois déja trop
" disposé à geindre; il faut au contraire des gens qui
" le distrayent & l'amusent; un chanteur, une danseuse,
" sont alors des personnages essentiels, & la distinction
" qu'on établit dans les récompenses des deux espèces
" de citoyens, est proportionnée à l'idée qu'on en a:

„ L'officier estropié arrache avec peine & après beaucoup
„ de sollicitations & des courbettes une pension modique
„ elle est assignée sur le trésor royal, espèce de crible
„ sur lequel il faut tendre long-tems la main, avant
„ de recueillir qque goutte d'eau; l'acteur est traité plus
„ magnifiquement, il est accolé à une sang-sue publique
„ animal nécessaire qu'on fait aussi dégorger en notre
„ faveur de la substance la plus pure dont il se repait.
„ C'est à pareil titre sans doute, Monseigneur, c'est
„ à la profondeur de votre politique que je dois attribuer
„ le prix flatteur dont vous honorez mon foible
„ talent — vous m'accordez, dit-on, une croupe
„ ce mot m'effrayeroit de toute autre part, mais c'est
„ une croupe d'or. vous me faites chevaucher derriere
„ Plutus, je ne doute pas que, dressé par vous il n'aye
„ les alures douces & engageantes, je m'y soumets sous
„ vos auspices & cours avec lui les grandes avantures;
„ puissiez-vous en revanche, Monseigneur, ne trouver
„ jamais de croupe rebelle! puissent toutes celles
„ que vous voudrez caresser, s'abaisser sous votre
„ main chatouillante, puisse la plus orgueilleuse
„ se laisser dompter par vous, & recevoir votre grandeur
„ avec ce frémissement délicieux présage du plus
„ heureux

„ heureux voyage toutes les fois que vous galoperez
„ dans les champs fortunés de thalie.
„ Je suis &c.ª Paris le 4. Janvier 1774.

— Réponse du Controleur général à Mad.elle Arnoux

— On vous a mal informé, Mademoiselle,
„ vous n'aurez point de croupe dans le nouveau
„ bail, ainsi vous ne chevaucherez pas par
„ derriere aucun fermier général, mais il vous est
„ permis d'en faire chevaucher quelqu'un devant, ou
„ derriere vous; cet accouplement ne vous sera pas
„ moins utile; il est même plus commode en ce que
„ pour la mise, il n'éxige qu'un ~~très~~ petit fonds
„ d'avance. Je suis tout à vous, Versailles 8. Jan.er 1774.

— Il n'y a pas d'apparence que les premiers principes
des choses, soient jamais bien connus : les souris qui
habitent quelque ~~petit~~ trous d'un batiment immense
ne savent, ni si ce batiment est éternel, ni quel en
est l'architecte, ni pourquoi cet architecte a batti,
elles tachent de conserver leur vie, de peupler leurs
trous, & de fuir les animaux destructeurs qui les
poursuivent; nous sommes les souris, & le divin
architecte qui a bati cet univers, n'a pas encore que
: je sache.

le Sache, dit son secret à aucun de nous.

Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que le monde est beaucoup plus vieux que nous ne le croyons; si Dieu de toute éternité l'a voulu créer, la volonté et le pouvoir n'étant qu'un en lui, il s'ensuit nécessairement que le monde est éternel; ne me demandez pas ce que c'est qu'éternel car je vous avoue qu'en prononçant ce terme, je dis un mot que je n'entends pas; les questions métaphysiques sont au dessus de notre portée, nous tâchons en vain de deviner les choses qui excèdent notre compréhension, et dans ce monde, la conjecture la plus vraisemblable passe pour le meilleur système, le mien est d'adorer l'être suprême, uniquement bon, uniquement miséricordieux, et qui par cela seul mérite bien mes hommages, d'adoucir et de soulager autant que je le peux les malheureux dont la misérable condition m'est connue, et de m'en rapporter sur le reste à la volonté du créateur qui disposera de moi, comme bon lui semblera. Voilà ma confession de foi.

La jouissance d'une volupté pure, est ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde, j'entends cette volupté dont parle Montaigne, et qui ne donne point dans l'excès d'une débauche outrée.

— Il est difficile d'écrire une histoire contemporaine parceque tous ceux qui ont vû les mêmes événemens, les ont vus avec des ieux différens, les temoins se contredisant ; Quant à l'histoire d'un roi, il faudroit pour la bien écrire que tous les temoins fussent morts.

- à Rome, pour faire un Saint, on attend que ses maitresses, ses créanciers, ses valets de chambre, ses pages &c. soient enterrés.

— Toutes les actions des hommes sont sujettes à des interprétations différentes. on peut répandre du venin sur les bonnes, & donner aux mauvaises un tour qui les rende excusables & même louables : & c'est la partialité ou l'impartialité de l'historien qui décide le jugement du public & de la postérité.

— Voltaire écrivant au Prince royal de Prusse, lui disoit, Quand il s'agit de vertu, c'est à moi à en parler devant vous, & lui cita les vers ci-après.

" les vertus sont l'apanage
" Que vous reçutes des cieux ;
" Le trône de vos aïeux
" Près de ces dons précieux
" est un bien foible avantage.
" C'est l'homme en vous, c'est le sage
" qui m'asservit sous sa loi.
" ah ! si vous n'étiés que roi
" vous n'auriez pas mon hommage."

Le Prince Royal de Prusse dit à Voltaire.

— Vos reflexions sur le pouvoir des ecclésiastiques sont très justes, & de plus appuyées par le temoignage irrévocable de l'histoire. leur ambition ne viendroit-elle pas de ce qu'on leur interdit le chemin à tout autre vice?

" les hommes se sont forgé un fantôme bisarre d'autorité & de vertu: ils veulent que les prêtres, ce peuple moitié imposteur & moitié superstitieux, adoptent ce caractère. il ne leur est pas permis d'aimer ouvertement les filles & le vin, mais l'ambition ne leur est pas interdite. Or l'ambition traine seule après elle des crimes & des désordres affreux — il me souvient du singe de la reine Cléopatre au quel on avait très bien appris à danser; quelqu'un s'avisa de lui jetter des noix, & le singe, oubliant ses habits, la danse, & le role qu'il jouait devant cette reine, se jeta sur les noix. un prêtre fait le personnage vertueux, tant que son intérêt le comporte, mais à la moindre occasion, la nature perce bientot le nuage & les crimes & les méchancetés qu'il couvroit des apparences de la vertu, paraissent alors à découvert. il est étonnant que la monarchie ecclésiastique soit etablie sur des fondemens si peu solides.

" L'autorité des prêtres du paganisme venait de leurs oracles trompeurs, de leurs sacrifices ridicules

: & de

& de leur impertinente mythologie. C'étoit un conte bien grave que celui de Daphné changé en laurier, des Vierges enceintes par Jupiter & qui accouchaient de Dieux; un Jupiter Dieu qui quitte le Ciel, son tonnerre & sa foudre, pour venir sur la terre, sous la figure d'un Taureau, enlever Europe; la resurrection d'Orphée qui triomphe des enfers, & enfin une infinité d'autres absurdités & de contes puérils, tout au plus capables d'amuser les enfans. mais les hommes charmés du merveilleux ont de tout tems, donné dans ces chimères, & révéré ceux qui en étoient les défenseurs. ne seroit-il pas permis de disputer la raison aux hommes, après leur avoir prouvé combien peu ils sont raisonnables?

— La Russie étoit un pays où les arts & les Sciences n'avaient point pénétré. le Czar n'avoit aucune teinture d'humanité, de magnanimité, ni de vertu; il avoit été élevé dans la plus crasse ignorance il n'agissoit que selon l'impulsion de ses passions déréglées, tant il est vrai que l'inclination des hommes les porte au mal, & qu'ils ne sont bons qu'à proportion que l'éducation ou l'expérience a pû modifier la fougue de leur tempérament.

— Le grand maréchal de la cour de Prusse

qui vivoit encore en 1724. & qui avoit été ambassadeur chez le Czar, a raconté que lorsqu'il arriva à Petersbourg & qu'il demanda de présenter ses lettres de créance, on le mena sur un vaisseau qui n'était pas encore lancé du chantier. Peu accoutumé à de pareilles audiences, il demanda où étoit le Czar, on le lui montra qui accomodoit des cordages au haut du tillac. lorsque le Czar eut aperçû Mr. de Printz il l'invita à venir à lui par le moyen d'un échelon de cordes, & comme il s'en excusait sur sa mal. adresse le Czar se descendit à un cable comme un matelot & vint le joindre.

La Commission dont Mr. de Printz étoit chargé lui aiant été très agréable, le prince voulut donner des marques éclatantes de sa satisfaction. pour cet effet, il fit préparer un festin somptueux auquel Mr. de Printz fut invité. on y but à la façon des Russes de l'eau de vie, & on en but brutalement. le Czar qui voulut donner un relief particulier à cette fête, fit amener une 20.ne de Strelitz qui étaient détenus dans les prisons de Petersbourg, & à chaque grand verre qu'on vidait, ce monstre affreux abattait la tête de ces misérables. ce prince dénaturé voulut, pour donner une marque de considération

particulière

particulière à mr. de Printz, lui procurer, suivant son expression, le plaisir d'exercer son adresse sur ces malheureux. Jugez de l'effet qu'une semblable proposition dut faire sur un homme qui avoit des sentimens et le cœur bien placé; mr. de Printz rejetta une offre qui, en tout autre endroit, auroit été regardée comme injurieuse au caractère dont il étoit revêtu mais qui n'étoit qu'une simple civilité dans ce païs barbare. Le Czar parut se facher de ce refus, et il ne put s'empêcher de lui témoigner qques marques de son indignation, ce dont cependant il lui fit réparation le lendemain. Ceci n'est pas une histoire faite à plaisir, elle est si vraie qu'elle se trouve dans les relations de mr. de Printz qu'on conserve dans les archives et c'est un fait notoire.

Les choses ont bien changé en Russie depuis cette époque là, et tous les françois qui en reviennent assurent que la France n'est pas mieux civilisée aujourd'hui que la Russie où il règne dans toutes les sociétés un ton d'honnêteté qui enchante les étrangers, et on y chérit l'empereur alexandre, continuellement occupé du bonheur de ses sujets

---

La vieillesse peut ôter les talens et la mémoire mais elle laisse au cœur la sensibilité.

Morale

" Le trépas qui nous poursuit
" Sous nos pas creuse notre tombe :
" l'homme est une ombre qui s'enfuit,
" une fleur qui se fanne & tombe.
" mille chemins nous sont ouverts
" pour quitter ce triste univers ;
" mais la nature si féconde
" n'en fit qu'un pour entrer au monde.

— Le fils du Duc de Médinacely, le plus riche & le plus grand Seigneur de l'Espagne, aussi avare, que son pere étoit généreux, se plut beaucoup à entendre chanter une allouette qu'un cordonnier de Madrid avoit élevé avec un soin & une peine infinie : chaque soir que ce Seigneur passoit devant la maison de ce Cordonnier, il s'y arrêtoit long-tems pour le plaisir d'entendre chanter ce charmant oiseau, il y tenoit si fort qu'il pria ce Cordonnier de le lui vendre, celui-ci s'y refusa, en lui disant que ce petit oiseau fesoit ses délices & qu'il le gardoit pour son plaisir, le Duc se retira assez mécontent, cependant il passa de nouveau 6 quer jours après chez ce Cordonnier, & lui réitera sa demande, nouveau refus ; le voisin de ce Cordonnier

lui

observe qu'il a mal fait de ne par lui offrir cet Oiseau de bonne grace, que ce pourroit etre pour lui un coup de fortune ; le cordonnier se rend enfin aux observations de son voisin, fait la dépense d'une Cage de prix, et va chez le Duc lui porter son oiseau ; le Duc transporté de Joye le recoit avec l'air de la plus grande satisfaction, met la main dans sa poche, et ne donne à ce cordonnier que deux piastres ; ce pauvre malheureux descend de l'hotel en se désolant et sanglotant ; heureusement pour lui qu'il rencontre sur l'escalier le père du Duc qui le voyant pleurer, lui dit, est ce que l'on pleure chez moi ? qu'avez vous donc ? Je veux savoir ce qu'on vous a fait ? ce pauvre diable lui parle de son Oiseau qu'il a porté a monseigneur son fils, et du mauvais paiement qu'il en a recu en lui faisant voir les deux piastres qu'il avoit encore dans sa main et lui ajoutant que la cage seule lui avoit couté quatre piastres ; cette conduite de la part du fils n'etonna pas le père celui-ci, pour cacher sa lézinerie à la connoissance du public, dit au cordonnier ; comment tu n'es pas content, 2. piastres aujourd'hui, deux piastres demain et 2. piastres tous les Jours de ta vie, c'est assurément bien paier ton oiseau. cet arrangemt. calma ce cordonier qui fut soigneusement payé de cette vente.

— Toute l'économie du genre humain est faite pour inspirer l'humanité ; cette ressemblance de presque tous les hommes, cette égalité des conditions, ce besoin indispensable qu'ils ont les uns des autres, leurs misères qui serrent les liens de leurs besoins, ce penchant naturel qu'on a pour ses semblables, notre conservation qui nous prêche l'humanité, toute la nature semble se réunir pour nous inculquer un devoir qui, faisant notre bonheur, répand chaque jour des douceurs nouvelles sur notre vie.

— Un très habile & vieux avocat au Parlement de Bordeaux dont le fils étoit conseiller parmi les juges auprès desquels il plaidoit une cause très importante, voyant que son plaidoyer étoit mal écouté, & que q[ue]lq[ues]uns de ces juges dormoient, cessa de plaider & s'écria.

— Je vois que la Cour s'endort, je me retire !

Le premier Président, répondit.

„ Maître tel, la Cour qui ne dort pas, vous interdit „ pour six mois.

„ Et moi, Monseigneur, je m'interdis pour la vie.

Le même jour cet avocat fut accosté par un des principaux membres de ce parlement qui lui reprocha la sottise indécente qu'il fit le matin, en lui disant qu'il étoit très étonné qu'aiant un de ses fils assis parmi eux

eut, il eut osé se permettre un pareil emportement.

= Eh! monsieur, si mon fils avoit su se tenir debout,
„ je ne l'aurois pas fait asseoir.

(Fra) Tout le monde sait que les avocats plaident toujours debout, & sans doute que ce fils n'avoit pas les talens nécessaires pour cela.

= Le Duc de Mazarin grand coureur de filles galantes, & généralement assez méprisé dans Paris, se prit de belle passion pour la belle Allard fameuse danseuse de l'opéra; celle-ci ennuyée des fréquentes visites que lui fesait ce seigneur, s'en plaignit vivement à ses habitués, l'un d'eux lui dit, = Je l'empecherai, je t'assure, de venir t'ennuyer. il paya grassement pour cela deux égrillards qui le voyant entrer chez elle, où ils s'étoient embusqués, le saisirent & le firent sauter par la fenêtre; cet événement qui arriva en 1768.* fit grand bruit dans tout Paris, & dans un cercle où il se trouva quantité de gens honnêtes, un jeune homme de la compagnie se permit de dire
= Sans doute, messieurs, que la police s'en prendra.
„ Que voulez-vous que fasse la police, lui répondit-on?
„ Comment, messieurs? peut-elle permettre qu'on
„ jette les ordures par les fenêtres?

* J'étois alors à Paris & j'ai entendu moi-même cette observation osée

Lettre LXXX. de Voltaire du 16. 8bre. 1739. au Prince royal de Prusse lorsqu'il apprit la 1ere maladie qu'il éprouvait, & en même tems sa guérison.

" O nouvelle effroyable! ô tristesse profonde!
" il étoit un héros nourri par les vertus,
" l'espérance, l'Idole, & l'exemple du monde
" Dieu! peut-être il n'est plus!
" Quel envieux démon, de nos malheurs avide
" dans ces jours fortunés tranche un destin si beau!
" à mes yeux égarés quelle affreuse Euménide
" Vient ouvrir ce tombeau!
" Descendez, accourez du haut de l'empyrée
" Dieu des arts, Dieu charmant, mon éternel appui
" Vertus qui présidez à son âme éclairée,
" & que j'adore en lui.
" Descendez, refermez cette tombe entrouverte;
" arrachez la Victime aux destins ennemis:
" Votre gloire en dépend, sa mort est votre perte:
" Conservez votre fils.
" Jusqu'au trône enflammé de l'empire céleste
" La terre a fait monter ces douloureux accens:
" Grand Dieu! si vous m'ôtez cet espoir qui me reste
" Sapez mes fondemens.

: Vous

" Vous le savez, grand Dieu! languissante affaiblie
" sous le poids des forfaits, je gémis de tout tems;
" frédéric me console, il vous réconcilie
= avec mes habitans
" le ciel entend la terre, il exauce ses plaintes;
" minerve, la santé, les graces, les amours
" revolent vers mon prince & dissipent nos craintes
" en assurant ses jours.
" rival de marc-aurele, âme heroïque & tendre
" ah! si je peux former le désir & l'espoir
" que de mes jours encor le fil puisse s'étendre
" ce n'est que pour vous voir.
" je suis né malheureux: la détestable envie
" le zéle impérieux des dangereux dévots,
" contre les jours usés de ma mourante vie
" arment la main des sots.
" un lache me trahit, un ingrat m'abandonne
" il rompt de l'amitié le voile décevant:
" misérables humains, ma douleur vous pardonne;
" frédéric est vivant.

= Il les faut excuser, monseigneur, dit Voltaire, au prince royal, ces vers sans esprit, que le cœur seul a dictés au milieu de la crainte où je suis encore de votre danger, dans le même tems que j'avais la joie d'apprendre votre résurrection de votre propre main.

— Le Prince Royal de Prusse dans une de ses lettres à Voltaire lui disoit

" Les dévots suscitent ici un orage épouvantable
" contre ceux qu'ils nomment Mécréans; c'est
" une folie de tous les païs que celle du faux zèle,
" & je suis persuadé qu'elle fait tourner la cervelle des
" plus raisonnables, lorsqu'une fois elle a trouvé le
" moyen de s'y loger. ce qu'il y a de plus plaisant, c'est
" que quand cet esprit de vertige s'empare d'une société
" il n'est permis à personne de rester neutre: on veut que
" tout le monde prenne parti & s'enrôle sous la bannière
" du fanatisme: pour moi, je vous avoue que je n'en
" ferai rien, & que je me contenterai de composer q.ques
" pseaumes pour donner bonne opinion de mon orthodoxie.
" Perdez de même quelques momens, mon cher Voltaire,
" & barbouillez d'un pinceau sacré l'harmonie de q.ques-
" unes de vos mélodieuses rimes. Socrate encensoit les
" pénates; Cicéron qui n'étoit pas crédule en faisait
" autant; il faut se prêter aux fantaisies d'un peuple
" futile, pour éviter la persécution & le blame, car
" après tout, ce qu'il y a de plus désirable en ce monde,
" c'est de vivre en paix. faisons donc q.ques sottises
" avec les sots pour arriver à cette situation tranquille.

" On n'a jamais ce qu'on désire ;
" le sort combat notre bonheur :
" l'ambitieux veut un empire,
" l'amant veut posséder un cœur,
" un autre après l'argent soupire,
" un autre court après l'honneur.
" Le Philosophe se contente
" du repos, de la vérité ;
" mais, dans cette si juste attente,
" il est rarement contenté.
" ainsi, dans le cours de ce monde,
" il faut sourire à son destin ;
" c'est sur la raison que se fonde
" notre bonheur le plus certain. "

" Toujours d'un pas égal, on me verra marcher
" sans me tourmenter ni chercher
" le repos souverain qu'au fond de mon cœur même ".

— Le roi de Prusse disoit à Voltaire en lui écrivant de Landshut en 1759.

" Vous croyez qu'on n'a du courage que par honneur ;
" j'ose vous dire qu'il y a plus d'une sorte de courage :
" celui qui vient du tempérament, qui est admirable pour
" le commun soldat ; celui qui vient de la réflexion

; qui convient à l'officier ; celui qu'inspire l'amour
; de la patrie que tout bon citoyen doit avoir enfin
; celui qui doit son origine au fanatisme de la gloire
; que l'on admire dans alexandre, dans César, dans
; Charles 12. & dans le grand Condé. voilà les
; différens instincts qui conduisent les hommes au danger.
; Le péril en soi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréable
; mais on ne pense guère au risque quand on est une
; fois engagé. on a des exemples même, que des
; généraux au désespoir de voir une bataille sur le
; point d'être perdüe, se sont fait tuer exprès pour ne
; point survivre à leur honte ; Je vous assure même
; que j'ai vu exercer de grandes vertus dans les batailles
; & qu'on n'y est pas aussi impitoyable que vous le croyez ;
; Je pourrais vous en citer mille exemples, je me
; borne à un seul — à la bataille de Rosback un
; officier français blessé & couché sur la place demandoit
; à cor & à cri un lavement ! voulez-vous bien croire
; que cent personnes officieuses se sont empressées pour
; le lui procurer ? un lavement anodin, reçu sur un
; champ de bataille, en présence d'une armée, cela est
; certainement singulier, mais cela est vrai & connu de
; tout le monde. dans cette tragi-comédie que nous
" jouons, il arrive des aventures qui ne ressemblent à rien
" mais il faut avouer qu'elles sont cruellement achetées.

— Frédéric dans la même lettre lui dit
« L'abominable entreprise de Damiens, le cruel
» assassinat intenté contre le Roi de Portugal, sont
» de ces ~~attentats~~ qui se commettent en paix comme
» en guerre ; ce sont les suites de la fureur et de
» l'aveuglement d'un Zèle absurde. L'homme
» restera, malgré les écoles de philosophie, la plus
» méchante bête de l'univers : la Superstition, l'intérêt
» la Vengeance, la trahison, l'ingratitude, produiront
» jusqu'à la fin des siècles, des scènes sanglantes et
» tragiques parceque les passions et très rarement
» la raison, nous gouvernent. il y aura toujours
» des guerres, des procès, des dévastations, des pestes,
» des tremblements de terre, des banqueroutes. c'est
» sur ces matières que roulent toutes les annales de l'univers
= Ne mettez donc point sur le compte de la
» Guerre, des malheurs et des calamités qui n'y ont
» aucun raport ».

— On sait que le missionaire Père Brydaine prêcha pendant plus de 40. ans dans les principales Villes, dans les Villages, au milieu des places publiques et des campagnes, et se faisant entendre avec une voix de tonnerre de toutes les extrémités d'un auditoire de 15. à 20. mille personnes
= en mars 1755. ce célèbre prédicateur fut invité à prêcher dans l'église de St. Sulpice à Paris ; le bruit

s'en étant répandu à la cour, les plus grands seigneurs voulurent entendre cet habile homme dont la renommée avoit déja publié les merveilles; ce missionaire monta en chaire sans préparation, selon sa coutume, & après avoir parcouru de l'œil son auditoire sans se laisser intimider par les considérations de la vanité & l'éclat des dignités, la vuë du grand nombre de personnes de distinction qui le composoient, lui inspira l'exorde suivant que l'art n'auroit jamais pû produire, & qui au jugement des critiques n'est point indigne de Bossuet ou de Démosthenes.

„ à la vuë d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble „ mes freres, que je ne devrois ouvrir la bouche que „ pour demander grace en faveur d'un pauvre missionaire „ dépourvu de tous les talens que vous exigés, quand on „ vient vous parler de votre salut. j'éprouve cependant „ aujourd'hui un sentiment bien différent, & si je suis humilié „ gardez vous de croire que je m'abaisse aux misérables „ inquiétudes de la vanité. à Dieu ne plaise qu'un ministre „ du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous! „ car qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi „ que des pécheurs: c'est devant votre Dieu & le mien „ que je me suis pressé dans ce moment de frapper „ ma poitrine: jusqu'à présent, j'ai publié les justices „ du très haut dans des temples couverts de chaume;

„ j'ai prêché

„ J'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés
„ qui manquaient de pain. J'ai annoncé aux bons habitants
„ des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion.
„ Qu'ai-je fait malheureux? J'ai contristé les pauvres
„ les meilleurs amis de mon Dieu; j'ai porté l'épouvante
„ et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que
„ j'aurais dû plaindre et consoler! C'est ici, où mes
„ regards ne tombent que sur des grands, sur des riches,
„ sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou
„ sur des pécheurs audacieux et endurcis; ah! c'est
„ ici, seulement qu'il fallait faire retentir la parole
„ sainte dans toute la force de son tonnerre et placer
„ avec moi, dans cette chaire, d'un côté, la mort qui
„ vous menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui vient
„ vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la
„ main. Tremblez donc devant moi, hommes superbes
„ et dédaigneux qui m'écoutez!... la nécessité du
„ salut, la certitude de la mort, l'incertitude de
„ cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence
„ finale, le jugement dernier, le petit nombre des
„ élus, l'enfer, et par dessus tout l'éternité.......
„ l'éternité! voilà les sujets dont je viens vous entretenir
„ et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous
„ seuls. eh!... qu'ai-je besoin de vos suffrages,
„ qui me damneraient, peut-être sans vous sauver?

" Dieu va vous émouvoir, pendant que son indigne
" ministre vous parlera, car j'ai acquis une longue
" expérience de ses miséricordes. alors pénétrés —
" d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez
" vous jeter dans mes bras, en versant des larmes
" de componction, & de repentir, & à force de remords
" vous me trouverez assez éloquent.

la méchanceté de la critique, ne pouvant s'attacher à
un morceau aussi sublime, & auquel la circonstance ajoutait
tant de force, a voulu s'en dédomager en niant son authen-
ticité, mais plusieurs personnes recommandables qui
qui ont entendu ce mémorable exorde, l'ont recueilli avant
l'époque où parut l'ouvrage qui la rapporté; marmontel
lui même, s'exprime ainsi sur le compte de ce célèbre
missionaire.

" J'ai moi-même entendu Mr Bridaine avec la voix
" la plus perçante & la plus déchirante, avec
" la figure d'apôtre la plus vénérable, tout jeune
" qu'il étoit, je l'ai entendu prononçant ce morceau
" & j'ose dire que l'éloquence n'a jamais produit
" un effet semblable: on n'entendoit que des sanglots".

— Faites du bien aux hommes & vous en serez béni:
voilà la vraie gloire? sans doute que tout ce qu'on dira
de nous après notre mort, pourra nous être aussi indiférent
— Que

Que tout ce qui servit à la construction de la tour de Babel; cela n'empêche pas qu'accoutumés à exister, nous ne soyons sensibles au jugement de la postérité. les rois doivent l'être plus que les particuliers, puisque c'est le seul tribunal qu'ils aient à redouter.

--- Pour peu qu'on soit sensible, on prétend à l'estime de ses compatriotes, on veut briller par quelque chose, on ne veut pas être confondu dans la foule qui végette

--- La passion sombre & atrabilaire de la vengeance n'est pas convenable à des hommes qui n'ont qu'un moment d'existence. nous devons réciproquement oublier nos sottises, & nous borner à jouir du bonheur que notre nature comporte.

--- Le roi de Prusse dans une de ses lettres à Voltaire lui disoit.

" Dans tout pais où le culte de Plutus l'emporte
" sur celui de minerve, il faut s'attendre à trouver des
" bourses enflées & des têtes vides. l'honnête médiocrité
" convient mieux aux états. les richesses y portent la
" mollesse & la corruption: non pas qu'une république
" comme celle de Sparte, puisse subsister de nos
" jours; mais en prenant un juste milieu entre les

besoin

„ besoin & le superflu, le caractère national conserve
„ quelque chose de plus mâle, de plus propre à l'application
„ au travail, & à tout ce qui élève l'ame. les grands biens
„ sont ou des ladres ou des prodigues."

Les belles lettres sont utiles à la société, elles délassent de l'ouvrage de la journée, elles dissipent agréablement les vapeurs politiques qui entêtent, elles adoucissent l'esprit, elles amusent jusqu'aux femmes, elles consolent les affligés, & sont enfin l'unique plaisir qui reste à ceux que l'âge a courbé sous son faix & qui se trouvent heureux d'avoir contracté ce goût dès leur jeunesse.

Nous sommes inondés de tant de nouvelles qu'il vaut mieux de n'en croire aucune. la renommée est une déesse qui n'acquiert le sens commun qu'avec le tems, encore même ne l'acquiert-elle pas toujours. l'histoire la plus vraie est mêlée de mensonges comme l'or dans la mine est souillé par des métaux étrangers. mais les grandes actions, les grands monumens restent à la postérité. la gloire se dégage des lambeaux dont on la couvre, & paroît à la fin dans toute sa splendeur.

— Vers de Zaïre —

— Il est affreux pour un cœur magnanime
„ D'attendre des bienfaits de ceux qu'on mésestime
„ Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.

— Je voudrois, a dit un grand philosophe, que tout homme public, quand il est près de faire une grosse sottise, se dit toujours à lui-même : l'Europe te regarde !

— Milord Chesterfield qui est peut-être l'anglais qui ait écrit avec le plus de graces, recommandoit l'art de plaire comme le premier devoir de la vie

— Anciennement le sacre des rois de France étoit un spectacle bien étrange ; on faisait coucher tout de son long un pauvre roi en chemise devant des prêtres qui lui faisaient jurer de maintenir tous les droits de l'église et ne lui permettaient de se vêtir que lorsqu'il avait fait son serment.

— Madame Deshoulières a dit.

„ Faute de s'approcher et faute de s'entendre
„ On est souvent brouillé pour rien.

— D'alembert dans une de ses lettres à Voltaire lui disoit en 1770.

" Je veux vous faire part de ce que je pensais " il y a quelques jours, en lisant vos vers & en les " comparant à ceux de Despréaux & de Racine. " Je pensais donc qu'en lisant Despréaux, on " conclut, & on sent que ses vers lui ont coûté. " Qu'en lisant Racine on le conclut sans le sentir, " & qu'en vous lisant, on ne le conclut ni ne le sent, " & je concluais, moi, que j'aimerois mieux être " vous, que les deux autres."

— Nous voici au commencement du Printemps: quels vœux s'élèvent de tous les cœurs pour que le ciel favorise par de beaux jours les grains confiés à la terre & les fruits enfermés dans les fleurs. tout le monde sait qu'à peu-près à la même époque, l'empereur de la chine, pour prouver à ses peuples la noblesse & l'importance de l'agriculture, descend de son trône, pose la main sur la charrüe & trace des sillons; mais comme tout le monde ne connaît pas le cérémonial qu'on observe dans cette grande journée, je vais le mettre sous les yeux de nos lecteurs, cet extrait des mémoires de nos missionnaires ne peut qu'intéresser les bons laboureurs français &

les

les convaincre davantage de l'excellence de la profession qu'ils exercent.

= L'empereur choisit d'abord quelques seigneurs de la première qualité, les envoie à la salle de ses ancêtres se prosterner devant leurs portraits, & les avertit que le jour suivant il offrira le sacrifice du printemps = On assemble 50. vieillards vénérables, laboureurs de profession qui doivent être présens lorsque l'empereur ouvrira la terre, & autant de laboureurs plus jeunes, destinés à disposer la charrüe, à atteler les boeufs & à préparer les cinq sortes de grains que S. M. doit semer.

= Le lendemain, le prince se transporte en grande pompe au champ indiqué pour la cérémonie. les princes de la famille impériale, les présidens des cinq grands tribunaux & un nombre infini de mandarins de toutes les classes l'accompagnent. Deux côtés du champ sont bordés par les officiers & les gardes de l'empereur, le troisième est réservé à tous les laboureurs qui accourent pour voir leur profession honorée; les mandarins occupent le quatrième.

= L'empereur entre seul dans le champ, se prosterne & frappe trois fois la terre de son front, pour adorer le chang-ti, c'est à dire le Dieu du ciel; il prononce à haute voix une prière qu'un des tribunaux a composée; ensuite en sa qualité de souverain pontife il immole un boeuf qu'il offre pour obtenir de

l'éternel

l'Eternel l'accroissement & la conservation des biens de la terre. Tandis qu'on place la Victime sur un bucher où le feu doit la consumer, on amène une charrüe attelée d'une paire de bœufs magnifiquement ornés. le Prince quitte ses habits impériaux, sillonne une partie du champ, & sème ensuite du froment, du riz, du millet, des fèves &c. ces grains sont portés par des grands Seigneurs dans des coffres précieux. la cérémonie finit par des récompenses en argent que l'empereur fait distribuer aux cents laboureurs qu'on a convoqués, & s'il y en a quelqu'un dans l'empire qui ait défriché des terres incultes jusqu'à 80. arpens, il devient mandarin de la huitième classe. enfin cette cérémonie, la plus belle, puisqu'elle est la plus utile, est répétée le même jour dans toutes les provinces de l'empire par les Vice-rois assistés de tous les magistrats —

— M.r l'abbé de Marolles aumonier de Monsieur aujourd'hui Louis 18. prêcha en 1777. devant Louis 16. monsieur & le comte d'artois, le sermon de la cène qui eut pour effet un des actes les plus mémorables de la bienfaisance de Louis 16. Voici comment m.r de la harpe en rend compte dans son cours de litterature = l'abbé de Marolles avoit

= été

été long-tems chargé du ministère douloureux d'exhorter à la mort ces malheureuses victimes des loix qui ne sont pas toujours celles de la Justice. il étoit descendu souvent dans l'horreur des cachots, elle avoit passé toute entière dans son ame honnête et sensible et oppressé de ce poids affreux, il n'avoit pu s'en soulager qu'en promettant au Ciel et à son cœur de révéler des vérités effrayantes à la bonté d'un jeune Roi qui, dès lors, ne demandoit qu'à connoître le bien pour l'exécuter. l'occasion se présenta et nommé le Jeudi Saint pour prêcher devant le monarque il s'acquitta de son vœu de la manière que vous allez entendre.

– Pardonnez, Sire, la confiance et le poids de notre „ ministère, notre cœur déchiré nous force à vous „ révéler ici le plus grand sujet de notre tristesse ! „ On n'offense pas votre clémence, quand on met „ votre cœur magnanime sur la route des bienfaits „ et de la vérité. pauvres infortunés ! que ma „ bouche n'a-t-elle l'éloquence de chrysostome pour „ défendre vos droits ? si le trait qui perce notre „ ame arriva à celle de ce grand Prince, quel „ soulagement à notre douleur ?

– Oui, Sire, l'état des cachots de votre royaume „ arracheroit des larmes aux plus insensibles qui les „ visiteroient. un lieu de sureté ne peut sans une „ énorme injustice, devenir un séjour de désespoir.

: vos

" Vos magistrats s'efforcent d'y adoucir l'état des malheureux,
" mais privés des secours nécessaires pour la réparation
" de ces antres infects, ils n'ont qu'un morne silence
" à opposer aux plaintes des infortunés. Oui, j'en
" ai vu, Sire, et mon zèle me force, comme St. Paul,
" à honorer mon ministère; oui, j'en ai vu qui, couverts
" d'une lèpre universelle, par l'infection de ces repaires
" hideux, bénissaient mille fois dans nos bras, le
" moment fortuné où ils allaient subir le supplice.
" Grand Dieu! sous un bon Prince, des sujets qui envient
" l'échafaud! Jour immortel, soyez béni; j'ai acquitté
" le voeu de mon cœur, de décharger le poids d'une
" si grande douleur dans le sein du meilleur des
" monarques " Soit bénie aussi la charité évangé-
" -lique à la fois et patriotique de cet apôtre de
" l'humanité! C'est l'humanité en effet, c'est la
" religion qui n'est que l'humanité élevée jusqu'à
" Dieu; c'est elle qui lui inspira le beau mouvement
" qui termine ce beau morceau. Le Roi fut profon-
dément ému, l'impression qu'il éprouva fut remarquée
et devint générale. Il s'écria, dès qu'il lui fut
permis de parler après l'orateur, qu'il avait
toujours ignoré ces abominations, que son intention
n'était pas que ses sujets, même les plus coupables

: fussent

fussent traités avec tant d'inhumanité, & émue sur par le mouvement passager d'une pitié stérile; des Ordres furent donnés sur le champ, au grand aumonier de france, de remédier à ces horribles abus. une commission fut établie pour veiller sous ses ordres à l'inspection & à la réparation des prisons publiques: des cachots furent comblés, d'autres furent au moins rendus supportables. on commença enfin une réforme nécessaire, & nous en avons l'obligation à un vertueux prêtre qui sentit toute la dignité de son état, en remplit courageusement le devoir, & fit entendre des vérités importantes dans une chaire où l'on avoit trop souvent fait parler l'adulation.

Les avares ont presque toujours chez eux une demoiselle de compagnie qu'ils payent mal, j'en ai connu un qui en avoit une très intéressante à tous égards & à qui, il manquoit de tout; si l'on me demande pourquoi cette demoiselle se condamnoit ainsi à vivre avec un tel hibou, je répondrai que selon toute apparence elle se trouve retenue & enchainée par la perspective de quelque ligne de testament, car on sait que les avares sont dans l'habitude de payer, je ne dirai pas en cette monnaie, mais en promesses de ce genre, tous les services qui leur sont rendus. en définitif, ils

savent

savent toujours s'arranger de manière à n'acquitter que dans l'autre monde les dettes de reconnaissance qu'ils contractent dans celui-ci, & il est sans exemple qu'un avare ait fait son testament, & la raison en est bien simple: pour lui, la grande difficulté n'est pas de mourir à la vie, c'est de mourir à l'argent. son âme est déjà bien loin de son corps, que son cœur est encore dans le fond de son coffre. mourir est, pour les autres hommes, le dernier effort de la nature; pour lui, ce n'est que l'avant dernier: voilà d'où vient que le testament n'arrive jamais; c'est de la même manière qu'on peut s'expliquer pourquoi le suicide est inconnu aux avares, cela provient nécessairement de la même cause. s'ils pouvaient quitter la vie, sans se séparer de leur argent, il n'est pas que quelqu'un, dans le nombre, ne se fût décidé à se pendre ou à se noyer comme tant d'autres. mais cela ne s'est vu, ni ne se verra dans aucun siècle. leur argent répond de leur personne, & elle est parfaitement gardée. l'envie de mourir peut les prendre sans inconvénient, celle de quitter leur cassette ou de faire un testament, ne les prendra pas. —

L'amour de la vie & l'espérance sont inséparables de la nature humaine.

~ un Jeune Gentilhomme Gascon peu fortuné & sans la moindre expérience, se vit obligé à la mort de son pere & pour l'honneur de sa famille, de fournir à son ancien précepteur qui avoit beaucoup contribué à la ruine de sa maison, une lettre de change de dix mille francs sur un des parens qui résidoit à Bordeaux ; cette lettre y aïant été protestée, ce pauvre gentilhomme pour se soustraire aux poursuites du porteur, prit le parti de se réfugier à Paris où il croyoit que personne ne sauroit le découvrir ; il n'y fut pas plutot qu'il vit arriver dans sa chambre le porteur de la dite traite avec un clerc de procureur qui en l'abordant déroula des papiers qui lui firent connoître de quoi il étoit question ; aïant pris avec l'envoyé de sa partie adverse le ton de la confiance & de l'ingénuité, il lui expliqua en particulier & tout au long l'origine de sa dette l'infame conduite de son précepteur à son égard, & finit par lui demander conseil, en le priant de lui dire dans la sincérité de son ame, ce qu'il ferait à sa place ; ce pauvre gentilhomme s'attendait à ce qu'il lui diroit, de pater, mais ce ne fut point là son avis, & touché de la triste situation de ce gentilhomme, il lui dit.

- Dans

„ Dans notre métier, on est obligé d'écouter tout le
„ monde; à la vérité nous ne sommes pas dans
„ l'habitude de prêter main-forte au bon droit,
„ quand il se trouve en opposition avec l'intérêt de
„ nos clients. mais sans trahir la confiance de votre
„ ancien percepteur, je crois pouvoir vous dire
„ ce que je pense de cette affaire. si j'avais une dette
„ pareille à la votre, elle ne serait acquittée qu'après
„ un procès de quarante ans, ou pour mieux dire
„ elle ne le seroit pas du tout. il y a plus, j'entrepren-
„ drais de me faire rembourser ce que vous avez
„ eu la bonhommie de payer en gascogne à la
„ première sommation de votre percepteur. c'est
„ de l'argent jeté dans la rivière, mais qu'il ne
„ serait peut-être pas impossible d'en retirer.
„ en tout cas ce serait la matière d'un procès qui
„ vaudrait bien la plupart de ceux qu'on entreprend.
„ ainsi en voilà déjà un. votre acte d'émancipation
„ peut être attaqué et avec lui, tous ceux qui en
„ sont émanés. second procès. la dette dont il
„ s'agit, ne provient pas de votre fait, mais de
„ celui de madame votre mère: 3me procès;
„ vous avez reconnu la créance de M. antoine
„ sans l'intervention de votre curateur; 4me
„ procès. la prise de corps décernée contre vous
„ résulte de jugement rendu par défaut puisque
= vous

" étiés absent ou en prison. delà des demandes en nullité
; ainsi qu'en domages & intérêts, des plaintes au criminel
; comme d'abus & violences ; cinquième procès. enfin
: vous pouviez & pouvez encore renoncer à la succession
; de vos père & mère, sixième procès. Quand je vous
: dis qu'entre les mains de la justice, il y a là dedans
" de l'étoffe taillée pour quarante ans, c'est que je
: mets les choses tout au plus bas, car c'est une affaire
: qu'on peut léguer successivement dans une famille
" à cinq ou six générations.

Charmé du langage plein de raison de cet homme, le jeune homme & des expédiens qu'il lui indique, il lui témoigne le plus vif regret de ce que c'est à son procureur que la cause de sa partie adverse se trouve remise, ajoutant qu'il lui aurait inspiré la plus grande confiance & qu'il se sentirait bien soulagé si ses intérêts étoient confiés à de si bonnes mains — ce n'est pas

" là une difficulté, réplique-t-il. nous nous
; chargeons, à la fois, du pour & du contre, seulement
; nous prenons la précaution, pour la forme
; de séparer les sacs d'écritures. nous en gardons
; un, & nous remettons l'autre à l'ami que nous
; choisissons pour notre adversaire. Soyez tranquille
" tout cela s'arrange, sans que les plaideurs aient
. à s'en mêler.

- moyenant

moyennant 50. Louis qu'il paya, quelques jours après à ce clerc de procureur, il engraina si bien son procès, que probablement il ne le verra jamais finir.

– Expédition du Prince Charles Edouard Stuart vulgairement appelé le prétendant & petit fils de Jacques II. –

– Ce prince vivoit à Rome auprès de son père & sa jeunesse s'écoulait dans une inaction qui ne s'accordait ni avec un courage bouillant, ni avec un amour extrême de la gloire : il fut appelé en France en 1742. on fit à cette époque des efforts aussi dispendieux qu'inutiles pour le porter avec une armée sur les côtes d'angleterre, il attendit à Paris une occasion favorable pour déployer ses talens & satisfaire son ambition, lorsque le cardinal Tenci lui adressa ces mots.

" Que ne tentez-vous de passer sur un vaisseau
" vers le Nord de l'écosse, votre seule personne
" pourra vous donner un parti & une armée,
" & alors il faudra bien que la France vous
" secoure".

Ces mots réveillerent l'ambition du Prince,

mais

mais où trouver le Vaisseau & comment l'équiper? un de ses affidés s'adressa à un negt. de Nantes irlandais nommé Walsh affectionné au parti du prétendant, ce Walsh avait un corsaire de 18. canons & l'offrit généreusement, on l'équipa en secret, le Comte de Lally actif & infatigable dans l'interet du Prince ramassa de tous cotés des armes, des munitions de guerre & des fonds, enfin le Prince s'embarque avec 7. officiers de choix 1800. sabres 1200. fusils & 48. mille francs, telles étoient les ressources qu'il comptoit opposer à des flottes, à des troupes réglées, à des finances considérables & à l'opinion publique généralement prononcée en faveur du roi affermi sur le trône. Par une suite des soins du Comte Lally, ce corsaire que montait le Prince, fut escorté par un vaisseau du roi de 64. canons l'Elizabet que le ministre avoit prété à un negt. de Dunkerque. = après une navigation périlleuse, après avoir échapé à la poursuite d'une escadre, le Prince à la faveur de la nuit aborda une petite île à peu près déserte au delà de l'Irlande, il attendit le jour pour cingler vers l'Ecosse, enfin il débarqua dans un petit canton appelé Moidard, quelques habitans aux quels il se nomma, tombèrent à

à ses genoux, ils étaient sans armes, & ne mangeaient que du pain d'avoine qu'ils obtenaient à force de travail d'un terrain pierreux & stérile.

„Je cultiverai cette terre avec vous, leur dit „le Prince, Je mangerai de ce pain, Je partagerai „votre pauvreté, & Je vous apporte des armes. Ces hommes furent ses premiers Soldats; le bruit de son arrivée se répandit dans les environs les Makdonnal, les Lokil, les caméron, les frazer chefs d'autant de tribus d'Écosse vinrent aussitôt se joindre à lui; l'Irlande ne voulut pas prendre une part active à la révolution qui se préparait lorsque tout en Écosse concourait à l'avancer par les armes, ou la favorisait en secret. Édouard avait à peine rassemblé 300. hommes autour de sa personne qu'on leva l'étendard royal avec un morceau de taffetas qu'on fixa au haut d'une perche; cette poignée d'hommes se mit en marche & grossit en avançant, au point qu'il se trouva à la tête de 1500. montagnards qu'il arma. il s'essaya d'abord contre quelques compagnies du régiment de Sinclair qui étoient aux environs d'Edimbourg, il les défit entièrement & 30. écossais

: Écossais

Ecossais prirent 80 anglais avec armes et bagages -
il renvoya après ce premier succès le vaisseau qui
l'avait apporté pour donner avis aux Rois de France
et d'Espagne de son débarquement et de la situation de
ses affaires, les deux souverains lui écrivirent, le traitèrent
de frère et commencèrent alors à le secourir sérieusement.
des convois d'armes et de munitions furent expédiés de
divers ports, plusieurs des vaisseaux employés à cela
furent pris par les anglais, mais il y en eut qui
arrivèrent à bien, aussi la confiance attirait sans
cesse des soldats à Edouard; il marchait avec rapidité
toujours à pied à la tête de ses montagnards vêtu et
nourri comme eux, il leur donnait en tout l'exemple,
il s'empara de Perth une des principales villes de
l'Ecosse; ce fut là qu'on le proclama régent de
l'angleterre etc. le Duc de Perth, le Lord George
Murai, arrivèrent alors avec de nouvelles troupes et
prêtèrent serment de fidélité au Prince, des compagnies
entières désertèrent pour venir se ranger sous ses drapeaux
Dundée, Drumond, Newbourg lui ouvrirent leurs
portes; il voulut marcher droit à Edimbourg et
déterminer par la prise de la capitale, la conquête
de l'Ecosse, il s'empara de cette ville et vit arriver
des secours considérables.

= On sut bientôt à Londres les avantages

qu'avait obtenu Edouard, on mit à prix la tête de ce jeune Prince, & on promit 600. mille francs tournois à quiconque le livreroit; il est clair que si le passage eut été libre, cette révolution se seroit faite, mais on rencontrait partout des flottes anglaises, & le Duc de Cumberland aiant eu le bonheur d'arriver avec des troupes fraiches à Edimbourg, & de se reunir aux débris de l'armée vaincuë, il en sortit à la tête de toutes ses forces pour chercher le Prince Edouard qu'il força à abandonner le siege du chateau de Sterling & à se retirer dans inverness, où il ne lui étoit pas possible de se maintenir, il se vit forcé de plier & la déroute devint générale; Edouard blessé fut entraîné par la multitude, obligé de fuir, & de renoncer à toutes ses espérances. Poursuivi sans relache, le Prince suivi de quelques officiers fut obligé de passer une riviere à la nage, & de l'autre bord, il vit les flammes & entendit les cris de 600. montagnards refugiés dans une grange & que les anglais brulèrent impitoyablement.

» Parmi les prisonniers que fit le Duc de Cumberland, étoient tous les officiers françaïs.

l'envoyé

l'envoyé du roi de France près d'Edouard, vint se rendre lui même au Duc & ce qu'il eut d'extraordinaire on lui amena trois dames écossaises qui avaient combattu avec le prince à Preston-Pans, à Falkirk & à Culloden, une d'elles madame Seford commandant un corps de montagnards qu'elle avait levé elle-même, fut assez heureuse pour s'échaper.

— Le Duc de Cumberland sentait la nécessité de disperser sans retour les rebelles, il ne leur donna pas le temps de respirer; les soldats à la faveur de l'obscurité se cachaient, ou se retiraient dans leurs montagnes, les officiers se rendaient dans l'espoir d'obtenir grace, Edouard Sullivan, Shéridan se réfugièrent dans les ruines d'un fort dont la faim les chassa bientot. le Prince resta seul avec Shéridan & Sullivan; il marcha avec ses deux amis, cinq jours & cinq nuits sans oser s'arrêter, en proie à ce qu'ont d'horrible la fatigue, la famine & surtout le souvenir des espérances les mieux fondées & si complétement évanouies. des détachements anglais étaient répandus partout, & les soldats cherchaient le Prince avec un acharnement que soutenait la somme promise à qui le livrerait. il était à pied, ses habits étaient en lambeaux, sa blessure sans appareil. l'excès des revers même aigrit son courage, & jamais peut-être il ne fut plus grand qu'au milieu des plus affreuses

Calamités; on lui rapporte qu'on le cherche dans Arizaig endroit vers lequel il s'acheminait. Onel officier irlandais lui dit que l'île de Stornai la 3me au Nord-est de l'Ecosse, est une retraite à peu près sure dans ces premiers momens; Edouard, touché du dévouement d'Onel, lui accorde aussitot sa confiance & se laisse conduire. Onel détache une barque de pecheurs, Sullivan, Sheridan & lui rament tour à tour; ils arrivent dans l'île. à peine débarqués ils apercoivent dans l'éloignement un gros de soldats avec l'uniforme de l'armée anglaise, ils n'ont que le tems de se jetter dans un marais, ils y passent la nuit couverts par des roseaux, & dans l'eau jusqu'aux reins. au point du jour, ils remontent dans leur petite barque & se remettent en mer, sans provisions, & sans savoir où se retirer; un brouillard épais les rend plus incertains encore ce brouillard tombe, ils se trouvent au milieu d'une flotte anglaise. le Prince alors oublie sa blessure & prend un aviron, tous quatre forcent de ramer pour gagner une petite île bordée de rochers qui étaient inaccessibles aux vaisseaux & même à leur chaloupe. ils échapent encore à ce danger, ils passent au milieu des ennemis qui ne soupconnent pas que c'est le fils du Prétendant qui fuit devant eux. ils parviennent aux bas fonds qui environnent l'île, ils se

jettent

Jettent à la mer & tirent à force de bras leur nacelle derrière un rocher. il ne leur restoit qu'un peu d'eau de vie; des coquillages & qques poissons secs abandonnés par des pêcheurs sur la plage, soutinrent leur déplorable existence. ils se cachérent dans le creux d'une roche jusqu'à ce que les vaisseaux ennemis fussent hors de vüe, ils repartirent alors, ramereurs d'île en île cherchans partout un azile qu'ils ne trouvaient nulle part; ils eurent cependant qques momens de repos dans l'île de Wight, de pauvres gens les secourent & leur donnerent qques vivres. ils se proposaient de se refaire de tant de fatigues lorsque des milices angloises débarquerent dans l'île, ils furent réduits à passer trois jours & trois nuits dans une caverne, abandonnés de ceux qui les avaient d'abord secourus; on aime les infortunés, mais on ne se sacrifie pas pour eux. ils prirent alors le parti de rentrer dans leur nacelle jusque surs de trouver la mort sur les cotes d'Ecosse où ils se proposaient de se refugier; ils y descendirent la nuit & marchérent à l'avanture couverts de haillons que leur avaient donnés des montagnards. au point du jour, ils rencontrerent une jeune demoiselle à cheval suivie d'un domestique; la jeunesse & ce sexe font naître au moins la sécurité & il falloit bien s'ouvrir à quelqu'un. le prince aborda la jeune personne c'étoit mlle macdonald, dont la famille étoit

attachée aux Stuart, le Prince l'avoit vüe pendant le cours de ses succès, & se déclara à elle, mad^elle Makdonnal fondit en larmes en le retrouvant dans cet état, le Prince & ses amis s'attendrirent avec elle ils pleurerent tous ensemble, & la douleur de la jeune Ecossaise s'accrut encore en pensant qu'elle ne pouvait rien pour un Prince exposé aux dangers les plus cruels & les plus certains; elle lui conseilla cependant de s'enfoncer dans une caverne profonde qu'elle lui montra au pied d'une montagne voisine. non loin delà était la cabane d'un montagnard sur la fidelité du quel il pouvait compter, elle lui promit enfin de l'y venir prendre, ou de lui envoyer un guide sur si la fuite devenait possible.

— Edouard & ses estimables compagnons se refugierent dans cette autre caberne, le paysan les secourut autant que le permettait sa pauvreté. Deux jours passés dans ce lieu obscur & humide empirerent l'état du prince déja malade, son corps se couvrit de boutons purulens & d'ulcères, les provisions du montagnard étaient épuisées & les proscrits ne voyaient paraître personne — ils commencaient à desesperer lorsqu'un homme envoyé par mad^elle Makdonal se présenta à l'entrée de la caverne; il leur avoua qu'il était impossible de trouver un vaisseau pour les passer en

France

France, que la seule ressource qui leur restait, était de se cacher dans la petite île de Benbecula chez un pauvre gentilhomme qui les recevrait volontiers, & chez qui mad^{elle} Makdonal se trouverait à leur arrivée. ils arrivent à la maison du gentilhomme qu'on leur a indiquée, ils aprenent que cette nuit même, des satellites du gouvernement se sont emparés de lui & de sa famille, le Prince & ses amis se sauvent dans des marais & y passent la journée : vers le déclin du jour, Onel s'expose à tout, sort de la boüe & des jones pour aller à la découverte, il trouve mad^{elle}. Makdonall dans une chaumière, il se croit hors de danger lui & ses compagnons : elle lui déclare qu'elle espere sauver le Prince en lui faisant prendre des habits de femme qu'elle a apportés avec elle, mais elle ajoute qu'elle ne peut sauver que lui & qu'une personne de plus la rendrait suspecte : Onel, Sullivan & Shéridan ne balancent point, ils se sacrifient au salut d'Edouard l'embrassent en pleurant, & s'abandonnent à leur fortune.

— le Prince, sous des habits de femme suit mad^{elle} Makdonall, elle le conduit dans l'île de Skie, la maison où ils sont retirés, est tout à coup investie par des soldats, Edouard sans se troubler va leur ouvrir lui-même, & n'en est par reconnu cependant le bruit se répand bientot que le Prince

est dans l'île, les perquisitions recommencent, il faut fuir de nouveau. il se sépare de m^elle. Makdonall & marche dix milles sans savoir où il va, prêt à succomber de lassitude & de besoins, il arrive près d'une maison d'assez belle apparence, il apprend que le propriétaire étoit constamment tenu pour le gouvernement. trop généreux lui-même pour ne pas croire à la générosité, il entre il se nomme & adresse au gentilhomme ces propres paroles :

" le fils de votre roi vient vous demander du pain
" & un habit, je sais que vous êtes mon ennemi,
" mais je vous crois assez de vertu pour ne pas
" abuser de ma confiance & de mon malheur.
" prenez les misérables vêtemens qui me couvrent
" & gardez les ; vous pourrez me les apporter
" un jour dans le palais des rois de la grande
" Brétagne.

la délation n'entroit pas encore dans le code des nations civilisées ; le gentilhomme fit ce qu'Edouard devoit attendre d'un homme d'honneur, il le vêtit, le nourrit, le logea & lui donna les moyens de sortir de l'île ; arrêté depuis pour l'avoir reçu, & traduit devant la cour établie à Edimbourg pour juger les rebelles, ce gentilhomme répondit avec franchise aux interrogations de ses juges ; il leur rendit les paroles

- que

que lui avoit adressées le prince, & sa justification se réduisit à ces mots :

" Que celui de vous qui, dans une telle circonstance,
" eut pris sur lui de le trahir, prononce le premier
" mon arrêt de mort " il fut renvoyé absous.

Edouard, sans cesse environné d'ennemis ne savoit plus où traîner sa misère, il repassa en Ecosse, il erra dans le Lokaber & dans le Badenoch. ce fut là qu'il apprit que sa bienfaitrice mad^e. makdonall étoit arretée, que ses partisans qui s'étaient dérobés aux recherches étoient condamnés par contumace, & que deux batimens légers expédiés de France avoient abordé heureusement la côte occidentale de l'Ecosse à l'endroit où ce prince était d'abord descendu 16. mois auparavant, trouvé & armé par des serviteurs que l'inutilité de leurs premieres démarches n'avait point rebutés ; il arriva par les montagnes & à travers mille dangers à l'endroit où il devait s'embarquer. il vogua heureusement jusqu'à la vue de Brest, & il en trouva le port bloqué par une escadre anglaise. il fallut changer de direction, il regagna la haute mer & tourna ensuite du côté de morlaix : une division anglaise y croisait. il échappa encore à ce nouveau péril, & débarqua enfin au port de S^t. Paul de Léon avec quelques amis qui l'avaient rejoint au moment de son embarquement. Pendant que Edouard errait

poursuivi d'île en île, et de caverne en caverne, le Duc de Cumberland entrait triomphant dans Londres & le roi Georges effrayait, par l'appareil de la Justice ceux qui tenaient encore intérieurement pour son compétiteur au trône. il commença par faire porter dans les rues de Londres les drapeaux pris à Culloden. l'étendard du Prince était entre les mains du bourreau, les autres étaient traînés dans la boue par des ramoneurs de cheminée, & tous furent brûlés par le bourreau : cette misérable farce, qui prouvait combien Edouard avait paru redoutable fut le prélude des scènes tragiques qui se multiplièrent bientôt ; on exécuta d'abord 17. officiers qu'on traina sur la claie au lieu du supplice, on les pendit, on leur fendit le ventre, on leur arracha le cœur & on leur en battit les joues. Deux jours après, trois pairs Ecossais furent condamnés à perdre la tête ; le gouverneur de la tour ayant selon l'usage crié, Vive le roi Georges ! Balmerino l'un de ces 3. pairs cria tout haut : Vive le roi Jacques & son digne fils ! & il présenta sa tête. un prêtre Anglican qui avait demandé à Edouard l'Evêché de Carlisle pendant qu'il était maître de cette Ville, fut condamné à mort & conduit au Gibet revêtu des habits pontificaux. de toutes

les

les Victimes de la Rigueur de Georges, celle que plaignirent également les deux partis, fut le lord Derenwater, son frere ainé, qui, dès 1715. avait pris les armes pour le Prétendant, avait eu la tête tranchée à Londres; son frere cadet, employé au service de France & pris par les anglais pendant le cours de cette derniere révolution, avait subi le même sort. Derenwater voulut que son fils, encore enfant, montât sur l'échafaud, & il lui dit =

= Soyez couvert de mon sang, & apprenez à mourir
= Pour vos Rois,

Enfin le dernier Pair qui tomba sous la hache du bourreau fut le lord Lovat, agé de 80. ans: il marqua la plus grande fermeté, &, avant de recevoir le coup, il répéta ce vers d'Horace.

" Dulce & decorum est pro patriâ mori.

il semblait qu'Edouard, rentré en France, n'avoit plus à redouter que de mener une vie obscure, insupportable aux hommes qui se sentent nés pour de grandes choses; un dernier coup lui était reservé, & ce fut de tous celui au quel il se montra le plus sensible.

Trois ans après sa triste expédition, la France & les puissances alliées, également épuisées & lasses de la guerre, envoyerent des ministres à aix la chapelle pour traiter de la paix, la premiere condition qu'y mirent les anglais, fut que Louis 15. renvoyerait de ses états le

fils du prétendant, les plenipotentiaires de France observérent que cette paix même allait mettre le Prince dans l'impossibilité de rien entreprendre. les ministres du Roi George insistérent, & on ne crut pas devoir recommencer la guerre uniquement pour les interets de Edouard. il fut donc sacrifié au repos de la France.

— Quand on lui annonça qu'il falloit sortir du royaume il répondit que le roi lui avait promis de ne jamais l'abandonner, & qu'il ne partiroit point. son caractére aigri par tant de revers, le fit résister aux remontrances aux priéres, & enfin aux ordres les plus précis. on se crut obligé alors de s'assurer de sa personne, & on vint pour l'arrêter. il se défendit, mais il fut pris, chargé de fers, jeté dans un fiacre, & conduit en prison, d'où on le tira bientôt pour le mener hors des frontiéres. depuis ce tems, ce prince, qui par sa jeunesse & ses qualités méritait un meilleur sort, vecut ignoré de toute la terre, & avec lui s'éteignit cette longue suite de rois si constament infortunés.

— Comment y aurait-il des procès au monde, si jamais une mauvaise cause ne trouvait d'avocat pour la défendre? C'est une question que je soumets à toutes les académies de Jurisprudence.

— Les lettres sont l'aliment de la jeunesse, la passion de l'âge mur & l'amusement de la vieillesse; elles nous donnent de l'éclat dans la prospérité, & sont une ressource, une consolation dans l'infortune; elles font les délices du cabinet & n'embarrassent dans aucune situation de la vie, la nuit elles nous tiennent compagnie, & nous suivent aux champs & dans nos voyages.

— Théophraste disoit. L'homme de lettres jouit seul de la prérogative de n'être point étranger au milieu des étrangers, le fameux Hume avance & prouve qu'il est rare & même très rare qu'un véritable homme de lettres, ne soit au moins, un honnête-homme.

— Robert le bon roi de Naples qui s'honorait de l'amitié de Pétrarque & à la mort duquel ses sujets donnèrent tant de larmes, disoit, que s'il fallait opter entre la perte de sa couronne ou celle de sa qualité d'homme de lettres, il n'hésiterait pas à sacrifier son royaume.

— L'inquiétude, le chagrin, une recherche extrême dans la parure, l'avidité, la paresse & l'injustice, tels sont les désordres qui accompagnent l'amour.

— L'accord de l'amour & de l'innocence semble être le paradis sur la terre: c'est le bonheur le plus doux & l'état le plus délicieux de la vie.

— L'esprit solide, éclairé, droit,
" du commerce des sots sait faire un bon usage :
" il les examine, il les voit,
" comme on voit un mauvais ouvrage.
" des défauts qu'il y trouve, il cherche à profiter.
" il n'est guère moins nécessaire
" de voir ce qu'il faut éviter
" que de savoir ce qu'il faut faire.

(Mad. Deshoulières)

— Nous tendons tous au bonheur par une pente naturelle. On croit y arriver par la fortune, l'ambition la gloire, les conquêtes, l'indépendance, la modération, la probité, la sagesse. tout cela peut y conduire ; rien de tout cela n'est lui ; presque tous les hommes le cherchent sans se consulter seulement sur la route qu'il faut prendre. est-il étonnant que la foule s'égare ?

= Nous cherchons le bonheur comme un astronome cherche à découvrir une étoile, toujours au dessus de nous. insensés, baissons les yeux ; il est à nos pieds & nous passons sans le voir.

= Nous avons sur le bonheur une foule de livres qui n'ont pas rendu les hommes plus heureux. Senèque, Fontenelle, Maupertuis, Helvétius, mad^mes. du Chatelet Voltaire ont écrit sur le bonheur, & un défaut commun

à tous

à tous ses ouvrages, c'est que l'auteur veut toujours que nous soyons heureux à sa manière; il n'a pas réfléchi qu'il y a autant de différences dans la nature du sang, l'activité des humeurs, le jeu des viscères, que dans les traits d'une quantité innombrable de visages. Travailler à régler ses penchans, c'est commencer d'être heureux.

— Tout ce qui flatte, attire. On suit jusqu'à un prédicateur éloquent, non pour faire ce qu'il dira, mais pour l'entendre dire.

— Chacun parle éducation, chacun a un système d'éducation, chacun a le meilleur possible. pourquoi donc tant d'enfans si mal élevés? pourquoi les talens unis à la futilité, de grands moyens anéantis sous des vices? pourquoi quelques gens estimables qui ne doivent rien à leur éducation? C'est que la nature fait les hommes; l'éducation polit ou gâte son ouvrage. Chez un peuple corrompu, l'enfant le plus heureux est celui qu'on abandonne à lui même, s'il n'a pas de mauvais exemples sous les yeux.

— Un trait d'esprit est un météore qui plait dans l'obscurité. les éclairs multipliés fatiguent la vuë. on se lasse de trop d'esprit comme de tout ce qui est affecté

— Parler, pour faire parler un Sot & l'humilier, c'est se mettre au dessous de lui, c'est attaquer un homme nu, armé de pied en cap.

— Si le gouvernement le plus parfait est celui où les têtes sont sans cesse en fermentation, le meilleur des gouvernemens est le républicain. Si la tranquillité publique, la sureté des citoyens, sont les effets d'une sage administration, le meilleur des gouvernemens est le monarchique.

— Le peuple le plus riche en numéraire n'est pas le plus puissant. L'opulence tombe avec les moyens qui la procurent. L'Etat vraiment riche & redoutable est celui qui possède une population nombreuse, des grains, du fer & des loix sages.

— L'expérience est la seule démonstration qu'on puisse opposer au témoignage des sens. Le raisonnement la contredit quelquefois; mais lorsque le raisonnement ne prouve pas une erreur, il faut s'en tenir à l'expérience. L'expérience n'est pour l'ignorant qu'une lumière vacillante & trompeuse. Le savant seul en profite

— L'air froid et l'air haut se ressemblent tellement que souvent on les prend l'un pour l'autre. Cet air repousse ceux qui nous approchent. La seule intimité peut détruire cette première impression, mais dans le monde a-t-on le tems de s'étudier? on juge sur l'extérieur: on veut être jugé de même?

— Les petits font par ostentation ce que les grands se croyent obligés de faire par état. Cette chimère de devoirs d'état ruine plus de familles, que n'en peut enrichir le souverain le plus opulent.

— Ceux qui disent toujours du bien des femmes, ne les connoissent pas assez; ceux qui en disent toujours du mal, ne les connoissent pas du tout. Nous croyons avoir de l'empire sur les femmes. nous voyons ensuite que nous perdons près d'elles jusqu'à l'empire que nous avions sur nous. On accorde aux femmes la finesse de l'esprit & celle des perceptions comme des effets nécessaires de la délicatesse de leurs organes. on leur refuse le courage, la prudence et presque le jugement. leur éducation et nos préjugés seuls, les placent aussi bas. l'homme, naturellement orgueilleux, croit s'élever à mesure qu'il les abaisse. insensés! rendons leur justice. ne voit-on pas des femmes soutenir des événemens désastreux, braver des périls, penser,

parler, agir avec la force, la constance, la présence d'esprit que s'attribuent exclusivement les hommes, & qu'ils sont loin d'avoir toujours.
aimons, estimons, honorons les femmes. nous leur devons l'existence; elles guident nos premiers pas, elles font le charme de notre vie, elles consolent notre vieillesse, elles nous aident à mourir.

Bien des gens placent la félicité dans une opulence à laquelle ils ne peuvent atteindre; ils sont malheureux par la manie de regarder toujours au dessus d'eux. L'artisan occupé n'a pas le loisir d'être ambitieux, il dort d'un sommeil paisible entre sa femme & ses enfans, il se lève gaîment pour recommencer sa tache & retrouver les jouissances de la veille.

L'esprit a fait la métromanie, le génie a crée Cinna. On a le génie propre à une chose, en conduite qu'on est homme de génie, & on se trompe. Charles 12. avait le génie de la guerre, mazarin celui des affaires, Boileau celui de la poésie. Periclès, César, Richelieu, Pierre le Grand, montesquieu, Voltaire, étaient des génies.

— L'homme est né méchant. il ne faut pour s'en convaincre qu'examiner un enfant; son plus grand plaisir est de détruire, & il se venge sur ses joujoux, du mal que sa faiblesse ne lui permet pas de faire aux individus; les hommes sont comme les mots, on ne les met pas toujours à leur place, ils valent trop ou trop peu pour ce à quoi on les emploie. l'homme nait-il avec des penchans décidés? sans doute. est-il maitre de les vaincre, avec du courage & de la persévérance? c'est un problême que la vie de Socrate a résolu. ce qu'a de mieux à faire celui qui a approfondi le moral de l'homme, c'est de jouir de tout & de ne s'attacher à rien. —

— Le gout de la propriété est une de nos chimères. l'homme passe & tout reste. les propriétés réelles sont la force, la santé et la paix du cœur; avec ces biens, des millions d'hommes qui n'ont pas un pouce de terre arrivent gaiment au terme de la vie! Lucien fait parler un champ dans une de ses épigrammes: « j'étais, dit-il, le « champ d'Achéménides, aujourd'hui je suis le champ « de Ménippe. celui-là crut me posséder; celui-ci se « persuade la même chose: j'appartiens à la fortune. »

— Ce qu'on appelle humeur, n'était autrefois qu'un dérangement de la santé qui ne nuisait qu'à l'individu. l'humeur, dans son acception actuelle, est un fléau de la société, surtout si elle part d'un homme à qui on

doit des ménagemens. Quelques femmes prétendent en faire une gentillesse : on se corrige d'avoir de l'humeur en vivant avec quelqu'un qui en a beaucoup, ou qui n'en a point.

= l'humeur mène à l'impatience, l'impatience à la colère à l'emportement aux excès les plus funestes, c'est le venin de l'aspic, il faut l'arrêter au moment même ; s'il fait des progrès, il est mortel.

= Il faut faire jouer les sots, c'est ce qu'ils font moins sottement : il est humiliant de perdre toujours, disent certaines personnes ; il est bien plus humiliant de jouer toujours.

= Les larmes qui expriment la tendresse, sont à l'amour ce que les pluies d'été sont aux fleurs : elles le nourrissent et la raniment : les larmes ajoutent à la beauté et la rendent plus touchante ; il est bien doux d'en arrêter le cours, il est bien doux de rassurer ce qu'on aime, lorsqu'on n'a que de l'incertitude à détruire : les larmes de l'artifice n'excitent que de l'indignation, mais on s'y méprend

" il est des gens qui se font une habitude de pleurer, les uns pleurent par foiblesse, les autres par perfidie — les premiers cessent bientot d'inspirer la pitié, les seconds ne trompent qu'une fois.

— Nous avons une surabondance de livres qui se succèdent comme les vagues de la mer : la dernière fait oublier celle qui l'a précédée. — Que reste-t-il d'une foule d'ouvrages imprimés depuis un siècle ? Quelques volumes sauvés de l'oubli par l'homme de goût. —

— Le malheur n'est peut-être qu'un être de raison. Si nous avions des idées justes du bien et du mal, nous n'aurions pas sans cesse à la bouche les mots, adversité, malheur. ainsi ce qui nous semble un malheur réel, relativement à nous, ne nous paroit qu'un événement ordinaire par rapport aux autres : on se croit malheureux pour n'avoir pas réussi dans une tentative quelconque ; mais si on n'avait conçu ni projet déraisonnable ni d'espérance sans fondement, de quoi auroit-on à se plaindre ? La modération dans les desirs est un moyen sur de n'être jamais malheureux. L'homme n'a pas la force d'être modéré, voilà l'unique source de son malheur. les gens passionnés placent le malheur dans la privation de l'objet de leurs desirs ; maîtres de ces désirs, ils mépriseront le malheur. avoir des remords, perdre un objet chéri, manquer du nécessaire, souffrir des douleurs aigues ; voilà les vrais malheurs, les autres sont presque tous des chimères enfans de notre imagination

Il est beau, il est grand de savoir souffrir; savoir mourir n'est rien auprès de cela. une mort tranquille & courageuse est la récompense de quiconque a su supporter l'infortune.

Tout ce qui est accessible à nos sens, est matière, nos sens sont donc matière, nous sommes donc matière nous-mêmes. tout le monde ne convient pas de cela mais tout le monde voudrait savoir ce que c'est que le soleil, & personne ne cherche la cause qui lui fait remuer le petit doigt.

On vend bien des choses à Paris; on y vend même de la mémoire; il serait à désirer qu'on y vendît de l'honneur: il ne manque que cela à bien des riches. en achèteraient-ils? J'en doute?

On peut comparer le monde à un bal masqué, où l'on court sans cesse les uns après les autres pour se connaître. On se plait, tant qu'on s'en tient aux agaceries, si on se démasque, on se quitte. Le monde est une espèce de comédie, entremêlée de quelques scènes tragiques; chacun y joue son rôle bien ou mal, mais personne ne connoît la pièce.

– La crainte de la mort est le seul mal qu'elle fasse éprouver : la mort est le point mathématique qui ne peut être aperçu. – Personne n'est content de son sort & chacun craint de finir – Pour être fondé à regretter la vie, il faudroit avoir su en jouir – Bien des gens craignent la mort, parcequ'ils craignent la douleur ; ils ne devraient craindre que d'être malades – le vulgaire ne s'apercoit guère de son existence qu'au moment où il va la perdre, & le vulgaire l'a est de tous les états.

~

– Abouremir n'avait pas d'aïeux & conquit l'Égypte. On lui demandait un jour de quelle race il était. Voilà ma race, répondit-il en montrant ses troupes, & voilà ma Généalogie en montrant son épée.

~

– Il est plus facile de conserver de l'ordre dans ses affaires que de l'y rétablir.

" Celui qui a follement dissipé sa fortune, n'a aucun point sur lequel il puisse se reposer. le passé l'étonne & l'humilie ; le présent le trouble & l'embarrasse, l'avenir l'inquiète & l'épouvante.

" Se résoudre à quelques privations, c'est se garantir de les supporter toutes.

~

– Notre propre Orgueil nous rend celui des autres insupportable, & c'est un double motif pour nous en

corriger. Triomphons du nôtre, nous ne blesserons personne, & nous serons hors d'atteinte.

" L'orgueil & la méchanceté croissent dans le cœur de certains dévots, en raison des dehors d'humilité & de charité qu'ils affectent.

" Disputer avec aigreur, décider impérieusement, rejetter les objections au lieu de les résoudre, c'est prouver que l'amour-propre cherche moins l'honneur d'avoir raison, que l'orgueil ne craint la honte d'avoir tort.

— L'orgueil est la source de presque tous nos vices. On le sait, on le dit aux autres, on se le déguise à soi-même. Rien de si commun que le précepte, rien de si rare que de s'en faire l'application.

— Les passions sont à l'homme ce que le soleil est aux plantes : un soleil trop ardent dessèche ce que des rayons plus doux eussent vivifié : les passions violentes dessèchent l'âme, les passions modérées lui communiquent une activité, une chaleur utile — les passions excessives font sur l'âme l'effet des ventouses sur la peau, elles la boursoufflent pour ainsi dire. Lorsque l'action cesse, l'âme, ainsi que la peau, retombe & reste long-tems flétrie.

= Quelque fois un esprit de vertige souffle sur une nation, comme on voit dans certains parages, s'élever tout à coup des vents qu'on n'y connoissait pas; alors les rangs se confondent comme les flots dans une tempête. les systêmes prennent les couleurs de la vérité comme les écueils dans les ténèbres paraissent quelque fois un asile. On s'agite, on se tourmente, on se bat, on enfante des projets, ainsi que dans un vaisseau sans pilote, chacun veut mettre la main au gouvernail; les imprudens s'écrient que le vaisseau va périr; les gens sensés qu'on n'écoute plus se taisent, mais ils s'assurent de la chaloupe, pendant que les autres s'arrachent les débris.

= Le plaisir est une situation de l'ame inexplicable, car telle chose procure du plaisir à l'un et affecte péniblement l'autre: pourquoi les plaisirs de l'ame demandent-ils tant de variété? un pur esprit ne doit pas sujet à sentir.

= Nos plaisirs nous mettent presque toujours dans la dépendance des autres. Quelques uns cependant sont en nous. ne point faire le mal, est pour l'ame une situation tranquille; faire le bien, est sa volupté.

= les vrais plaisirs sont ceux qu'on ne doit pas à l'intérêt. le cœur ne compte pas ceux qu'il donne et l'intérêt les calcule.

— La politique des anglais est de réunir à leurs trésors ceux de toutes les nations. L'intérêt est la base de leur gouvernement, & leur gouvernement tombera avec leurs richesses.

—

— L'homme vraiment généreux ne s'affecte pas de l'ingratitude, parcequ'il n'a pas besoin de reconnaissance; il plaint les ingrats & il aime à en faire.

= La reconnaissance devrait être égale entre celui qui donne & celui qui reçoit: procurer à quelqu'un l'occasion de faire le bien, c'est lui préparer de doux souvenirs, c'est être son bienfaiteur.

= Forcé de choisir entre son bienfaiteur & son ami l'austère vertu décide pour la reconnaissance, & le cœur se prononce pour l'ami

—

— On demande si l'égalité parfaite peut exister? Oui dans le cœur du sage: c'est là que tous les hommes sont égaux.

—

— L'effort qu'il faut faire pour repousser la vérité, la contraction d'esprit nécessaire pour mettre toujours le mensonge à sa place, sont la 1re. punition de celui qui fait un art de la duplicité. Ce travail continuel produit souvent l'effet de celui de l'araignée, dès qu'on aperçoit le sien, on se hâte de chasser l'ouvrière.

—

– Dans les Sociétés, les caractères se brisent, s'émoussent s'adoucissent par le frottement continuel : tel est l'avantage de la Société ; mais les nouvelles découvertes, produit ordinaire des liaisons étendues, éclairent sur le mal comme sur le bien, développent les Vices comme les Vertus : tel est l'inconvénient de la Société ?

~

– Malgré notre dépravation, il est encore des Sociétés pures, où la Vertu rallie ses sujets dispersés, et que le désordre respecte.

~

– Démétrius de Phalère conseillait à Ptolomée d'acheter les manuscrits qui traitent du gouvernement. Vous y trouverez, disait-il, ce que jamais courtisan n'osa dire à son maître.

– Le riche sans conduite est toujours au dessous du besoin. L'homme modéré, dans quelque position qu'il se trouve, peut avoir du superflu — On aime mieux conserver un bien superflu qu'un repos nécessaire. On aime mieux acquérir un bien superflu, que la modération qui apprend à s'en passer.

– Le talent de plaire est de tous les talens le plus désiré, le plus agréable, le plus profitable, le plus indéfinissable. il emploie, il caresse les vices, les

vertus, les graces, les ridicules : il fait valoir le mérite ou il en tient lieu : la nature le donne ; l'orgueil croit le posseder ; l'amour propre le cultive ; la sagesse même ne le neglige pas — les talens agréables sont toujours de mode. les talens utiles ne sont recherchés qu'au moment où le besoin force à s'en occuper.

~

— Le tems s'écoule, dit-on, tous les jours. la durée est fixe, c'est nous qui coulons. chaque être occupe un point imperceptible dans le tems. la vie d'un homme se perd dans la durée de sa famille, & celle d'une nation dans la durée du monde : le tems est une mer qui absorbe les fleuves qui se précipitent dans son sein : lui seul est invariable — le présent est le point mathématique imperceptible aux yeux du corps ; ceux de l'esprit seuls peuvent l'appercevoir.

~

— Travailler à éclairer son esprit, à former son cœur, à connaître les verités utiles, à se faire des principes sûrs, à regler sa conduite ; c'est vouloir jouir de la dignité de son être, & rendre sa vie utile à soi & aux autres.

" la mollesse, compagne de l'opulence, énerve, enivre, rend incapable de toute aplication. celui

= que

caresse la fortune, cherche rarement la vérité: il prend la flatterie pour elle & s'en trouve mieux. Que lui importe de mériter l'estime, puisqu'il obtient la considération? pourquoi raisonnerait-il sur le vrai bonheur, puisqu'il peut acheter le plaisir? les sciences sont pour lui ce qu'est sa livrée, il paye les gens qui la portent.

~

La confiance qu'inspirent les vertus de tempérament vaut-elle l'admiration qu'excitent les vertus acquises? celles-ci sont plus glorieuses: les premières sont les plus sûres.

" La nature, a dit un philosophe, loge le plaisir d'où elle vient de chasser la douleur; on peut en dire autant de la vertu.

" les vertus qui ne conduisent ni aux honneurs, ni aux richesses, sont ordinairement les plus négligées & ne sont pas les moins essentielles, ni les moins satisfaisantes.

" ceux qui veulent donner des ridicules à la vertu, ressemblent aux chiens qui aboient à la lune

" la vertu est un champ que chacun voudrait moissonner, mais que peu de gens cultivent.

~

Les anciens philosophes regardaient la vie comme une table à laquelle chacun vient s'asseoir successivement, sans pouvoir ni choisir, ni garder sa place.

~

~ L'amitié est la passion des belles ames, elle survit à l'amour, parceque les desirs s'envolent avec les graces, & que l'amitié marche d'un pas égal à côté de la vertu.

~ Le premier sentiment que nous partageons, est l'amitié. elle charme l'enfance, elle double ses plaisirs, elle la console dans ses peines. Que fait-elle de plus, lorsque le jugement l'apprécie & que le besoin nous la fait rechercher ?

= les plaisirs font les liaisons, l'ambition lie les intrigues ; les goûts & l'intérêt forment les sociétés ; la vertu seule resserre les nœuds de l'amitié.

~ Le véritable amour est un penchant naturel, réglé par la raison, justifié par la vertu. celui là seul dure autant que le cœur ; malheureusement il est très rare — les armes les plus puissantes de l'amour, celles qui assurent son empire, sont la modestie la douceur & l'esprit — la modestie est à la beauté ce que le parfum est aux fleurs — la douceur n'attire pas toujours, mais elle fixe, & l'un vaut bien l'autre — l'Esprit est le repos du cœur. il fait quelque fois oublier qu'on aime & ses heureuses distractions tournent au profit de l'amour

Cet amour, dont j'ai peut-être saisi q.ques traits, n'est qu'un être idéal pour les gens malheureusement organisés, & c'est le plus grand nombre. L'amour auquel ceux-ci adressent leur culte, les conduit à la porte du temple de la volupté; mais aussitôt qu'elle s'ouvre, il éteint son flambeau, fuit & s'envole pour chercher d'autres dupes. Il s'irrite par les obstacles, il s'accroît par la résistance, il s'affaiblit par l'absence, il languit par l'habitude, & meurt enfin dans les bras de l'ennui qui lui ferme les yeux.

Il n'y a pas de membres plus utiles à la société que les commerçans: ils unissent les hommes par un trafic mutuel; ils distribuent les dons de la nature; ils occupent & nourrissent les pauvres, satisfont aux désirs des riches, & supléent à la magnificence des grands.

L'homme s'agite incessament, sans objet & sans but; toute sa vie se passe en vaines inquiétudes, parcequ'il ne sait point mettre de bornes à ses désirs & qu'il ne s'arrête pas aux véritables jouissances.

Les beaux arts élèvent l'ame, & la culture de l'esprit, en tout genre, ennoblit le cœur.

— Je n'entends parler que de tuer le tems; c'est un meurtre que beaucoup de gens méditent, mais que personne n'exécute, & dans ce complot d'une espèce toute particulière, la victime finit toujours par être l'assassin. — Le tems ressemble à une plante animale que l'on nomme Polype: coupez-la en autant de morceaux qu'il vous plaira, chaque partie n'en sera pas moins un tout, & le corps principal n'en restera pas moins complet. il en est de même du tems; vous en ôtez des jours, des mois, des années; de nouveaux jours, de nouveaux mois, de nouvelles années reparaissent, & le tems n'a rien perdu: relativement à l'homme, le tems est immortel. n'établissons donc pas de lutte avec cet athlète invulnérable: au lieu de le perdre en cherchant à le tuer pourquoi ne pas s'en faire un ami? ce n'est jamais à l'homme laborieux & occupé que le tems déclare la guerre, il craindroit d'arriver trop chez la victoire; c'est contre l'homme oisif & dissipé, que l'indolence et le luxe ont mis hors d'état de se défendre qu'il dirige constamment ses attaques.

— S'il est une chose bien prouvée au monde, c'est que l'homme est né pour agir: le sort vous a-t-il placé au dessus des besoins & des travaux journaliers auxquels la nature assujettit l'espèce humaine, cultivez votre âme, éclairez votre esprit, créez-vous de nobles

— occupations

occupations, employez le tems à vous rendre meilleurs, et conséquemment plus heureux; vous ne vous plaindrez plus qu'il vous opprime; vous en sentirez le prix et ne lui reprocherez plus que la rapidité de sa course. — Le tems n'est jamais neutre, s'il n'est pour nous un ami utile, il devient un ennemi redoutable; dans ce cas même, disons-nous bien que c'est un ennemi avec lequel il faut vivre puisqu'on ne lui échappe que par la mort.——

— Si je puis juger des autres d'après moi-même; une heure de promenade dans un cimetière révèle plus de vérités utiles, plus de sentimens vrais, plus d'idées religieuses à l'esprit et au cœur de l'homme, qu'il ne peut en puiser dans tous les livres de morale.

— Épître au peuple par Thomas./

„ Peuple, les passions ne brûlent pas ton cœur;
„ le travail entretient ta robuste vigueur.
„ Hélas! sans la santé que m'importe un royaume!
„ On veille dans les cours, et tu dors sous le chaume,
„ tu conserves tes sens; chez toi le doux plaisir
„ s'aiguise par la peine et vit par le désir.

— On ne parvient, n'en doutez pas, au calme du bonheur que par la vertu.——

— Galien raconte qu'il étoit de son temps un petit homme très laid, bossu, & dessiné sur le modèle du bon Esope. ce petit homme craignant de devenir le chef d'une postérité tournée comme lui fit faire le portrait d'un enfant de taille, de forme & de figure charmante; il eut le soin de le faire placer dans l'intérieur de son lit, de manière qu'en certaines circonstances les ieux de sa chère moitié pussent se fixer sur lui, & quand ces circonstances arrivaient, il invitait madame à tenir les yeux ouverts à considérer attentivement ce tableau & à se pénétrer de l'idée de sa beauté: ce procédé reussit, & cette Dame, ajoute Gallien accoucha d'un enfant parfaitemt. beau & qui ressemblait au portrait qu'elle avait fixé

— On croyoit autrefois beaucoup aux astrologues, un nommé Abenar avait promis aux Juifs sur la foi des astres que le messie arriverait sans faute en 1444 il donnait pour ses garans, Saturne, Jupiter, l'écrevice & les poissons; tous les Juifs qui avaient la plus grande confiance en lui, tinrent leurs fenêtres ouvertes pour recevoir l'envoyé de Dieu, mais cet envoyé de Dieu n'arriva pas, soit que l'écrevisse eut reculé, soit que les poissons d'Abenar ne fussent que des poissons d'avril.

Vers contre les anciens astrologues.

: Crédule à l'art trompeur de l'augure et du mage,
: Gardez-vous de chercher à lire dans les cieux
: Le terme qu'à nos jours ont assigné les Dieux.
: Sous le voile épais d'un nuage
: Jupiter aussi bon que sage
: nous a dérobé l'avenir,
: et rit du mortel téméraire
: qui veut en sonder le mystère.
: Le mieux est de savoir jouir.

St. Augustin dans un commentaire sur le psaume 48. dit qu'il n'y avait, par dans tout ce qu'il connaissait de chrétiens, deux ou trois élus du salut des quels il voulut répondre. Saint Grégoire dont les talens et les vertus honorèrent le VI. siecle, compare l'église à l'arche de Noé qui renfermoit beaucoup d'animaux et peu de créatures raisonnables: que l'on consulte les annales de la monarchie française, que verra-t-on dans la 1ère race? des princes féroces ingnorans, débauchés ou fainéans; des frédégonde, des brunehaut et mille autres princesses qui ne valaient pas mieux. Dans la 2de. race, une foule de hordes barbares, mêlant leurs vices sauvages à la corruption des descendans de Charlemagne;

le plus horrible despotisme d'un côté, le plus honteuse servitude de l'autre.

Sous la 3me. race, des expéditions militaires qui ressemblaient à des brigandages; la dissolution des moeurs dans les cours, dans l'église, chez les grands & parmi le peuple; des reines enrôlant leurs augustes époux dans les confréries les plus exposées aux brocards du public; des moines & des prêtres la honte de leur état; des femmes sans décence, des maris barbares, des filles armées contre leurs pères, des sujets contre leurs princes; lisez les sermons de Menot, de Barlette, d'Olivier Maillard & vous verrez si les dames de leur tems valaient mieux que les nôtres.

" De tout cela que faut-il conclure? que nos éternelles doléances sur la décadence du genre humain sont des gémissemens inutiles, que nous sommes aujourd'hui ce qu'on était autrefois, & qu'il est très possible même que loin d'être dégradés, nous valions mieux que nos ancêtres. Les siècles ont, comme les années de notre vie leur accès de santé & de maladie, de sagesse & de folie — nos aïeux se sont plaints, nous nous plaignons après eux, nos descendans se plaindront également après nous, mais toutes choses n'en resteront pas moins au même point, un peu en-deça, un peu en delà comme les flots poussés par le flux et le reflux

— La Paresse & l'indifférence.

un homme a le plus grand soin de sa parure, il étudie toutes les modes, il serait désolé de paraître dans le monde avec la moindre négligence. vous croyez qu'il prend le même soin de son esprit? non, il le laisse affublé de tous les lambeaux des erreurs & des préjugés les plus gothiques. d'où vient cette différence? c'est que, pour s'habiller à la mode, il n'a besoin que des ciseaux, & de l'aiguille de son tailleur, & que pour parer son esprit il faudrait du tems, de l'étude, de la reflexion, or, voulez-vous qu'un jeune homme aimable, préfére le travail à ses plaisirs?

— L'interêt & la Passion.

— un Prédicateur éloquent fait un sermon touchant sur l'aumône; un vieil avare qui l'entend en est ému jusqu'aux larmes. vous imaginez qu'il va faire l'aumône: point du tout, il va la demander?

— Pauvres.

Que je serais coupable d'entreprendre de détruire tous les préjugés! en est-il de plus noble, de plus généreux que celui qui prend sa source dans les sentimens les plus doux de la nature & les plus utiles à l'humanité? qui pourrait

voir un pauvre sans être ému? qui pourrait contempler sans attendrissement ce front humilié, ces regards soumis, cette attitude humble & prosternée? cet homme est votre égal, la nature l'avait fait pour partager avec vous les dons qu'elle vous prodigue: la fortune en a décidé autrement; vous jouissez de tout, il ne possède rien: vous ne connaissez que l'abondance & les plaisirs: il ne connaît que le travail & les souffrances; vous habitez un hôtel somptueux, vous couchez sur le duvet & l'édredon; il n'a pas une pierre pour reposer sa tête; votre table est couverte de mets succulens & recherchés; il mange dans les larmes & l'amertume un pain de douleur & de tribulation. Quels droits avez-vous à tant de faveurs? & de quel crime est-il coupable, pour mériter tant de peines & de misère? ah! si le sort ne consultait que la justice, ne récompensait que la vertu, si les qualités de l'ame étaient un titre pour être heureux, qui sait si cet homme obscur & dédaigné ne viendrait pas, dans vos palais de marbre, sous vos lambris dorés, prendre la place que vous occupez! vous demandez si donner aux pauvres porte bonheur, & moi je vous demande s'il peut être quelque bonheur sans soulager l'infortune?

= Quand la douce pitié pénètre dans votre cœur, quand votre main charitable s'étend vers celle du pauvre, quand vous entendez autour de vous les accens de la

; reconnaissance

reconnoissance et les bénédictions dont il vous comble, de quel bien être intérieur, de quelles touchantes émotions n'êtes-vous pas pénétré! vous sentiriés-vous, en ce moment, coupable d'une mauvaise action? s'il est vrai que le bonheur consiste dans la paix de la conscience et la satisfaction de l'âme, quelle source plus féconde de bonheur que la bienfaisance? donnez donc au pauvre, donnez beaucoup si la fortune vous a traité avec libéralité; conservez réligieusement ce saint et vénérable préjugé: donner aux pauvres, porte bonheur.

en donnant aux pauvres, vous réparerez les injustices de la fortune, vous ramenerez autant qu'il est possible cette douce égalité dont l'interêt de la société exige le sacrifice, mais pour laquelle les bons coeurs élèvent toujours quelques secrètes et généreuses réclamations.

— Il ne faut pas toujours être fier, et décider qu'une chose est impossible parceque nous ne la comprenons pas; ce n'est pas parceque nous ne saurions la comprendre qu'une chose est impossible, mais parceque nous comprenons très bien qu'elle ne peut être comme on nous dit qu'elle est. il y a deux sortes de personnes également ennemies des progrès de la raison: les unes admettent tout parcequ'elles n'ont pas assez de connoissances ou d'activité dans l'esprit

pour douter; les autres rejettent tout parcequelles sont fieres des connaissances quelles ont acquises, & quelles ne conçoivent rien au dessus de leur génie. les premiers pèchent par ignorance & par timidité, les secondes par ignorance & par orgueil.

— Il ne faut pas négliger les découvertes qui présentent un but d'utilité, mais il faut les vérifier sans enthousiasme & sans prévention. l'imagination adopte facilement ce qui présente l'apparence du merveilleux. la raison n'approuve guere que ce qui est simple, facile & naturel. ce n'est pas que la nature n'ait des secrets que l'esprit de l'homme n'a point encore pénétré, le livre de ses mistères est immense, & nous n'en connaissons encore que les premiers feuillets, mais il n'est donné qu'à un petit nombre d'esprits sages & pénétrans de faire des progrès dans cette étude. le hazard & l'ignorance peuvent y faire qques découvertes, mais il n'appartient qu'à la méditation & à la science de les vérifier.

— Il est beau de gémir sur le sort des grands hommes injustement persecutés, mais avant de verser des larmes, il est qque fois bon de savoir s'il y a lieu de pleurer; consolez-vous, mes freres, disait un curé qui avait attendri son auditoire sur un sujet très pathetique; consolez-vous, cela n'est peut-être pas vrai.

— Donner des lois à son pays, soulager les peuples ménager le sang des hommes, dompter sa colère, donner le repos au monde, la paix à son Siècle, telle est, pour moi la suprême vertu. (Sénèque)

~

— L'Hermite, lors de l'entrée des troupes alliées dans Paris.

: Parmi les actions de grace que je rends sans cesse à la providence, la première est de m'avoir fait naître français; de m'avoir appelé à la vie sur cette terre illustrée par tant de grands hommes, tant de grands événemens, tant de grands souvenirs; au milieu d'un peuple dont la civilisation se perd dans la nuit des tems, & qui, (par un phénomène unique dans les annales du monde) compte douze Siècles d'une gloire toujours croissante: chaque citoyen est légataire particulier d'un si grand héritage, & cette espèce de substitution est la garantie la plus sure de la gloire nationale. Cet amour de mon pays, porté jusqu'à l'enthousiasme, m'identifie tellement à ses malheurs ou à ses prospérités, qu'en ce moment où je ne dois plus y voir que la place de ma tombe, j'épouse toutes ses craintes, toutes ses espérances avec l'energie d'une âme jeune & passionnée.

: au nombre des événemens que tant de secousses

politiques ont pû faire craindre, celui de l'occupation de la capitale par des armées étrangères, n'était jamais entré dans mon esprit; j'avais pour garant de ma sécurité treize siècles d'une possession vierge, car je persiste à ne point voir une conquête dans la prise de Paris sous le règne de Charles VI: les anglais y furent appelés, introduits & maintenus par des factions, par la démence du roi, par la perfidie de la reine & par la proscription du Dauphin. les autres sièges de Paris appartiennent à l'histoire de nos discordes civiles & sont tout à fait étrangers aux succès des armées étrangères & ennemies.

= Il étoit aisé de prévoir que la France, poussée hors de toutes limites, débordée comme un torrent sur l'Europe entière, épuisée par d'innombrables sacrifices, écrasée par ses conquêtes, dégoûtée de la guerre, & même de la gloire; il était, dis-je, aisé de prévoir que la France était menacée d'une grande catastrophe.

= l'Europe s'est liguée contre l'oppression: nos armées coalisées sont venues conquérir une paix si vainement & si long-tems invoquée: la sainteté de leur cause a doublé leur nombre & justifié leur succès: quinze mois ont suffi pour ramener nos

: légions

légions des bords de la Moskowa aux rives de la Seine.

— De tous les spectacles qu'on pouvait offrir aux Parisiens, le plus nouveau, comme le plus terrible, était celui d'une bataille. depuis plus de deux siècles, la guerre n'avait point approché de leurs murs; le bruit des armes ne retentissait depuis longtems à leurs oreilles que dans des marches triomphales, et leurs femmes pouvaient dire comme celles des Spartiates, qu'elles n'avaient jamais vu la fumée du camp ennemi.

L'orage grondait sur leurs têtes, les Parisiens se croyaient à l'abri de la foudre. un gouvernement fallacieux entretenait par tous les moyens possibles cette dangereuse sécurité, et l'ennemi était à nos portes, que les bulletins nous parlaient encore de victoires.

— Les yeux ne commencèrent à s'ouvrir que dans la matinée du 28. mars, à la vue des scènes déchirantes dont les boulevards étaient le principal théâtre; ces paisibles remparts naguères embellis d'équipages brillans, de femmes élégantes, de tout le cortège du luxe, et des plaisirs, étaient en ce moment couverts de soldats blessés, de villageois abandonnant leur ferme ou leur chaumière, et traînant avec eux les derniers débris de leur chétive fortune: ici, des charrettes ou quelques bottes de foin et de paille servaient de lit à des familles entières; là des troupeaux de moutons, de vaches que

conduisait, sur son ânon leur mère expatriée; plus loin, des groupes de citadins effrayés accablant de questions des malheureux qui semblaient soulagés en racontant leur désastre. Que d'épisodes touchants dans ce triste tableau! Que d'exemples de pitié! que d'actions généreuses, que de secours, de consolations j'ai vu prodiguer par nos bons Parisiens à leurs malheureux compatriotes!

= Dès midi, le tableau change, et tout ce qui se passe sur les boulevards n'est plus qu'un spectacle pour la foule qui s'y présente. La confiance semble renaître; tout prend une attitude guerrière; quelques fuyards, un plus grand nombre de blessés arrive. mais des troupes nouvelles, des munitions, de l'artillerie paraissent en bon ordre; quelques officiers d'ordonnance en traversant Paris, y sèment des rapports mensongers; et le peuple, non seulement voit sans émotion les mêmes objets qui le glaçaient de crainte quelques heures auparavant, mais il finit par prendre part aux jeux des grimaciers, des charlatans, des marionnettes sur la même place où il vient de s'entretenir avec terreur du péril imminent dont il est menacé. les mêmes inquiétudes se renouvellent le lendemain; les mêmes causes les font disparaître.

= La postérité se refusera sans doute à croire

= Ou du moins

ou du moins à comprendre qu'une armée de 200. mille hommes soit arrivée à deux lieues de cette immense capitale sans que ses habitans en fussent autrement instruits que par le bruit du canon et de la générale que l'on battit le 30. mars à 4. heures du matin dans tous les quartiers de la ville.

- à ce signal, je sors de mon lit, où je ne dormais pas; mes préparatifs avaient été faits la veille; j'endosse un vieil habit de ratine bleüe, qui ne ressemblait pas mal à un uniforme; je charge mon épaule d'un fusil, je couvre mon chef d'un bonnet fourré à la polonaise, et dans cet attirail, je me mets en campagne. l'effroi était à son comble dans tous les quartiers de cette vaste capitale; le tambour appelait la garde nationale à défendre une ville qui ne pouvait ni ne devait être défendüe; partout des femmes, des enfans en pleurs cherchant à retenir leurs époux, leurs pères qui s'arrachaient avec effort de leurs bras. le champ de bataille était pour ainsi dire à ma porte; je m'acheminai vers les hauteurs de Montmartre:

- poursuivant un odieux systême de mensonge et de perfidie, le gouvernement avait annoncé la veille qu'il ne s'agissait que de repousser une faible colonne

de l'armée ennemie, & 200. mille hommes étaient sous nos murs! des masses d'infanterie s'avançaient sur toutes les routes, une cavalerie innombrable couvrait les plaines, 600. pieces d'artillerie foudroyaient les hauteurs!

Aucune mesure n'avait été prise pour repousser une pareille attaque: quelques pieces de canon servies par de courageux enfans & placées au hazard sur des colines environnantes; douze mille hommes de troupes de ligne, un pareil nombre de gardes nationaux, sans chefs & sans munitions; une ligne de palissades mal disposées, mal jointes, tels étaient nos moyens de défence. pouvaient-ils avoir été pris dans une autre intention que d'attirer sur cette ville tous les malheurs d'un siége, en lui donnant un aspect guerrier propre à justifier toutes les mesures que pourraient prendre les vainqueurs & tous les excès aux quels ils pourraient se porter!

Après une défense de 12. heures contre des forces décuples, lorsque tout paraissait perdu, fors l'honneur, pendant qu'on placardait encore sur les murs une proclamation dans la quelle un roi qui venait de fuir disait: Je reste avec vous; lorsqu'il ne restait plus à franchir qu'une frêle barrière, objet de dérision pour les Parisiens eux-mêmes; on a vu (chose incroyable) l'armée

: victorieuse

victorieuse des puissances alliées s'arrêter comme par enchantement aux portes de cette capitale de la France, terme de tant de vœux, de fatigues & de travaux; on a vu des monarques, animés du ressentiment de tant d'outrages s'interdire l'entrée de Paris que leur livrait la victoire, & signer avec un général français une capitulation, monument de magnanimité dont l'histoire n'offre aucun modèle.

– Cette nuit du 30. mars qui dut être pour Paris une nuit de ravage & de destruction, a vu finir 15. ans de servitude: elle a préparé dans la capitale des arts, l'alliance des grandes puissances de l'Europe & la restauration du trône antique & sacré de nos rois légitimes: révolution prodigieuse que le génie le plus entreprenant n'imaginait plus que dans ses rêves & qui fut exécutée au moment où l'on pût l'entrevoir.

– La France, le 30. mars, gémissait sous le joug de Bonaparte, le 31. elle était libre, & appelait Louis 18 –

– Dès la pointe du jour, les boulevarts que devait suivre l'armée des alliés entrant à Paris, étaient en quelque sorte, inondés des flots d'une population immense: les fenêtres de toutes les maisons étaient encombrées de spectateurs. quelques patrouilles de la garde nationale suffisaient pour maintenir l'ordre parmi cette multitude de citoyens animés du même esprit & pleins des mêmes

mêmes Sentiments.

— Je ne le cache pas, cet appareil nouveau, ces légions accourues des bords du Volga, de la Sprée et du Danube, cette pompe étrangère de la Victoire, affligèrent mon cœur, mes yeux se remplissaient de larmes, mais l'amour de la patrie et l'humanité l'emportèrent bientôt sur le Sentiment de l'orgueil national, et je contemplai avec admiration le Spectacle inconnu jusqu'ici d'un monarque étranger reçu comme un bienfaiteur dans la capitale d'un état conquis et délivré par ses armes, recueillant avec la plus touchante modestie les hommages dont on l'environne, et répondant aux acclamations d'un peuple ivre de reconnoissance par la délivrance des 200. mille prisonniers Français que le sort de la guerre a fait tomber entre ses mains.

— Voltaire à l'archevêque de Paris qui lui envoye son mandement ✻ — Monseigneur,

„ J'ai lû votre mandement

„ Je vous envoie ma tragédie

„ afin que réciproquement

„ nous nous donnions la Comédie.

✻. Contre les incrédules.

— Si l'on est réellement aimable chez soi, on peut réussir beaucoup chez les autres; je n'ai pas bonne opinion de ceux qui ne sont pas aimables dans leur famille: sans parler du mauvais cœur que cela suppose, il faut être bien peu riche pour se montrer si économe d'esprit & de grace.

— On fait bien des chutes avant d'attraper la raison, elle se sauve parcequ'elle croit valoir la peine qu'on coure après elle. elle passe par les endroits les plus glissans & veut éprouver ses véritables amans. celui qui prétend l'avoir acquise tout de suite est un fat.

— C'est souvent faute d'être éclairé sur ses devoirs que l'on y manque. c'est par cette raison là qu'il y a tant de criminels sans le savoir, & que tous les gens bornés sont dangereux. l'esprit voit bien, c'est l'impulsion du caractère qui peut égarer.

— La générosité d'argent est facile; il n'y a qu'à être riche pour en avoir. c'est celle qui ne coûte pas un sou. celle de l'ame qu'on l'estime. c'est une belle chose qu'un homme vraiment généreux, car il n'y a de grandeur sur la terre que dans le sacrifice de soi.

— On est toujours mécontent. On aime à se plaindre partout où l'on est. On crie toujours contre quelqu'un ou contre quelque chose. On dit: Quelle nation! quel climat! quel temps! quelle vie!

» Est-ce l'inquiétude naturelle que nous sentons ordinairement en nous, ou est-ce amour propre? Peut-être tous les deux. nous ne sommes bien qu'où nous ne sommes pas, & nous voulons nous faire croire à nous-mêmes que nous valons mieux que ce qui nous entoure.

~

— Les femmes font les mœurs. Quand même elles les déferaient quelquefois, il n'en est pas moins vrai que les hommes qui s'éloignent de leur société, cessent d'être aimables, & ne peuvent plus le devenir.

» La femme la plus sage a son vainqueur: si elle n'est pas encore subjuguée, c'est qu'elle n'a pas rencontré cette moitié de soi-même qu'on cherche toujours & qui fait faire tant d'extravagances.

~

— On n'est pas assez mauvais pour manquer de gaîté de cœur à la reconnaissance, mais on tâche tellement d'atténuer les bienfaits, on leur cherche tant de motifs, on trouve dans les bienfaiteurs tant d'intérêt à nous obliger que peu à peu on se fait ingrat sans s'en apercevoir.

~

– On devrait travailler davantage sur son humeur, & se demander souvent, surtout en vieillissant, si l'on n'a pas eu tort de dire, de voir, & de désapprouver comme on le fait. il n'y aurait pas tant de grognons dans le monde & surtout parmi les femmes. un vieux les met en colère parceque le malheur de n'être plus jeunes, leur donne cette aigreur qui leur fait croire que les raisons sont la raison. les raisons sont presque toujours des déraisons. il faudrait s'en aître pour juger: la fin de la vie donne quelque fois trop d'humeur contre le commencement.

– une plaisanterie attire souvent des querelles. il y a cependant une maniere de les faire ou de les prendre gaiment, lorsqu'elles peuvent avoir des suites, qui peuvent sauver un coup d'Epée ou une brouillerie; mais il faut avoir l'esprit bien fait & une réputation bien établie. c'est manque de jugement si l'on risque des plaisanteries avec ceux qui ne sont pas de force à en faire à leur tour: ils se fachent alors, faute de moyens & croient sauver le petit moment de dégout qu'ils éprouvent dans la société, par une belle scène de colère ou de bravoure.

– C'est la paresse des gens d'esprit que j'aime, mais les sots paresseux ressemblent à des valets dans un antichambre, ils y deviennent menteurs, médisans, curieux & insolens.

— Je n'estime pas ceux qui achètent la noblesse dit un jour l'empereur Joseph II. au S.r de Casanova & celui-ci dont chaque mot était un trait & chaque pensée un livre, lui dit — & ceux qui la vendent, Sire?

— L'imagination a plus de charmes en écrivant qu'en parlant. les grandes ailes doivent se ployer pour entrer dans un salon. si elle est trop vive trop ardente, il faut l'arrêter, car en conversation trop de feu refroidit, trop de traits blesse, trop d'esprit humilie. Pour plaire, il faut savoir descendre & se mettre à la portée du plus grand nombre.

— Londres m'a plus surpris que Venise. Je pouvais m'imaginer une ville au milieu de la mer. il n'y a qu'à penser à une inondation qui fait des canaux de toutes les rues & on aura l'idée de Venise; mais des trottoirs larges & commodes, des boutiques superbes, une propreté inouïe partout, des promenades illuminées, où il y a des côcerts & des jeux, & point de surveillans, des jardins superbes, une rivière qui ajoute à cela une variété & une pompe admirable; enfin, tout ce que l'on pourrait imaginer pour la fête la mieux entendue, se trouve tous les jours en 4. ou 5. endroits de Londres. l'indifférence

: l'air

l'air de liberté & de magnificence, des phaétons élégans, toute une ville au grand trot, des chevaux & des filles charmantes, du fruit excellent..... conçoit-on qu'il y ait là une seule raison pour se pendre?

~

— Il y avait à la porte des tuileries qu'on appelle la porte des feuillans un aveugle né qui habitait un tonneau où il s'occupait à faire des colifichets & à s'entretenir souvent avec les passans. Piron entr'autres eut [de] longues conversations avec lui, l'aveugle qui connaissait très bien son mérite & son talent pour la poésie l'engagea à faire pour lui des vers qui furent exposés au tonneau de l'aveugle, ils parurent d'une grande naïveté & simplicité. les voici

„ Chrétiens au nom du tout-puissant
„ faites-moi l'aumône en passant
„ l'aveugle qui vous la demande
„ ignorera qui la fera
„ mais Dieu, qui voit tout, le verra,
„ je le prierai qu'il vous la rende.

~

— L'accord de l'amour & de l'innocence semble être le paradis sur la terre; c'est le bonheur le plus doux & l'état le plus délicieux de la vie. J. J. R.

~

— Pseaume —

— Beatus Vir, qui non abiit in consilio impiorum.

Heureux qui dans son Dieu met son adversité
qui ne marche jamais dans le sentier du Vice
et qui fuit la société
des ministres de l'injustice;
Qui n'a point soutenu dans la chaire d'erreur
les dogmes empestés d'une morale impie;
mais qui sur la loi du Seigneur
règle tous les jours de sa Vie!
L'éternel bénira ses soins et sa maison
tel qu'un arbre arrosé d'une onde Vive et pure
chargé de fruits en la saison
le Juste ornera la nature.
Que deviendront l'impie et le Voluptueux?
ils seront dispersés ainsi que la poussière
qu'un tourbillon impétueux
enlève du sein de la terre.
Dieu leur a préparé des tourmens éternels;
On ne les Verra point, devant sa face auguste
lever leurs regards criminels
ni s'asseoir à côté du Juste
La foudre va partir; Ô regrets superflus!
enfant d'iniquité, tu n'as plus de puissance,
frémis.... c'en est fait, il n'est plus;
le Ciel a Vengé l'innocence!

~ Il n'y a point de spectacle plus agréable pour le sage, que celui d'un grand homme, ou d'un homme extraordinaire. il semble que notre existence s'ennoblisse par les vertus de nos semblables, & que l'éclat des grandes actions l'empeche de tomber dans l'engourdissement, état si déplorable pour un être pensant & si difficile a éviter dans la route des chagrins, des dégouts des contrariétés dont cette vie est remplie; ceux qui par devoir ou par penchant sont occupés du bonheur public, ne devraient rien avoir de plus à cœur que la gloire des grands hommes, & la publicité des belles actions, parceque rien n'est à la fois & si doux & si avantageux pour les hommes qui, les remplissant d'une satisfaction qui souvent leur tient lieu de bonheur, les excite en même tems sans sévérité & sans pédanterie à l'imitation des grands modèles dont ils sont frappés, & plus les occasions sont rares, parceque les grands hommes ne sont pas toujours placés, & que la vertu modeste & timide cherche naturellement à se cacher, plus nous devrions redoubler de soins dans nos recherches pour exposer le mérite malgré lui à la vüe publique.

~

~ Il faut qu'un gouvernement soit tel, qu'un citoyen ne puisse pas craindre un autre citoyen, mais que tous craignent les loix.

~

~ Charles de Secondat, Baron de Montesquieu est mort à Paris le 10. Février 1755. après avoir honoré l'humanité par ses écrits admirables & par une vie honnête & irréprochable pendant le cours de 65. ans. S'il n'étoit par beaucoup plus doux d'oublier nos torts & de fermer les yeux sur les maux que nous ne pouvons guérir, nous dirions, à la honte de la nation, que ce grand homme, à qui la France devra tous les heureux effets qui résulteront de la révolution que ses ouvrages ont faite dans nos esprits, a quitté la vie sans que le public s'en soit, pour ainsi dire, apperçu. Son convoi funéraire s'est fait sans personne, Diderot est, de tous les gens de lettres, le seul qui s'y soit trouvé. Louis 15. s'est honoré, en donnant au sage mourant des marques de son estime, & en envoyant M.r le Duc de Nivernois s'informer de son état. Mais si nous eussions mérité d'être les contemporains d'un aussi grand homme, quittant nos vains & frivoles plaisirs, nous aurions tous pleuré sur son tombeau, & la nation en deuil aurait montré à l'Europe, l'exemple des hommages qu'un peuple éclairé & sensible, rend au génie & à la vertu.

~ Le Duc de Villars prétendait, même après la bataille de Denain que le plus beau jour de sa vie, était celui où il avait eu un prix au collège.

— L'épitre de mr. de Voltaire sur le lac de Geneve n'a encore trouvé aucun partisan contre la censure générale du public de Paris, on ne sauroit en effet se dissimuler qu'elle est trop mauvaise pour mériter l'appui de personne. Voici des vers qui courent à ce sujet & qu'on attribuë à l'abbé de Voisenon.

" O maison de Voltaire, & non pas d'Epicure
" Vous renfermez une tête à l'envers,
" qui sans connaitre la nature
" Veut la célébrer dans ses vers
" Plutus est le Dieu qu'il adore
" c'est pour lui seul qu'il a vécu;
" il donnerait Pomone & Flore
" Pour un écu.
" Non, dit-il, le parfait bonheur
" ne se trouve point sur la terre.
" pour le trouver, divin Voltaire,
" sais-tu qu'il faut avoir un cœur:
" grand philosophe sans morale
" toi qui te fais un Dieu de l'or
" oses-tu nous chanter encor
" les douceurs d'une vie innocente & frugale.
" ma foi qui m'offriroit ton lot,
" avec ton humeur incertaine
" J'aimerais mieux celui d'un sot,

: Vivant

" Vivant sans souci & sans haine.
" Quitte Berlin, quitte Paris,
" tu ne seras Mufti ni Pape;
" mais je ne serais pas surpris
" de te voir un jour à la trappe.

Epigramme

" un moribond se fachait contre un prêtre
" qui lui disait: celui qui t'a fait naître
" te fait mourir pour te ressusciter;
" non, jurait-il, cela ne peut pas être.
" l'autre prêchait que qui peut en douter
" ne doit prétendre à l'éternelle gloire.
" le mourant dit, après quelque délai:
" vous le voulez, je consens à le croire;
" mais vous verrez que cela n'est pas vrai.

Chanson de m.r de Voltaire qui ne se trouve pas dans ses oeuvres, adressée à m.lle Duclos célèbre actrice avant la Lecouvreur

" Belle Duclos
" Vous charmez toute la nature
" Belle Duclos
" Vous avez les Dieux pour rivaux
" & Mars tenterait l'aventure
" s'il ne craignait le Dieu Mercure
" Belle Duclos.

— Vers sur les ruines de Lisbonne attribués à mr. de Voltaire et qu'on dit ~~être~~ de mr. de Ximenes qui les avait fait courir sous le nom de Voltaire —

" Quel est ce Dieu de nos calamités,
" qui dans le sein de la terre entrouverte
" veut replonger nos superbes cités?
" triste Lisbonne, il a juré ta perte;
" tes citoyens, tes palais engloutis,
" en un instant se sont anéantis.
" Qu'a tout servi ces légions sacrées
" de Benaillons chez toi si révérées!
" tu les croyais dignes amis du ciel
" faits pour calmer l'ire de l'éternel.
" Ce tribunal de sang et de colère,
" Que dans tes murs, ainsi que chez l'Ibère,
" Cimenta Rome à l'aide de la foi,
" repoussa-t-il le bras levé sur toi?
" tes chapelets, tes pieuses reliques,
" tes ex voto à des milliers de saints
" tant d'oraisons, de dévotes pratiques,
" ces vieux respects pour les rescripts romains,
" Qu'ont-ils produit en ce jour de misère,
" où ta ruine épouvanta la terre?
" Vois le destin de l'heureuse albion,
" qui de l'erreur courante prosélyte
" en traitant tout de superstition,

„ Rit de nos Saints & de notre eau bénite,
„ en se fermant les portes de Sion.
„ en vain, d'alger rivale mercénaire
„ portant sur mer pavillon de corsaire
„ au droit public insultant aujourd'hui,
„ de la Justice importune chimère,
„ nous la voyons braver la règle austère,
„ les Dieux encor lui prêtent leur appui.
„ O providence! O mystère Sublime,
„ Si qque soit notre Cœur Combattu
„ en chancelant se perd dans ton abîme
„ c'est quand le bras qui frappe la vertu
„ n'a pas au moins commencé par le Crime.

Les marques de sensibilité de la part des Princes sont toujours précieuses, la bonté de leur cœur assure souvent bien mieux la tranquillité et le bonheur des peuples que tous les heureux efforts de leur génie.

, en 1755. mr. le Dauphin tirant avec un fusil eut le malheur de blesser un de ses écuyers mr. Chambort qui en mourut qques jours après. il a laissé une femme qu'il aimait tendrement & dont il était adoré. c'était un homme de mérite généralement estimé. mr. le Dauphin a donné dans cette occasion toutes

les marques

les marquer d'un désespoir extrême. La Vve de Chambort vient d'obtenir 6000. de Pension sur le domaine du Roi, elle était grosse lorsque ce malheur arriva; depuis étant près de son terme, elle écrivit à M. le Dauphin pour lui recomander son enfant, au cas qu'elle vint à manquer. Voici la réponse de ce prince datée de Versailles du 30. Janvier 1756.

„ Vos intérêts, madame, sont devenus les miens, je ne
„ les envisagerai jamais sous une autre vuë. vous me
„ verrez toujours aller au devant de tout ce que vous
„ pourrez souhaiter pour vous & pour cet enfant que
„ vous allez mettre au jour. vos demandes seront
„ toujours accomplies. Je serais bien faché que vous
„ vous adressassiez pour leur exécution à un autre
„ qu'à moi: sur qui pourriez-vous compter avec
„ plus d'assurance? ma seule consolation après
„ l'horrible malheur dont je suis l'auteur est de m'en
„ retracer l'idée, et de contribuer, s'il est possible,
„ à la vôtre, & d'adoucir, autant qu'il dépendra de
„ moi, la douleur que je ressens comme vous même.

— Épitaphe d'un menteur.

„ Accablé par un coup subit
„ Valère a passé l'onde noire
„ C'est un fait que vous pouvez croire
„ Car ce n'est pas lui qui le dit.

= Mr. de la Condamine, célèbre par ses Voyages ses connoissances & par toutes les qualités de l'esprit & du cœur, épousa sa niece dans un âge avancé. Voici les vers qui coururent à ce sujet.

= Madrigal de Mr. de la Condamine à sa femme pendant la premiere nuit de ses nôces.

" D'aurore & de Titon vous connoissez l'histoire
; notre hymen en retrace aujourd'hui la mémoire
; mais Titon de mon sort pourrait être jaloux.
; Que ses liens sont différens des nôtres!
; l'aurore entre ses bras vit vieillir son époux
; & je rajeunis dans les vôtres.

= Vers à Mr. de la Condamine par Mr. de Luzemont.

; D'aurore & de Titon nous connoissons l'histoire
; l'infortunné vieillit où vous rajeunissez.
; vous le dites du moins, & pour nous c'est assez:
; véridique & modeste, il faut bien vous en croire
; mais lorsque de l'amour dans le lit nuptial
; vous empruntez la voix pour peindre sa puissance
; ne peut-on soupçonner, sans vous faire une offense
; qu'il n'y fit rien de mieux que votre madrigal

= Réponse de monsieur de la Condamine.

" mon madrigal fut donc à ce que vous pensez
" la nuit de mon hymen, ma plus grande prouesse?
monsieur, sont-ce mes vers que vous applaudissez?
" ou pensez-vous déplorer ma faiblesse?

Hélas,

: Hélas, dans mon printems, pour tribut conjugal
: J'eusse achevé ma neuvaine à Cythère.
: aujourd'hui moins fervent, pour me tirer d'affaire
: J'en remplis les deux tiers avec un madrigal

Replique de monsieur de Luxémont.

: Ce sont vos vers que j'applaudis,
: Sans déplorer votre faiblesse;
: L'amour n'en est pas moins surpris
: que l'objet de votre tendresse,
: (dont lui même serait épris)
: ne vous ait pas rendu tel qu'en votre jeunesse,
: toute fois n'en déplaise au dieu de l'hélicon
: seul garant de cette neuvaine,
: Que commencent souvent, que finissent à peine
: les vrais élus de Cupidon,
: tout homme sur ce point, dit le bon Lafontaine
: est d'ordinaire un peu gascon
: et l'on croit qu'il avait raison.
: mais pour n'être jamais contredit de personne,
: rimez toujours, rimez, vos vers vainqueurs du tems
: prouvent qu'en vos pareils, les fruits de leur automne
: Conservent la saveur de ceux de leur printems

— Avis aux instituteurs

: Ne rebutez jamais & que votre leçon
: d'une douce gaîté prenne l'air & le ton ;
: l'aménité corrige & la rigueur révolte
: la jeunesse est un champ qui promet la moisson
: il en faut arracher l'ivraie & le chardon,
: par ces soins patiens on fait bonne récolte.

— Essai d'un catéchisme pour les enfans d'un certain âge par l'abbé Raynal.

1 — Qu'il est doux d'exister, de penser de sentir ! J'existerai pour obéir à la nature, je penserai pour connaître la vérité, je sentirai pour aimer la vertu.

2 — Je ferai le bien parcequ'il est agréable à faire je laisserai le mal parcequ'il remplit le cœur d'horreur & d'amertume.

3 — J'ouvrirai le matin mon cœur à la joie d'être & de pouvoir faire le bien ; je me livrerai le soir au sommeil avec la satisfaction d'avoir vécu dans l'innocence, je travaillerai le lendemain à faire le bien que je n'ai pas fait la veille.

4 — Je jouirai de tous les biens de la vie sans orgueil & sans injustice, je me passerai de tout ce que je n'ai point sans humeur & sans murmure. : O Vérité

5ème — Ô Vérité ! sois la lumière de mon esprit ; ô Vérité sois la seule nourriture de mon âme ; ô bienveillance, ô amour, ô amitié, soyez la seule occupation de ma vie !

6 — J'aimerai les hommes parcequ'ils sont mes semblables, j'embellirai mon existence de celle des autres, j'étendrai ma bienveillance sur tous les hommes, afin que mon cœur soit toujours rempli de la douceur d'aimer.

7 — S'il est vrai que les hommes sont plus mauvais qu'ils n'étaient, je serai de l'indulgence & de la douceur mes compagnes ordinaires, afin de n'être point malheureux des vices & des défauts des autres.

8 — Je serai heureux du bonheur d'autrui, parceque je le verrai aise, je plaindrai le malheureux que je ne puis secourir, je partagerai ses peines, parcequ'il en sera d'autant plus soulagé ; j'oublierai le méchant & ses actions, parcequ'il faudrait le haïr.

9 — Je ne vivrai que pour aimer ce qui est bon & aimable, je fermerai mon cœur au poison de la haine & de l'envie afin qu'il n'en soit point corrompu ; je souffrirai les injustices des autres sans me plaindre, parcequ'ils sont assez punis d'être méchans.

10 — Je serai doux & sensible dans le bonheur afin d'en être digne, je serai patient & courageux dans le malheur afin de le vaincre.

11° — Je ne murmurerai pas des événemens de la Vie, parceque je n'en suis ni connais la cause ni le but, je regarderai l'immensité de l'univers & ses abîmes, afin de me guérir de l'orgueil de me croire quelque chose. Je regarderai les soins de la nature pour la plus petite de ses créatures afin de ne me point croire abandonné.

12 — mon loisir sera de contempler l'ordre & la magnificence de tes ouvrages, O nature, afin d'avoir sans cesse des sujets de me réjouir. tous les êtres vivans & inanimés obéissent à ta loi, & trouvent leur bonheur dans leur obéissance; je serai soumis à ta volonté, afin d'être heureux comme eux.

13 — J'admirerai les travaux & les vertus de l'homme & son courage & son génie, & la sublimité de ses idées, & je serai aise d'être son semblable. O homme qui t'es dégradé dans la bassesse du vice & des mauvaises actions, que ton souvenir soit effacé de ma mémoire, afin que je ne rougisse pas de mon être!

14 — O Espérance! remplis mon cœur de la certitude de passer ma vie dans l'innocence, afin que j'aie envie de vivre. Que mon cœur n'éprouve jamais la lassitude de faire le bien. Je regarderai la vie comme un bien passager que je rendrai sans regret, parceque je l'aurai fait valoir & que j'en aurai joui. La vertu vaut mieux que la vie parcequ'elle rend l'homme heureux & qu'il ne faut vivre que pour être heureux.

15.e — Ô toi qui règles ma destinée, donne-moi beaucoup de devoirs à remplir, afin que mon cœur ait beaucoup de sujets de satisfaction! Que plutôt je cesse de vivre que de faire un crime. Que je ne sois jamais assez misérable pour causer le malheur d'un être vivant. La fausseté sera loin de mon cœur: le mensonge ne sera point dans ma bouche, parceque je gagnerai à me montrer tel que je suis.

— Chanson de Voltaire pour M.elle Gaussin, le jour de sa fête

" Le plus puissant de tous les Dieux,
" le plus aimable, le plus sage,
" Louison, c'est l'amour dans vos yeux;
" de tous les Dieux le moins volage,
" le plus tendre & le moins trompeur
" Louison, c'est l'amour dans mon cœur.

Lisez adieu de Louison

— Les musiciens de l'orchestre de l'opéra firent brûler J.n J.ques Rousseau en effigie pour avoir combattu la musique française & dit que notre langue n'était pas musicale; jamais à cette occasion on ne vit tant de chaleur & d'emportement; Marmontel fit à ce sujet les 4. vers ci-après.

" à Rousseau qui répondra?
" le public par des murmures
" les polissons par des injures
" & Rameau par un Opéra.

— C'est la mode aujourd'hui de dire du mal des femmes; il semble que les hommes aient voulu dans tous les tems se venger par la médisance de l'empire qu'elles exercent sur eux par les attraits vainqueurs de la beauté, & par les prestiges de ces charmes aux quels rien ne résiste. Suivant les principes de Mr. de Buffon, l'acte de copulation est le seul que la nature avouë, & tout autre commerce entre l'homme & la femme, cette préférence d'un seul objet à tous les autres, cet attachement pour l'objet choisi, au mépris de tous les obstacles, ces délices du sentiment dont les gens épris parlent tant, toute cette tendre philosophie des âmes passionnées, n'est que chimères & un bonheur idéal & factice, dont il ne resulte réellement que malheur & désordre. & Suivant Rousseau la femme par sa nature & par son tempérament plus faible que l'homme, lui est par là même inférieure, & lui doit obéir & céder tous ses droits. Par le même principe, la mère ne peut avoir sur ses enfans la même autorité que le père, parceque la faiblesse de sa constitution & ses infirmités fréquentes ne lui permettent pas d'aspirer à cette santé vigoureuse dont jouit l'homme. Quels

raisonnemens

raisonnemens. comme si l'on avait des droits dans la nature jusqu'à proportion de ses torts, ou pour revenir aux opinions de mr. de Buffon, qu'il fut bien étrange que des êtres doués d'une imagination dont ils ne sauraient ni prévenir ni détruire les effets, fissent consister leur bonheur dans des choses idéales. cette maniere de philosopher ne peut convenir qu'à des êtres imbéciles, inférieurs même aux bêtes, dépourvus également de sentiment & de religion, je dis de reflexions, & bornés uniquement aux loix d'une sensation stupide. posons donc deux principes incontestables: l'un que la femme dans l'ordre phisique & moral des choses, est telle qu'elle doit être, & qu'elle a tous les avantages & tous les inconvéniens dont un être ainsi constitué doit ressentir; l'autre, que les effets de la beauté & de l'amour, pour être imaginaires, ne sont pas moins réels, & feront le bonheur ou le malheur de l'homme, aussi longtems que ses sens seront subordonnés à l'imagination. tout ce qu'on peut dire d'ailleurs contre les femmes est destitué de raison & de philosophie; tous les défauts qu'on peut leur reprocher sont l'ouvrage des hommes, de la société, & surtout d'une éducation

mal entendüe. Doit-on s'étonner, en effet de les voir artificieuses, hypocrites et rusées, lorsque tous nos soins tendent à leur inspirer et à nourrir en elles des sentimens que les injustes loix d'une bienséance chimérique leur ordonnent de cacher. Sans cesse partagées entre ces sentimens autorisés par la nature et les usages qu'une coutume bizarre a érigés en devoir, comment se tireraient-elles d'un labirinthe où ce qui est réel et naturel, est sacrifié à ce qui est imaginaire et factice. On peut dire, sans nous faire tort, que notre éducation en général est bien mauvaise, et dans ses principes souvent contraire au bon sens et à la raison: celle des femmes est bien plus déplorable encore. Si nous perdons notre première jeunesse à apprendre dans les colléges des futilités qu'il est bon d'oublier au plus vite, du moins dès que nous sommes entrés dans le monde, on nous inspire les vrais sentimens de l'honneur, les devoirs de notre état ne nous sont plus cachés, les exemples autant que les maximes, concourent à régler notre conduite, à nous apprendre à mériter l'estime du public, et à nous donner, si ce n'est des vertus, du moins ce qui en serait l'équivalent, si quelque

chose

chose pouvait l'être de l'honneur & des mœurs. le sort des femmes est bien différent du nôtre. exilées comme nous de la maison paternelle dès leur naissance, elles sont élevées dans des maisons religieuses ou (ce qu'on en peut dire de moins désavantageux) elles ne reçoivent pas une idée juste, ni de leur état, ni de leurs devoirs, ni de la vertu, ni de l'honneur, ni de la décence, ni du monde, ni d'aucune des situations dans lesquelles elles doivent se trouver par la suite, & auxquelles il faut être préparé pour en éviter les dangers. la morale des femmes est toute fondée sur des principes arbitraires, leur honneur n'est pas le vrai honneur, leur décence est une fausse décence & tout leur mérite, toute la bienséance de leur état consistant dans la dissimulation & le travestissement des sentimens naturels, qu'un devoir chimérique leur prescrit de vaincre, & qu'avec tous leurs efforts elles ne sauraient anéantir. imbues de ces principes, elles se trouvent au sortir du couvent, dans les bras d'un inconnu auquel elles apprennent que leur destinée est unie par des liens éternels & indissolubles. les doux & sacrés devoirs de l'himen deviennent ainsi par la tyrannie de nos usages, des outrages faits à la pudeur; & la victime est immolée aux désirs de l'homme, qui

par les droits du mariage, déchire le voile que la décence et la délicatesse d'un amour respectueux et tendre, ordonnaient d'écarter imperceptiblement avec une timide défiance. alors le tumulte des désirs & l'incertitude des principes deviennent également grands. Jetée dans un monde dont elle ignore les dangers, à qui obéira une femme abandonnée à elle-même, ou livrée à un homme qui exige comme devoir, ce que le cœur peut seul accorder à l'amant soumis qui sait toucher? Comment s'y prendra-t-elle pour démêler ce qui est de l'essence de la vertu & de l'honneur, d'avec les préceptes de ces devoirs imaginaires dont on a bercé son enfance? reconnoissant bientôt la futilité de ces derniers, ne risquera-t-elle pas d'étendre le mépris qui leur est dû, jusqu'aux vertus les plus indispensables? à force d'avoir senti les entraves, elle ne connoîtra plus de bornes, et confondant les devoirs réels avec des pratiques arbitraires, en substituant ces dernières aux premieres, elle se trouvera perdüe avant que d'avoir pû faire la premiere reflexion sensée. Comment au milieu de ce trouble échapera-t-elle à la séduction des hommes? du moment qu'une jeune femme entre dans le monde, tout conspire

Contre

Contre elle & contre sa vertu, on dirait que toute la société est intéressée à sa perte, & ce n'est que par le plus grand des miracles qu'elle pourrait échapper aux piéges tendus de tous les côtés à sa simplicité & à son innocence. Ordinairement elle hâte sa perte à proportion que son cœur est bien né, droit & sensible, & sa ruine devient inévitable, si elle n'est pas initiée de bonne heure dans toutes les ruses de la méchanceté des hommes & dans les mistères du vice qu'elle n'aurait jamais dû connaître ...... Quand on réfléchit de bonne foi sur les malheurs inséparables de cette situation, bien loin de dire du mal des femmes, on est tenté de croire qu'elles sont en général beaucoup mieux nées que les hommes. On ne saurait disconvenir qu'il n'y en ait un grand nombre qui, en dépit de tous les obstacles, en dépit de nos épigrames & de notre morgue philosophique jouissent de l'estime publique, du prix & des honneurs dûs à la vertu. Si c'est par un miracle que ce sexe aimable est préservé du naufrage, ce miracle fait honneur aux femmes. Deux choses empechent leur ruine, tandisque tout y conspire. Uniquement occupé de passions douces & tendres, leur cœur ignore le feu violent de l'ambition, & de l'interêt, deux ressorts du malheur du monde qui occasionnent continuellement

les grands Crimes, & ces Vices obscurs & odieux dont les hommes ont la bassesse de se souiller... les femmes ont en général le sentiment plus sur, plus prompt, plus délicat que les hommes, & c'est par là qu'elles préviennent le plus souvent les plus grands malheurs. la lueur obscure & tremblante du sentiment, est mille fois plus sure & plus rapide que le flambeau brillant de l'esprit & de la raison; voilà pourquoi en général les hommes font tant de fautes énormes & des chutes si marquées, lorsque les femmes s'arrêtent presque toujours sur le bord du précipice.

— Convient-il à m^r. de Voltaire de se faire le prôneur du faste de Louis 14. d'en être ébloui comme le serait un écolier, d'applaudir à cette hauteur si déplacée à l'égard des nations étrangères & des foibles, qui a long-tems rendu le nom françois odieux en Europe, d'excuser enfin tant de choses blamables aux yeux du sage & que l'histoire ne doit jamais passer aux souverains, afin que ceux qui existent apprennent à trembler pour leur mémoire. Louis 14. n'était pas assez éclairé pour jouer un role digne de son siècle. l'élévation & l'amour des grandes choses qui étaient en lui, n'étant pas secondées par

l'esprit

l'esprit, substituaient sans cesse un vain faste à la grandeur réelle. avec quelle complaisance Voltaire cite ces pensions qu'il fit donner à des savans étrangers d'un bout de l'Europe à l'autre. il y a dans cette munificence un air de grandeur qui n'éblouit pas le philosophe. Quand on pense que Louis 14. n'avait nulle idée du mérite de ceux qu'il recompensait ainsi, cette action n'est plus que fastueuse & ne se réduit à rien. il eut été bien plus beau de diminuer les impots des peuples, que d'envoyer des présens à des étrangers dont on a déja oublié les noms, & c'est ainsi que Henri 4. aurait agi. un roi éclairé & véritablement grand aurait du moins taché d'attirer dans son royaume des étrangers d'un certain mérite, par ses bienfaits & surtout par la liberté & la tolérance. On cite encore avec plaisir le jour où Louis 14. vint au parlement en bottes fortes, le fouet à la main, pour faire enregistrer ses édits. il était du devoir de Voltaire de relever l'indécence de cette action au lieu de l'approuver. Je n'y vois rien de grand. les bottes ne vont aux rois qu'à la tête de leurs armées. J'aime mieux voir Henri 4. venir au parlement pour porter des édits bursaux & observant au sortir du palais que le peuple ne criait pas vive le roi, revenir chez lui triste, & dire à ses courtisans: ils ne sont pas contens de moi, ils ne m'ont

rien dit, & puis retourner tout d'un coup au Palais pour retirer ses édits, disant : il vaut mieux que Je n'aie point d'argent, & qu'ils soient contens - Voilà des traits que l'historien doit consacrer dans ses fastes, & que la postérité doit honorer de ses larmes....

- Quatrain que Voltaire adressa à Bernard ./.

" Gentil Bernard est averti
" Que par l'amour & par Cythère
" Que l'art d'aimer doit Samedi
" Venir souper chez l'art de plaire .

- C'était feu madame la Duchesse de Luxembourg qui priait m^r. Bernard de venir souper chez elle & lire le poëme de l'art d'aimer.

- On conserve la version du manuscrit, quoique le quatrain nous semblât beaucoup mieux si l'on substituait le second au premier, & le premier au second comme il a paru dans plusieurs versions connues

---

- Quoique les bouts rimés, par leur institution soient une assez mauvaise chose, & qu'il soit aussi ridicule que puéril d'ajouter à la contrainte de la rime celle des rimes données, en voici qui paraissent assez jolis, c'est l'abbé de Brolène qui les a remplis,

- Quelle

= Quelle enfance ! Quel air fantasque !
" Vous vous cachez. un perfide évantail
" Vous voile à moi. Laissez tomber le masque :
" Vous ne pourrez que gagner au détail.
" Quels traits ! Quels yeux ! mon cœur en cabriole.
" Que de fraîcheur ! Dieux, le souris mignon !
" Vous rougissez ! hé, mais vous êtes folle.
" Je louerai tout, du pied jusqu'au chignon.
" Jouir de tant d'appas vaut mieux que la tiare.
" Quoi, rien que voir ! Ce serait un tourment.
" Le temps est précieux ; le sage en est avare ;
" L'amant aussi. délicieux moment.
" ah, Grécourt ne trouva si gentille tonsure.
" allons, tout dort, Chambrière & Coquet,
" tout laisse à nos désirs une bien libre allure.
" Le jaloux ronfle, entends-tu son hoquet ?
" Qu'il est doux de tromper aussi lourde mâchoire.
" Morphée entre ses bras retient votre grondeur.
" Viens dans les miens. Voguons à l'amoureux grimoire,
" tandis que, tourmenté d'une noire vapeur,
" il rêve qu'il est cerf, que je croque sa biche ;
" Coiffons son chef hideux du burlesque chapeau.
" L'amour veut des transports, la vengeance une niche.
" Nuit ! couvre nos plaisirs, jette-nous ton manteau.

— M^r. de Fontenelle mourut en 1757. âgé alors d'environ 100. ans, ses divers ouvrages sont devenus des livres classiques. les gens du monde ignorans et bornés les femmes même dont les gouts et les occupations ont une si grande influence dans ce qui concerne l'esprit et les mœurs des français, ont puisé dans ses ouvrages les principes d'une philosophie saine et éclairée; l'esprit philosophique aujourd'hui si généralement répandu doit donc ses premiers progrès à m^r. de Fontenelle, on a remarqué que dans ce qu'on lui contait ou disait il attendait toujours l'épigramme; insensible à tout autre genre de beauté, tout ce qui ne finissait par par un tour d'esprit, était nul pour lui. il conserva la jurette et la finesse de son esprit jusqu'à sa mort. sans sa surdité qui l'empechait de prendre part à la conversation, il eut été aussi agréable dans la société qu'il l'avait été à l'âge de 30. ans, il dit un jour à une jeune femme, pour lui faire sentir l'impression que sa beauté faisait sur lui: ah! si je n'avais que 80. ans! mad^me. Grimaud très connuë agée de 103. ans ayant été le voir 4. mois avant sa mort, lui dit: il semble, monsieur, que la providence nous ait oublié sur la terre, m^r. de Fontenelle porta finement son doigt sur la bouche et lui dit: chut! c'était par de pareils mots que son commerce était devenu agréable dans la société —

— Pour peu qu'on connaisse les avantages & les ressources de la France, on doit se convaincre que celui de ses rois qui saurait en tirer parti, encourager la culture & la population, ranimer le génie de la nation, ne pourrait manquer d'avoir la domination universelle en Europe, surtout s'il était juste & qu'il s'appliquât à ne jamais se mêler des querelles injustes & ambitieuses des autres que pour les faire cesser par son autorité. La justice est la première vertu des rois, & celui qui en est doué, ne peut manquer d'être respectable, non seulement à ses sujets, mais à tous les peuples de la terre.

— imitation d'un sonnet du Zappi poëte italien —

: Stances :

" Dans les tems fortunés de ma première enfance
" Où je domptais à peine un timide chevreau,
" Chloris eut sur mes vœux une entière puissance;
" Pour voler dans ses bras, je quittais mon troupeau.
" Je l'aimais, & mon cœur se faisait mieux entendre
" Qu'un vain son que ma bouche avait peine à former;
" un jour, en me donnant le baiser le plus tendre,
" à ton âge, dit-elle, on ne sait pas aimer.
" J'ai grandi : je t'aimais, Bergère, & je t'adore
" mes feux nés avec moi, croissent avec mes ans;
" tu ne te souviens plus de mes premiers accens :
" hélas! de ton baiser, je me souviens encore :

= Couplets de M. le marquis de Chauvelin sur Sept femmes qui s'étaient trouvées à un Souper ensemble furent dans cette réunion comparées aux 7. pechés mortels, chacune tira le Sien par le Sort.

= Madame de M.*** la luxure.

„ Dut-il vous en couter quelque peu d'innocence,
„ un si joli péché doit-il vous alarmer?
„ vous savez trop bien le faire aimer
„ pour ne pas lui devoir de la reconnaissance.

= Madame de Chauvelin, la Gourmandise.

„ en songeant à votre péché
„ vous ayant les traits d'un ange
„ en vérité, je suis fâché
„ de n'être pas quelque chose qu'on mange.

= Madame de Surgères, l'avarice.

„ Quoique votre péché paraisse un peu bizarre
„ si vous vouliez, il deviendrait le mien,
„ Iris, si vous étiés mon bien
„ je sens que je serais avare.

= Madame de Courtelle, la Colère.

„ sans vous défendre la colère
„ je vous obligerai, cloris, d'y renoncer.
„ il ne vous sera plus permis de l'exercer
„ que contre ceux à qui vous n'avés pas su plaire

— Madame de Maulevrier, l'Orgueil, —

" l'Orgueil vous doit un changement bien doux
" Jadis il passait pour un Vice,
" Depuis qu'il a le bonheur d'être à vous,
" on le prendra pour la Justice

= Mademoiselle de Cicé, la Paresse

" à la paresse vous pouvez vous livrer
" Iris, lorsqu'on est sur de plaire
" on fait bien de se reposer,
" il ne reste plus rien à faire

= Madame Dagenois, l'envie

" C'est être se dit indulgent
" mais à votre péché, thémire, je fais grace,
" ne faut-il pas que je vous passe,
" ce que j'éprouve en vous voyant.

— Ode de Malherbe —

" N'espérons plus, mon ame, aux promesses du monde,
" Son éclat est un verre, & sa faveur une onde,
" Que toujours quelque vent empêche de calmer.
" Quittons les vanités, lassons-nous de les suivre:
" C'est Dieu qui nous fait vivre,
" C'est Dieu qu'il faut aimer —

— Il faut être en garde contre le premier coup d'œil; les abords de Genève sont très propres à effaroucher les têtes françaises, & à plus forte raison des têtes femelles qui ne sont jamais sorties de leur pays.

" on n'y voit que des monts glacés
" ou bien des campagnes arides:
" ces peuples cependant par les Dieux protégés,
" tiennent d'eux, selon moi, des bienfaits plus solides
" Que ceux dont on nous voit si vains.
" chez eux nul brillant équipage
" point de palais dorés ni de superbes trains;
" sans faste, sans nul étalage,
" par la sagesse & l'équité
" par l'amour de la liberté
" ils semblent animés d'une ame égale & pure,
" de leur cœur la naïveté
" & de leurs mœurs l'urbanité
" nous ramènent aux tems de la simple nature.

— Un roi avait condamné un de ses sujets à mort, ce malheureux lui demanda grace, mais inutilement, le roi était inflexible. Quand cet homme condamné vit qu'il fallait périr, son cœur s'irrita, sa langue s'enfla & il chargea le monarque d'injures. Le monarque voyait que cet homme parlait, mais il ne l'entendait pas. il demanda à un de ses courtisans ce qu'il disait,

& ce courtisan

& le courtisan lui répondit: = Prince, il dit que celui
„ qui sera miséricorde dans ce monde l'obtiendra dans
„ l'autre où nous serons tous jugés " le monarque
touché de ce discours, accorda la vie au coupable,
mais un autre courtisan ouvrit la bouche, & dit au
premier qu'il ne convenait pas à des hommes comme
eux de mentir à leur souverain, & au souverain, que
ce misérable s'était exhalé contre lui en injures. le
Prince prit la parole, & dit à celui-ci = J'aime mieux
„ son mensonge que ta vérité; son mensonge m'a fait
„ faire une action de miséricorde; ta vérité m'en eut fait
„ faire une de sévérité. son mensonge a sauvé la vie,
„ ta vérité eut donné la mort " & se tournant ensuite
vers l'autre, il ajouta = cependant qu'on ne me mente
jamais =

✗. Epitre à mr. Laurent à l'occasion du bras artificiel qu'il a inventé, par mr. l'abbé Delille: on a dit du bien de cette épitre, on en doit dire davantage du héros qu'elle chante. le bras artificiel de mr. Laurent suplée presqu'à toutes les fonctions du bras naturel. non seulement on peut s'en servir pour manger & boire & pour les autres besoins de la vie mais encore on écrit avec ce bras. il suffit que celui qui a eu le malheur de perdre un des siens ait conservé un moignon, mr. Laurent y attache sa machine qui opère ses différens mouvemens au moyen de plusieurs cordes de boyaux. on en a fait des expériences devant le roi, & tous ceux qui en ont été témoins sont emerveillés de l'invention. cet habile ingénieur a donné des preuves de son génie dans plusieurs autres machines.

Lucrèce, Romance par M.r *** avocat Général du Roi, au parlement de Paris.

— Sur l'air de la romance de Daphné —

„ Lucrèce eut une âme tendre
„ avec un Cœur vertueux;
„ Tarquin ne put s'en défendre
„ Et le défaut de s'entendre
„ fit le malheur de tous deux.

„ un Jour, tout parfumé d'ambre
„ méditant d'heureux efforts
„ il la surprit dans sa chambre:
„ on n'avait point d'antichambre,
„ on n'annonçait point alors.

„ à ses pieds, il tombe, il Jure
„ qu'il sera respectueux,
„ que sa flamme est vive & pure:
„ On dit qu'en cette posture
„ un homme est bien dangereux

„ Lucrèce reste muette
„ mais bientôt, prenant un ton,
„ elle veut fuir sa défaite;
„ mais n'aïant point de Sonnette
„ Comment tirer le cordon?

— Tarquin

: Tarquin devint téméraire,
: Lucrèce eut recours aux cris;
: elle tombe en sa bergère:
: le pied glisse d'ordinaire
: Sur un parquet sans tapis.

: Le remords trouble son ame
: Jusqu'au plaisir tout l'aigrit;
: un poignard éteint sa flamme:
: dans notre Siècle une femme
: a plus de force d'Esprit.

= Un soir, après souper, nous étions assis autour du feu, mon père, mes frères, mes Sœurs & moi. Je méditai qque tems; après avoir médité, j'ouvris le Saint alcoran, & lelus; mais mes frères & Sœurs s'endormirent & il n'y eut que mon père qui m'écoutât. Surpris je lui dis, = mon père n'est-il pas honteux que mes „ frères & mes Sœurs se soient endormis & qu'il n'y ait „ que vous qui m'écoutiez? = & il me répondit
: mon fils, chère partie de moi-même, eh!
: ne vaudrait-il pas mieux que tu dormisses
: comme eux, que d'être si vain de ce que
: tu sais?

= fable Sarrasine =

"Fable Sarrasine"

— Au tems d'Isa, trois hommes voyageaient ensemble; chemin faisant, ils trouvèrent un trésor. ils étaient bien contens. ils continuerent de marcher, mais la faim les prit, & l'un dit = il faudrait avoir à manger, qui est-ce qui en ira chercher? — c'est moi = répondit un second = il part, il achète des mets, mais en les achetant, il pensait que s'il les empoisonnait, ses compagnons de voyage en mourraient, & que le trésor lui resterait, & il empoisonna les mets. cependant les deux autres avaient médité, pendant son absence de le tuer & de partager entre eux le trésor. il arriva ils le tuèrent. ils mangerent des mets qu'il avait apportés; ils moururent, & le trésor n'appartint à personne

— Une nuit, je me rappelai la mémoire des jours que j'avais passés. je vis combien j'avais perdu de momens, & je fus affligé, & je versai des larmes & à mesure que mes larmes coulaient, il me sembla que la dureté de mon cœur s'amolissait & j'écrivis ces vers qui convenaient à ma condition.

" à chaque instant une partie de moi-même s'envole. hélas! qu'il m'en est peu resté! malheureux, tu as 50. ans, & tu dors encore! éveille-toi, la nature

t'a imposé

t'a imposé une tache, t'en iras-tu sans l'avoir faite ?
le bruit du tambour et de la trompette s'est fait entendre,
et le soldat négligent n'a pas préparé son bagage.
l'aurore est levée, et les yeux du voyageur paresseux
ne sont pas ouverts. Veux-tu ressembler à ces insensés ?
celui qui était venu a commencé un édifice, et il a passé,
un autre le continuait, lorsqu'il a passé ; un troisième
s'occupait aussi du monument de vanité, lorsqu'il a
passé comme les premiers. l'opiniâtreté de ces hommes,
dans une chose du néant, ne doit-elle pas te faire rougir ?
tu ne prendrais pas un homme trompeur pour ton ami
et tu ne vois pas que rien ne trompe comme le monde ?
le monde s'en va, la mort entraîne indistinctement
le méchant et le bon, mais la récompense attend celui-ci.
l'infortuné, c'est celui qui va mourir sans se repentir.
repens-toi donc ; amende-toi ; hâte-toi de déposer
dans ton sépulcre la provision de ton voyage. le moment
presse ; la vie est comme la neige. à la fin du mois
d'août, qu'en est-il resté sur la terre ? il est tard, mais
tu peux encore si tu veux, et si tu ne permets pas
aux charmes de la volupté de te lier. Allons, ami,
secoue-toi =

= Le poëte ajouta = J'ai pesé murement ces
choses ; j'ai vû que c'était la vérité, et je me suis

retiré dans un lieu solitaire. J'ai abandonné la compagnie des hommes, j'ai effacé de mon esprit tous les discours frivoles que j'avais entendus; je me suis proposé de ne rien dire à l'avenir, d'inutile et j'avais formé cette résolution en moi-même, & je m'y conformais, lorsqu'un ancien camarade avec qui j'avais été à la Mecque sur un même chameau, fut conduit dans mon hermitage. C'était un homme d'un caractère serein & d'un esprit plein d'agrément. il chercha à m'engager de conversation. inutilement, je ne proferai pas une parole. dans les moments qui suivirent, si j'ouvris la bouche, ce fut pour lui révéler mon dessein de passer ici loin des hommes, tranquille, obscur, ignoré, le peu qui me restait de jours à vivre adorant Dieu dans le silence, & ordonnant toutes mes actions à la dernière; mais l'ami séduisant me peignit avec tant de douceur & de force l'avantage d'ouvrir son cœur à l'homme de bien lorsqu'on l'avait rencontré, que je me laissai persuader. Je descendis avec lui dans mon jardin, c'était au printemps; les roses étaient écloses; l'air était embaumé du parfum qu'elles exhalent sur le soir. le jour suivant, nous allâmes promener & converser dans un autre jardin; il était aussi planté de roses & embaumé de leur parfum;

: nous

Nous y passâmes la nuit. au point du jour, mon ami se mit à cueillir des roses, & il en remplissait son sein; je le regardais, & son amusement m'inspirait des pensées sérieuses. je me disais: voilà le monde, voilà ses plaisirs, voilà l'homme, voilà la vie & je méditais un ouvrage qui s'appelerait LE ROSIER, & je confiai cette idée à mon ami, il l'approuva, & je commençai mon ouvrage qui fut achevé avant que les roses ne fussent fanées dans le sein de mon ami"

— L'abbé de Voisenon était incontestablement une des plus aimables créatures qu'on puisse rencontrer dans la société. alternativement libertin & devot mais toujours aimable; il a passé sa vie à être mourant d'un asthme & à se retablir un instant après. C'est un fait, qu'un jour à la campagne, se trouvant à l'article de la mort, ses domestiques l'abandonnèrent pour aller chercher les sacremens à la paroisse. Dans l'intervalle, le mourant se trouve mieux, se lève, prend une redingotte & son fusil, & sort par la porte de derrière. chemin faisant, il rencontre le prêtre qui lui porte le viatique, avec la procession, il se met à genoux comme les autres passans & poursuit son chemin. le bon Dieu arrive chez lui avec les prêtres & les domestiques, on ne trouve plus le malade, qui pendant qu'on le cherchait dans toute la maison, tirait des lapins dans la plaine.

– Piron, qui a dit de bonnes choses dans sa vie disait un jour, qu'un discours de réception à l'académie française ne devait pas s'étendre au delà de trois mots. Je prétends que le récipiendaire doit dire,

= Messieurs grand merci =

Le directeur lui répondra = il n'y a pas de quoi „ si cet usage s'était introduit, nous aurions depuis la fondation de l'académie une centaine de discours ennuyeux de moins =

– Le Couplet suivant a couru long-tems dans Paris, mais la pointe de l'Épigramme est pillée.. on a fait cette plaisanterie sur la Compagnie de Jésus, réformée dès le mois d'août 762 –

Sur l'air: Jeannette, l'amour lui même.

„ Capitaines qu'on réforme
„ & qui partout publiez
„ Que c'est injustice énorme
„ Qu'on vous ait ainsi rayés,
„ C'est en vain que chacun crie;
„ un coup plus inattendu
„ Vous pétrifie:
„ Jésus lui-même a perdu
„ Sa compagnie.

Epigramme par mr. Saurin.

une fille de l'Opéra se disant presque neuve,
avec un sous-fermier venait de passer bail.
le prix païé d'avance, on en vient à l'épreuve:
oh! oh! dit-il, trouvant un amour au bercail,
la belle, marché nul; je vous ai pris pour veuve,
non pour mère; rendez; la belle s'en défend.
Carron survint alors; on le choisit pour juge:
eh! dit-elle, monsieur, voilà bien du grabuge,
Quand la toile est levée, on ne rend point l'argent =

1763. Les vrais prodiges sont assez rares pour qu'on en parle quand on a occasion d'en voir; un nommé Mozart maitre de chapelle de Salzbourg arrive à Paris avec deux enfans de la plus jolie figure du monde; sa fille agée de 11. ans, touche le clavecin de la maniere la plus brillante, elle execute les plus grandes pieces et les plus difficiles avec une précision à etonner. son frere qui n'a pas encore 7. ans, est un phénoméne si extraordinaire qu'on a de la peine à croire ce qu'on voit de ses yeux et ce qu'on entend de ses oreilles. c'est peu pour cet enfant d'executer avec la plus grande précision les morceaux les plus difficiles avec des mains qui peuvent à peine atteindre la sixte; ce qui est incroyable, c'est de le voir jouer de tête pendant une heure de suite, et

là s'abandonner à l'inspiration de son génie et à une foule d'idées ravissantes qu'il sait encore faire succéder les unes aux autres avec gout et sans confusion. le maître de chapelle le plus consommé ne sauroit être plus profond que lui dans la science de l'harmonie et des modulations qu'il sait conduire par les routes les moins connues, mais toujours exactes. il a un si grand usage du clavier, qu'on le lui dérobe par une serviette qu'on étend dessus, et il joue sur la serviette avec la même vitesse et la même précision. c'est peu pour lui de déchiffrer tout ce qu'on lui présente; il écrit et compose avec une facilité merveilleuse, sans avoir besoin d'approcher du clavecin et de chercher ses accords. je lui ai écrit de ma main un menuet et l'ai prié de me mettre la basse dessous; l'enfant a pris la plume et, sans s'approcher du clavecin, il a mis la basse à mon menuet. vous jugez bien qu'il ne lui coute rien de transporter et de jouer l'air qu'on lui présente, dans le ton qu'on exige; mais voici ce que j'ai encore vu et qui n'est pas moins incompréhensible. une femme lui demanda l'autre jour s'il accompagnerait bien d'oreille et sans la voir, une cavatine italienne qu'elle savait par cœur; elle se mit à chanter. l'enfant essaya une basse qui ne fut pas absolument exacte, parce qu'il est impossible

de préparer

de préparer d'avance l'accompagnement d'un chant qu'on ne connaît pas; mais l'air fini, il pria la dame de recommencer, et à cette reprise, il joua non seulement de la main droite tout le chant de l'air, mais il mit, de l'autre, la basse sans embarras, après quoi il pria dix fois de suite de recommencer, et à chaque reprise, il changea le caractère de son accompagnement; il l'aurait fait répéter 20. fois si on ne l'avait fait cesser. Je ne désespère pas que cet enfant ne me fasse tourner la tête, si je l'entends encore souvent, il me fait concevoir qu'il est difficile de se garantir de la folie en voyant des prodiges; ces enfans ont excité l'admiration de tous ceux qui les ont vus et entendus.

— Madame du Deffant était célèbre à Paris par les agrémens de son esprit et par la bonne compagnie qu'elle rassemblait; Voltaire resta toujours en liaison avec cette dame aux bons mots, ainsi que Dalembert et beaucoup d'autres gens célèbres de la cour et de la ville; quand on lui parla du miracle de St. Denis qui après avoir été décapité à Paris, se promena de là à St. Denis en portant sa tête sous son bras.

= Eh bien dit-elle, il n'y a que le premier pas qui coûte =

= Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
: notre crédulité fait toute leur science.

(Jocaste)

— Un jour, Mr. de Voltaire jouant, dans le Salon de Luneville, un piquet avec une dévote, un orage survint. La dévote se mit à frémir, à prier qu'on baissât les jalousies, qu'on fermât les volets, à se signer, et à dire qu'elle tremblait de se trouver en ce moment à côté d'un impie, sur lequel Dieu dans sa colère, pourrait se venger par la foudre. Voltaire, indigné de cette incartade, se lève et lui dit,
= Sachez, madame, que j'ai dit plus de bien de
= Dieu dans un seul de mes vers, que vous n'en
= penserez de votre vie =

— En parlant de l'art avec lequel les Hottentots savent dresser les boeufs sauvages, Mr. de Buffon dit:
= les hommes les plus stupides sont, comme
" l'on voit, les meilleurs précepteurs des bêtes;
" pourquoi l'homme le plus éclairé, loin de conduire
" les autres hommes a-t-il tant de peine à se
" conduire lui-même? = il n'y a point d'enfant qui ne puisse répondre à cette question.

— Mr. le Vayer ancien maître des requêtes mourut à un âge peu avancé, c'était un homme moins célèbre que savant et aimable, et possédait toutes les langues anciennes et modernes, il avait, avec un esprit droit des

: connaissances

connaissances fort variées, il jouissait d'une fortune considérable avec une femme aimable qu'il aimait beaucoup, & dont il était adoré, & mourut d'une manière bien malheureuse, il avait coutume de se baigner chez lui dans un bain qu'on lui chauffait au moyen d'un cylindre rempli de charbons allumés. le domestique qui avait placé le cylindre à côté de la baignoire lorsque son maître y fut entré, oublia en s'en allant de l'emporter avec lui. On sait que la vapeur du charbon qui ne peut se dissiper dans l'air est un poison prompt & actif au quel rien ne résiste. On trouva le maître & son chien qu'on avait renfermé avec lui dans la chambre du bain, sans vie.

Vers de Diderot. le Péril du moment.

" Mon âme s'élançait vers sa bouche ingénue;
" Je sentais ses beaux bras doucement me presser:
" moment terrible & doux! Je tremble d'y penser.
" Ses yeux cherchaient mes yeux, sa gorge toute nue
" tressaillait sous ma main; Que j'y trouvais d'appas!
" Quel trouble j'éprouvai! que ne devins-je pas!
" J'étais atterré, amour. telle fut mon ivresse,
" Qu'un seul instant de plus.... ah! J'irai chez les morts
" Sans connaître le crime & sentir le remords;
" Car j'ai pu demeurer fidèle à ma maîtresse.

— L'abbé le Monnier Sacristain de la Sainte chapelle faisait des Vers d'une maniere Originale; attendu à un diner où il était invité & n'aïant pas pû s'y rendre, il envoya les Vers Suivans à sa place

il ne pourra jamais entrer,
non, non, la chose est impossible;
rien n'a Servi de pester, Jurer;
il est d'une grosseur terrible.
ah! ah! chien! ah! que c'est Sensible!
il Vaudrait mieux y Renoncer......
y renoncer! Quoi sans Secousse
ne pourrait-on point l'enfoncer
par une Violence douce?
allons, occupe-toi, mon cœur
de la Volupté Vive & pure
qui bientôt Suivra la douleur,
& tu Souffriras Sans murmure.
essayons encore une fois,
& nous armons de patience;
mais plus j'essaie & plus je Vois
que la douleur sur ma constance
l'emporte & me mêt aux abois.
Cher compatriote, cher hôte,
Voyez, Voyez si c'est ma faute,
Voyez si j'ai rien négligé
pour Vaincre le mal & l'enflure
d'un pied de la goute affligé
pour qui je n'ai point de chaussure

= Vers de mr. D'alembert pour mettre au bas-
-du portrait du Roi de Prusse.

" modeste sur un trone orné par la Victoire
" il sut apprécier & mériter la gloire;
" héros dans ses malheurs, prompt à les réparer
" de mars & d'apollon déployant le génie
" il vit l'Europe réunie
" pour le combattre & l'admirer.

= Mr. de St. foix piqué d'un propos indécent que
lui tint la clairon, se vengea par l'Épigramme suivante
qu'il pria un de ses amis de lire à un nombreux souper
où ils se trouverent tous deux, comme une piece qui
courait; pour entendre cette Vilénie, il faut se souvenir
que Fretillon était le premier nom de mlle. clairon,
célèbre par les désordres de sa Jeunesse

" Pour la fameuse Frétillon
" On a frappé, dit-on, un médaillon,
" mais à qque prix qu'on le donne,
" fut-ce pour douze sols, fut-ce même pour un
" il ne sera jamais aussi commun
" Que le fut jadis sa personne.

(3e.) mr. le comte de Valbelle ami en titre de la clairon
venait

venait de faire frapper une médaille où l'on voyait d'un coté le buste de l'héroïne, & de l'autre cette inscription qui n'est pas sublime:

— Melpomène & l'amitié ont fait graver cette médaille —

— un admirateur de mlle. Clairon parodia cette vilaine épigramme de la manière suivante.

" Sur l'inimitable Clairon
" On a frappé, dit-on un médaillon
" mais q.que éclat qui l'environne
" Si beau qu'il soit, si précieux,
" il ne sera jamais aussi cher à mes yeux
" Que l'est aujourd'hui sa personne.

— Le Siège de Calais de mr. Du Belloi malgré la critique que sa pièce éprouva, eut 19. représentations si nombreuses que deux heures avant le commencement de la pièce, il n'y avait pas moyen de trouver une seule place tout était loué & retenu d'avance. l'auteur fut obligé de paraître 5. à 6. fois, &, à la cloture du théâtre, ce furent les dames des premières loges qui l'appelèrent. Sa majesté, en agréa la dédicace & accorda à l'auteur une gratification de mille écus, outre une médaille d'or, représentant d'un côté le buste du roi, & de l'autre le génie de la poésie dramatique tenant un rouleau avec les mots,

: Corneille

Corneille, Racine, Moliere, et qui nascentur ab illis. Le Duc de Brissac, qui a conservé au milieu de la confusion des rangs et des langues, le ton et les mœurs de l'ancienne chevalerie, a dit à mr. Du Belloi:
" Monsieur, vous m'avez fait sentir le plaisir d'être
" français; s'il vous manque un acteur, vous pouvez
" compter sur moi =
les 19. représentations valurent 60 jm. à la comédie
= Au milieu de cet enthousiasme, cette tragédie a enfin paru au grand jour de l'impression quelques jours avant la clôture et n'a pas soutenu cette redoutable épreuve avec autant de succès que celle du théâtre.
On reprochait à un étranger au service de france, de n'être pas bon français, parcequ'il n'avait pas trouvé la pièce admirable à la première représentation
= bon français! reprit cet étranger, je voudrais que
= les vers de mr. Du Belloi le fussent autant que moi.
Cette réponse fit fortune et courut tout Paris au milieu du grand engouement. l'impression de la pièce a mieux fait sentir la nécessité de ce vœu patriotique. On n'a jamais rien vu d'aussi étrangement mal écrit, d'aussi dépourvu de style et d'harmonie que cette tragédie. elle est assurément déchirante: si elle ne déchire pas le cœur elle déchire certainement les oreilles.

— Il est bon de conserver une lettre écrite de Suisse et qu'on assure authentique, il y a dans cette lettre une naïveté & une tournure qui ne s'inventent pas; en leur faveur, on doit faire grace à un terme déclaré malhonnête, mais qu'on ne pourrait changer, sans nuire à la simplicité du style.

— Lettre d'une femme à son mari, soldat dans le régiment de Lochmann Suisse, traduite litteralement de l'allemand

« Très cher cœur, je ne puis m'empecher de te donner
» avis que, grace à Dieu, je suis saine et bien portante.
» Je serai très aise d'apprendre la même chose de toi,
» j'espère que cela te va toujours bien. tout va
» aussi bien dans la maison, excepté que tes frères
» me chagrinent; voilà pourquoi je voudrais que
» tu demandes un congé à ton capitaine, pour revenir
» bientôt à la maison. tes frères sont de méchantes
» langues, qui me traitent ni plus ni moins que si j'étais
» une p.... je suis dans l'espérance de te revoir, ta fidèle
» anne marguerite — P. S. je dois te dire mais
» je ne l'ose presque pas, j'espère pourtant que cela
» ne te fera pas grand chose, je te dirai donc que je
» me suis approchée un peu trop près de notre voisin George
» et cela fait que je suis grosse, j'aurai sûrement soin
» de l'enfant comme si c'était le tien propre.
» dépêche toi, je te prie de revenir bien vîte

pour

„ Pour aider à le faire baptiser, & me remettre en honneur.
„ tu le peux; ne suis-je pas toujours ta chère Marguerite?
„ & tu sais bien que, si tu avais été ici, le malheur ne
„ serait pas arrivé =

— On prétend qu'il faut faire l'enfant avec les enfans, & moi je pense que, puisqu'ils doivent devenir hommes, on ne saurait trop tot faire l'homme avec eux.

— Réponse d'un allemand à qui on demandait à Versailles avant la révolution, comment il trouvait les Dames de la cour: il répondit.

= Je ne me connais pas en peinture.

— Si vous avez une amie, attachez y votre ame toute entière; si vous avez une amie, qu'elle soit la seule au monde pour qui vous ayez des ieux.

— Quand on manque d'égards aux autres & surtout à des gens considérés, on ne fait pas le moindre tort à ceux à qui l'on manque, mais on se dégrade soi-même.

— Souvent, on ne plaint les malheureux que par vanité, & pour avoir la réputation d'homme sensible & compatissant.

— La Générosité, la bonne foi, la candeur & la Justice, voilà les vertus qu'il faut porter dans les affaires, sans qui votre réputation & votre existence ne seront jamais solides —

— La Politesse est la premiere des vertus, & l'homme poli est au dessus de tout.

— il y a, dit Pascal, des gens qui entendent le Sermon de la même maniere qu'ils entendent vêpres

— au barreau, protégeant la veuve & le pupile,
; c'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile.
; sur la gloire & le gain établir sa maison
; & ne devoir qu'à soi, sa fortune & son nom

— Celui là est un sot & un impertinent qui parle sans égard aux circonstances & aux personnes avec qui il se trouve, qui s'empare de la conversation & qui se fait le sujet de son propre discours.

— ; Loin de la grandeur fastueuse
; la frugale simplicité
; n'en est que plus délicieuse

— Après le 9. thermidor, on a trouvé tous les murs des prisons de Paris couverts d'inscriptions & de vers, où les victimes avaient exprimé à la fois leur chagrin & l'héroïsme de leur résignation: On ne sera pas fâché de voir ici une épître tracée sur les murs d'un cachot & recueillie par J. B. auteur du joli poëme de la Gastronomie.

" Depuis deux ans j'habite cette tour
" de mes erreurs, c'est le juste salaire.
" qui que tu sois qui viendras quelque jour
" me succéder dans ce lieu de misère
" apprends de moi cette utile leçon,
" Qu'on peut encore être heureux en prison.
" Certe, il vaut mieux, libre dans son allure
" observateur de la belle nature,
" voir un beau champ de roses parsemé
" que quatre murs qu'un foible jour éclaire:
" mais si l'on doit y rester renfermé,
" il faut trouver le moyen de s'y plaire.
" Ce bon secret, si tu veux le savoir,
" est la gaîté. c'est là tout le mystère.
" elle embellit le cachot le plus noir,
" elle suplée à tout ce que la terre
" peut nous offrir de biens & de grandeur;
" elle adoucit les disgraces humaines;
" elle nous met au dessus du malheur....
" Pour moi, je sais me moquer de mes chaînes,

„ & de mes fers me forger des hochets.
„ Ceux que le monde hélas! m'a fait connaître,
„ ne valent pas davantage peut-être
„ & trop souvent m'ont laissé des regrets.
„ De ma prison, j'ai banni la tristesse
„ qui ne saurait m'atteindre désormais,
„ & qui souvent assiège en son palais
„ l'homme accablé d'une immense richesse.
„ Autour de moi je ne vois rien en laid.
„ Le triste aspect d'une froide muraille,
„ mon mobilier, mon petit lit de paille,
„ le rat craintif qui vient sur mon chevet,
„ & me réveille en mangeant mon bonnet,
„ tout me fait rire. en vain, dans ma détresse
„ Qques amis que mon sort intéresse
„ viennent me voir au travers du guichet;
„ &, malheureux de ma propre infortune,
„ en m'abordant d'un air sombre & piteux,
„ semblent vouloir que je pleure avec eux,
„ & m'inspirer leur tristesse importune.
„ Je les console, & leur dis en riant:
„ mes bons amis, calmez-vous, je vous prie;
„ votre douleur, dont je vous remercie,
„ ne change rien à mon appartement,
„ ne m'ouvre point cette porte ennemie
„ ne peut braver un verrou sans pitié,

= dont

„ dont ce gros mur recèle la moitié..
„ presque toujours la plainte est inutile;
„ il faut rester quand on ne peut sortir.
„ Veuillez des yeux parcourir mon azile;
„ il n'est pas beau, j'en veux bien convenir;
„ à vos regards ne viennent point s'offrir
„ des ornemens, dont la magnificence
„ semble insulter à l'homme qui n'a rien;
„ mais on y trouve, en y regardant bien,
„ tout ce qui peut soutenir l'existence.
„ Voilà ma cruche & mon morceau de pain:
„ c'en est assez pour la soif & la faim.
„ Cette ouverture, à regret pratiquée,
„ permet à l'air d'y venir s'engouffrer,
„ ce qui suffit pour ne point étouffer.
„ Voilà ma table, elle est un peu tronquée,
„ mais mon dîner y tient commodément.
„ Sur ce trépied, je m'assieds à mon aise,
„ il me soutient, quoiqu'un peu chancelant:
„ là, vous voyez mes communs à l'anglaise
„ près de l'endroit où je prends mes repas,
„ là mon boudoir... mais je ne boude pas.
„ Quand mon geolier, d'un air brusque & sauvage
„ vient m'apporter un limpide potage,
„ assaisonné par mon seul appétit;
„ Quand de ses clefs j'entends le triste bruit,
„ avant-coureur de sa sotte présence,

" aussitôt à sa rencontre je m'avance,
" je viens à bout d'égayer son humeur.
" Le lendemain mon potage est meilleur:
" il m'entretient d'une manière affable,
" & q.q.fois le vilain est aimable.
" mes chers amis, quels que soient nos destins
" à la gaîté vouons notre existence?
" J'en viens à toi, mon triste successeur,
" apprends à rire aussi de ton malheur.
" si q.q.fois jour, traduit à l'audience,
" tu crains le sort d'un jugement fatal
" fais, si tu peux rire ton tribunal;
" tu peux dès-lors compter sur l'indulgence.
" Vis en repos. Je te laisse en sortant,
" sans nul regret mon petit logement:
" lequel n'est point d'une forme nouvelle:
" il est fort chaud quand la saison est belle;
" mais en hyver, il est froid à glacer.
" Que si tu veux pratiquer quelqu'issue
" pour essayer de tomber dans la rue
" je te préviens qu'il y faut renoncer,
" de tes malheurs tu doublerais la somme:
" jamais prison ne garda mieux son homme,
" de ses gros murs le ciment éternel
" résisterait à la force d'alcide;
" & de ce lieu l'architecte perfide
" a su trop bien, dans son zèle cruel
" sacrifier l'agréable au solide.

— La première représentation de Sabinus tragédie Lyrique en 4. actes par m.r de chabanon connu par la composition d'une superbe messe des morts, n'eut pas le moindre succès ni à Versailles ni à paris, on ne s'apperçut même pas de l'attention qu'eut l'auteur de réduire cette pièce en 4. actes après l'avoir donnée en cinq, ce qui fit dire à m.elle Arnoud, que le public était un ingrat de s'ennuyer quand on se mettait en quatre pour lui plaire.

— Montaigne remarqua dans ses voyages en Italie que ses compagnons ne supportaient pas les fatigues de la route avec le même courage que lui, & cela le chagrinait un peu; la dessus m.r de Querlon fit la jolie note ci-après.

„ Voilà comme voyage la mollesse. On voudrait
„ tout voir sans se gêner, on voyagerait bien
„ volontiers dans son lit.

— Qui peut douter que la langue grecque ne fut jamais plus pure & plus parfaite qu'au siècle d'alexandre & de Périclès, celle des romains sous auguste, & la notre sous le règne de Louis 14.e

il ne serait pas impossible qu'on eut qque jour la fantaisie d'écrire le françois sur le style de montaigne, ou a bien eu long-tems celle de faire des vers dans le gout marotique; mais quiconque voudra écrire cette langue avec pureté, ne sera pas embarrassé du choix de ses modeles. Quand nous voulons écrire en bon latin, nous savons que ce n'est ni plaute ni prudentius qu'il faut imiter & nous tachons, le plus qu'il nous est possible, de nous familiariser avec le style de virgile ou de cicéron — Plus une langue à d'harmonie & de précision plus elle est variée sans cesser d'être exacte, plus elle est riche sans cesser d'être originale, & plus il est certain que cette langue a toute la perfection qu'elle peut avoir. C'est un principe qui n'a rien d'arbitraire. la plus grande difficulté dans l'application, est de discerner ce qui est analogue au génie particulier de la langue, ou ce qui ne l'est pas. voilà pourquoi voltaire nous a rendu, ce me semble, un assez grand service en faisant remarquer si scrupuleusement tous les mots & toutes les phrases de corneille qui ne sont pas en bon françois. il n'y a souvent que le tact

= la plus

le plus délicat qui puisse appercevoir ces légères taches, et à quel tact peut-on s'en rapporter avec plus de confiance qu'au sien ? Ce n'est pas un nouvel idiome que les successeurs de Corneille ont inventé, c'est la même langue à laquelle Corneille fit faire tant de progrès, qu'ils ont achevé d'épurer et de perfectionner. Cette correction, cette délicatesse Pascal et Molière semblent l'avoir connue avant eux, Madme. de Sévigné l'avait devinée. nos derniers maîtres se sont attachés seulement à l'observer avec plus d'exactitude et leur exemple a fait loi.

- Ne serait-il pas à désirer que la langue française pût être fixée au point où elle est parvenue aujourd'hui ? Je sais que le tems mine tous les ouvrages des hommes et qu'il n'est pas plus aisé d'arrêter le progrès ou la décadence d'une langue que d'arrêter le développement ou la corruption des mœurs publiques mais au moins ne faudrait-il pas hâter une révolution à laquelle nous ne pouvons que perdre. Quel dédommagement notre siècle laissera-t-il à la postérité s'il lui fait perdre le gout des chefs-d'œuvre que nous ont laissé nos pères ?

- La pourpre et la bure éprouvent le malheur
" L'un pleure sur le trône, et l'autre en sa chaumière

– La fable suivante est de mr. Delisle, capitaine au régiment de Champagne; c'est une pensée connue réduite en apologue.

„ aux portes de la Sorbonne
„ la Vérité se montra,
„ le Sindic la rencontra.
„ Que demandez-vous, la bonne? –
„ hélas! l'hospitalité. –
„ votre nom? la Vérité –
„ fuyez, dit-il, en colère,
„ fuyez, ou je monte en chaire
„ & crie à l'impiété! –
„ vous me chassez, mais j'espère
„ avoir mon tour, & j'attends:
„ car je suis fille du tems,
„ & j'obtiens tout de mon père.

– Epigrame de mr. Rhulières, sur l'Ode de Dorat

„ Du roi qui nous promet un nouvel age d'or
„ Que le flambeau de long-tems ne s'éteigne!
„ Puissent, mon cher Dorat, les jours du nouveau règne
„ plus heureux que tes vers, être plus longs encor.

— Avec quelle liberté qu'on parle de Voltaire dans la charmante épître à Ninon l'Enclos ci-après, tout Paris est persuadé qu'elle est de lui et non du Comte de Schouwalof chambellan de l'impératrice de Russie.

„ Philosophe folâtre et Caton honnête homme
„ Qui savourais la vie en te moquant de Rome;
„ Des prudes, des fripons, des sots et des pervers,
„ Ninon, reçois l'encens que je t'offre en mes vers.
„ Ton nom, vainqueur des tems, passera d'âge en âge
„ Détesté des bigots et révéré du sage;
„ On chérira toujours ton esprit et ton cœur.
„ Sans doute que le ciel fait grâce à ton erreur,
„ (Si c'en est une encor de suivre la nature).
„ Un docteur sur les bancs peut damner Épicure;
„ Sous un bonnet carré le plus sage cerveau,
„ Des plus vils préjugés t'opposera le bandeau:
„ C'est l'usage à Paris, à Madrid, à Lisbonne,
„ Et l'inquisition est sœur de la Sorbonne.
„ Mais Dieu, père indulgent, nous voit d'un œil plus doux;
„ Il aime ses enfans, il veut les sauver tous.
„ On ne l'offense point par d'aimables faiblesses:
„ Que lui font nos soupers, nos bals et nos maîtresses!
„ Il nous donna des sens: pourrait-il nous punir
„ Quand d'un présent si beau nous cherchons à jouir?
„ Pourrait-il nous livrer à d'éternels supplices

„ Quand nous le bénissons dans le sein des délices ?
„ Ainsi tu raisonnais au fond de ce marais
„ Où tu sus réunir les plaisirs et la paix,
„ les arts, la volupté, le goût, la politesse
„ l'élégance des moeurs et la délicatesse ;
„ où la sainte amitié, compagne de tes pas,
„ d'un amour enjoué relevait les appas.
„ Le héros, le savant, le grand seigneur frivole
„ La beauté, tout courait à ta charmante école.
„ tu séduisais d'Enghien ; la fougère à la main,
„ Chapelle à tes côtés fredonnait un refrain ;
„ La Suze soupirait ces douces élégies ;
„ d'Olonne te contait ses aimables folies.
„ L'astronome Huygens, frappé de tes attraits,
„ pour plaire à tes beaux yeux faisait des vers français ;
„ il t'observait bien mieux encor qu'une planette :
„ à tes pieds Richelieu déposait sa barette.
„ La veuve de Scarron, au sortir de chez-toi,
„ débusqua Montespan et captiva son roi ;
„ elle réussissait en suivant ses modèles.
„ mais Louis valait-il les amis des Tournelles ?
„ un monarque nous gêne ; et la félicité
„ redoute l'étiquette et fuit la majesté.
„ Le souci dévorant s'assied au pied du trône.

= hélas !

„ Hélas! ces demi-dieux, que la crainte environne,
„ rassasiés d'encens et pleins de leur grandeur,
„ ont le rire à la bouche et l'ennui dans le cœur.
„ Quel tourment d'alléger le poids qui les accable!
„ d'amuser un esprit qui n'est plus aimable!
„ Maintenon le disait; son cœur désespéré
„ d'un fardeau si brillant paraissait atterré.
„ Mais bien plus sage qu'elle, ou du moins plus heureuse,
„ tu ne vis que de loin cette enceinte orageuse
„ où domine l'intrigue, où des essaims de fous
„ échangent leur repos contre tous les dégoûts.
„ Que t'importait Versailles, au sein de ta terrasse?
„ tu plaignais ton amie et voyais La Fayette.
„ Ce pasteur ingénu, ce bon Des-Yveteaux,
„ Saint-Evremont, Gourville et La Rochefoucault,
„ écoutaient tes leçons, pratiquaient tes maximes.
„ Que de mondes, enfin, paisibles et sublimes,
„ choisissant à ta voix des sentiers peu battus,
„ te durent leur bonheur, et même leurs vertus!
„ On se formait chez toi: les grâces naturelles
„ distinguèrent toujours tes courtisans fidèles;
„ l'atticisme vanté se mêlait à leurs jeux,
„ et la gaîté française étincelait en eux.
„ ils plaisaient, ils savaient tous les moyens de plaire.
„ On aimait leur esprit, leurs mœurs, leur caractère

„ ce charme, ce liant, cette facilité
„ qui produit l'indulgence, & naît de la bonté :
„ leur sagesse, au front pur, à la démarche unie,
„ reposait dans les bras d'une molle incurie ;
„ paisible, souriant au milieu des amours,
„ des plaisirs les plus vifs, elle marquait leurs jours,
„ & même sa présence, aux momens les plus sombres,
„ de la mort à leurs yeux éclaircissait les ombres.
„ L'homme est homme et tranquille dans ses derniers instans.
„ hélas ! pour la vertu serait-il des tourmens ?
„ fuyez, tristes erreurs dont l'univers abonde.
„ — heureux qui comme toi, dans une paix profonde
„ sur l'emploi de la vie a sainement pensé !
„ s'amuser ici bas est le parti sensé.
„ C'est ainsi qu'à Ferney j'ai vu ton légataire
„ Socrate le matin & le soir saint-aulaire
„ n'offrir à nos regards qu'un mortel enchanteur,
„ qui tour-à-tour sait peindre & goûter le bonheur.
„ un ton délicieux, la légère saillie,
„ amoncelaient des fleurs sur l'hyver de sa vie.
„ Quel convive jamais put s'égaler à lui ?
„ entouré de beaux arts, dont il fut seul l'appui,
„ il penche sur leur sein sa tête octogenaire ;
„ sa muse, en cheveux gris, paraît toujours légère
„ — Pour moi, dans ces climats où le fils d'alcair

- a reformé

„ a réformé les mœurs, a poli les esprits,
„ a protégé Thémis et la docte Uranie,
„ aux bords de la Newa, dans sa cité chérie,
„ où ses mains soutenaient, en traçant des remparts
„ le trident de Neptune et le glaive de Mars,
„ Satisfait de mon sort et de ma nonchalance,
„ dans le sein du repos je m'amuse et je pense.
„ Je ne perds pas mon tems dans le palais des rois
„ à trouver des noirceurs, à briguer des emplois,
„ à poursuivre de loin qques vaines chimères.
„ L'homme exempt de remords a seul des jours prospères.
„ Les titres au bonheur sont toujours superflus;
„ leur éclat nous amène un embarras de plus.
„ Ces hochets fastueux d'une caduque enfance,
„ ces clefs d'or, ces rubans, qu'un souverain dispense
„ et que l'ambition mendie à deux genoux
„ perdent, dès qu'on les a, leurs charmes les plus doux.
„ Je le sais, ma Ninon; et devenu plus sage,
„ à l'altière faveur je n'offre point d'hommage.
„ Je cultive mes goûts, ils me rendent heureux.
„ au pied de l'hélicon mes travaux sont des jeux.
„ élaguant des erreurs dont le joug humilie
„ des imposteurs mitrés je brave la furie.
„ S'il est vrai que les fleurs naissent peu sous nos pas,
„ si la nature ici voit flétrir ses appas,
„ si l'astre des saisons de sa flamme éthérée

" N'anime qu'à regret cette immense contrée,
" en resserrant six mois ses utiles trésors,
" jette de froids rayons sur de stériles bords,
" nous n'éprouvons jamais l'horrible maladie
" qu'un monstre de l'enfer souffla dans ta patrie.
" un Calas, un Labarre, est reçu parmi nous.
" du salut du prochain nous sommes peu jaloux:
" on n'entend point parler ici de molinistes,
" de pieux directeurs & de controversistes.
" notre clergé soumis n'a qu'un pouvoir légal:
" les chiens de St. Médard ne nous font point de mal.
" notre archevêque est doux & doit rester tranquille:
" ici rauffe est bon; sa rage est inutile.
" un curé pétilleux passerait pour un fou;
" & l'athée Chaumeix mourrait de faim à Moscou.
" ce n'est point le païs des monacales haines,
" des cafards, des bigots & des énerguménes.
" notre argent ne va point chez les ultramontins;
" notre synode est sage & nos jours sont sereins.
" mais le souper m'appele; adieu la poësie.
" je bois à toi, Ninon, à ta philosophie.
" si j'ai des ennemis, je plains leur vain souci:
" mon front par l'enjouement est toujours éclairci!
" une douce gaïté dispose à l'indulgence;
" je sable du champagne, & je pardonne d'avance

— Chacun son métier —

,, Si dans la France tout prospère
,, c'est que d'un zèle soutenu
,, chacun y fait ce qu'il doit faire.
,, L'abbé Grizel vous est connu.
,, Hier il est dans un coin sombre
,, ses pas doucement arrêtés
,, par la voix d'une des beautés
,, que la nuit amène sans nombre,
,, et qui dans leurs joyeux loisirs,
,, s'en vont à la faveur de l'ombre
,, semer en tous lieux le plaisir.
,, La belle en offrit au saint homme;
,, à le goûter il se soumit;
,, tout en le goûtant il se mit
,, à la prêcher, lui disant comme
,, l'art qu'elle exerce lui vendra
,, une éternité malheureuse;
,, que Dieu sans faute, brûlera
,, toute fillette un peu joyeuse.
,, tais-toi, dit-elle, plat vaurien,
,, ta morale triste et fâcheuse
,, en ce moment sied mal toi bien!
,, — Que mon sermon ne vous irrite,
,, et surtout ne vous trouble en rien,
,, dit Grizel; faites ma petite
,, votre métier, je fais le mien.

Un domestique de Louis 15. racontait qu'un jour le Roi soupant à trianon en petite compagnie la conversation roula d'abord sur la chasse & ensuite sur la poudre à tirer. quelqu'un dit que la meilleure se faisait avec des parties égales de salpêtre, de soufre et de charbon. le Duc de la Vallière mieux instruit soutint que pour faire de bonne poudre à canon, il fallait une seule partie de soufre & une de charbon sur cinq de salpêtre dissous avec du nitre bien filtré, bien évaporé, bien cristallisé.

= Il est plaisant, dit le Duc de Nivernois, que nous nous amusions tous les jours à tuer des perdrix & que fois à tuer des hommes, ou à nous faire tuer sur la frontière, sans savoir précisément avec quoi on tue.

= Hélas! nous en sommes réduits là, sur toutes les choses de ce monde, répondit Madme. Pompadour, je ne sais pas de quoi est composé le rouge que je mets sur mes joues, & on m'embarrasserait fort si l'on me demandait comment on fait des bas de soye dont je suis chaussée.

= C'est domage, dit alors le Duc de la Vallière que sa majesté nous ait confisqué nos dictionnaires enciclopédiques qui nous ont couté chacun cent pistoles nous y trouverions bientôt la décision de toutes nos questions.

= Le roi

Le Roi justifia sa Confiscation; il avait été averti que les 21. Volumes in folio qu'on trouvait sur la toilette de toutes les Dames, étaient la chose du monde la plus dangereuse pour le royaume de France & il avait voulu savoir par lui-même si la chose était vraie avant de permettre qu'on lût ce livre.

= Sur la fin du souper il en envoya chercher un exemplaire & on en porta sept volumes.

= On vit à l'article poudre, que le Duc de la Vallière avait raison, & bientôt Mad^me. de Pompadour apprit la différence entre l'ancien rouge d'Espagne dont les dames de Madrid coloraient leurs joues & le rouge des Dames de Paris. elle sut que les Dames grecques & romaines étaient peintes avec de la poudre qui sortait du Murex, & que par conséquent notre écarlate était la pourpre des anciens; qu'il entrait plus de safran dans le rouge d'Espagne & plus de cochenille dans celui de France.

= elle vit comment on lui faisait ses bas au métier. & la machine de cette manœuvre la ravit d'étonnement.

= ah! le beau livre, s'écria-t-elle! Sire, vous avez donc confisqué ce magazin de toutes les choses utiles, pour le posséder seul, & pour être le seul savant du royaume?

= Chacun se jetait sur les volumes, chacun trouvait à l'instant ce qu'il cherchait; ceux qui avaient des procès étaient surpris d'y voir la décision de leurs affaires.

" Le Roi y lût tous les droits de sa Couronne; mais
" Vraiment, dit-il, je ne sais pas pourquoi on m'avait
" dit tant de mal de ce livre. eh! ne voyez vous
" pas, lui dit le Duc de Nivernois, que c'est parcequ'il
" est fort bon? on ne se déchaine contre le médiocre
" & le plat en aucun genre. si les femmes cherchent
" à donner du ridicule à une nouvelle venüe, il est
" sur qu'elle est plus jolie qu'elles =
Pendant ce tems là on feuilletait & le Comte C...
dit tout haut =
" Vous êtes trop heureux, Sire, qu'il se soit trouvé
" sous votre règne des hommes capables de connaître
" tous les arts & de les transmettre à la postérité.
" tout est ici, depuis la manière de faire une épingle
" jusqu'à celle de fondre & de pointer vos canons,
" depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment
" grand. remerciez Dieu d'avoir fait naître dans
" votre royaume ceux qui ont servi l'univers entier.
" il faut que les autres peuples achetent l'enciclopédie
" ou qu'ils la contrefassent. prenez tout mon
" bien, Sire, si vous voulez; mais rendez-moi
" mon encyclopédie =
On dit, pourtant, repartit le roi qu'il y a bien des fautes
dans cet Ouvrage si nécessaire & si admirable =
" Sire, reprit le comte de C. il y avait à votre
: souper

„ souper deux ragoûts manqués, nous n'en avons pas
„ mangé, & nous avons fait très bonne chère. auriez-vous
„ voulu qu'on jetât tout le souper par la fenêtre à cause
„ de ces deux ragoûts.

Le roi sentit la force de la raison, chacun reprit son bien. C'était un beau jour.

„ L'envie & l'ignorance ne se tinrent pas pour battues; ces deux sœurs immortelles continuèrent leurs cris, leurs cabales, leurs persécutions: l'ignorance en cela est très savante.

„ Qu'arriva-t-il? les étrangers firent quatre éditions de cet ouvrage français proscrit en France & gagnèrent environ dix-huit cent mille écus.

„ Français, tâchez dorénavant d'entendre mieux vos intérêts.

— extrait d'une lettre de Voltaire à m.r Daiguebère du 4. avril 1745.

„ la Mérope n'est pas encore imprimée, je doute qu'elle réussisse autant à la lecture qu'à la représentation... la séduction a été au point que le parterre a demandé à grands cris à me voir. on m'est venu prendre dans une cache où je m'étais tapi; on m'a mené de force dans la loge de mad.me la maréchale de Villars: où était sa belle fille. le parterre était fou; il a crié à la duchesse de Villars de me baiser, & il a tant fait de bruit qu'elle a été obligée d'en passer par là, par l'ordre de sa belle mère; j'ai été baisé publiquement comme Alain Chartier par la princesse Marguerite d'Écosse, mais il dormait, & j'étais bien éveillé."

L'annonce du Printems par Mad.me de Cassini

" L'hiver a peine à fuir, mais il combat en vain,
" bientôt il va céder à la tendre puissance
" de cet astre brillant dont la douce influence
" Console la nature et réchauffe son sein.
" elle languit encor sans aucune parure;
" l'arbuste dépouillé n'offre point de verdure.
" tout repose et tout dort, mais malgré ce sommeil
" tout semble pressentir le moment du réveil.
" l'oiseau vole incertain, traverse la campagne,
" revient, chante, se tait, cherche, suit sa compagne.
" rien ne s'anime encor, mais tout va s'animer
" tout paraît sans amour, mais tout est prêt d'aimer.

Epigramme par m.r de Rhulière -

" après l'hymen une femme encor neuve
" vit son amie en grand habit de veuve;
" elle trouva ce Costume Charmant.
" à son mari plus que sexagénaire
" elle disait: si vous voulez me plaire
" faites-moi peindre en cet habillement.

— Mr. de Saint-Foix pensait fort librement sur la religion, il détestait les prêtres, mais il n'aimait pas mieux les philosophes, & se plaisait souvent à raconter la leçon que lui fit un jour son père sur les dangers d'une philosophie trop hardie ; cet honnête Vieillard avait appris que son fils, encore fort jeune, avait formé avec quelques-uns de ses camarades, le projet d'attaquer ouvertement les objets les plus sacrés de notre Culte. il le fit venir, lui parla de cette entreprise avec beaucoup d'indulgence & de douceur, l'engagea même à lui faire confidence des motifs qui l'avaient déterminé à des mesures qu'il comptait prendre, & après l'avoir écouté avec beaucoup de patience : « mon fils, lui dit-il „ regardez ce Crucifix : cet homme fut un Juste ; ; voyez comme on le traita, & rentrez en vous-même... Jamais l'aspect d'un Crucifix n'avait opéré conversion plus subite & moins miraculeuse.

— Je vous souhaite, madame, du bonheur s'il y en a, de la tranquillité au moins toute insipide qu'elle est, de la santé qui est le vrai bien & qui cependant est un bien trop peu senti ; & conservez-moi votre amitié. les roues de la machine du monde sont engrainées de façon à ne pas me laisser l'espérance de vous revoir, mais mon tendre respect pour vous sera toujours dans mon cœur.

— Stances de feu Mr. de Fontenelle
— à Madame Geoffrin. —

„ tout mon souhait et ma plus forte envie
„ aurait été d'être un nouveau Crésus.
„ des riches dons d'amérique et de l'asie
„ J'aurais taché d'amasser tant et plus,
„ non pas pour moi, c'eut été pour ma mie
„ Sans elle, helas, les aurais-je voulus?

— D'être un héros, j'aurais eu la manie,
„ mars m'aurait vu suivre ses étendards.
„ l'antique amour, l'amour de la patrie,
„ ne m'eut point fait affronter les hazards
„ l'espoir d'offrir les lauriers à ma mie
„ Seul, m'eut tracé la route des Césars.

— D'être un apelle il m'aurait pris envie,
„ mais sans daigner travailler pour les rois.
„ Si de Rubens imitant la magie
„ La toile eut pû s'animer sous mes doigts
„ Quel beau portrait j'aurais fait de ma mie!
„ Je l'aurais peinte ainsi que je la vois.

— Eterniser une flamme chérie
„ aurait été de mes vœux le premier.
„ Le tendre amour, seul guide de ma vie,
„ aux doctes sœurs m'eut fait sacrifier:
„ J'aurais été le chantre de ma mie
„ J'eus mis ma gloire à la déifier.

— en melisant

„ en me livrant tout à l'astronomie,
„ J'aurais suivi ma tendre passion,
„ un nouvel astre, au gré de mon envie
„ eut de nos jours paru sur l'horizon:
„ au firmament j'aurais placé ma mie,
„ elle eut été ma constellation.

= Bien loin de fuir l'utile pharmacie
„ J'en aurais su braver tous les dégouts:
„ Je me serais plongé dans la chimie,
„ et ses travaux m'auraient paru bien doux,
„ si quelque fois, médecin de ma mie
„ J'eusse eu le droit de lui tâter le pouls.

= J'aurais banni la sombre jalousie,
„ l'amour sincère en écarte l'horreur
„ trop délicat pour cette frénésie
„ d'un bien plus pur, j'aurais fait mon bonheur,
„ car, en l'aimant, j'eusse estimé ma mie
„ sans mon estime, aurait-elle eu mon cœur?

= Jamais, jamais nulle autre fantaisie
„ n'aurait entré dans mon esprit charmé,
„ tous les regards d'Iris et de Silvie
„ auraient trouvé contre eux mon cœur armé:
„ Jusqu'au tombeau j'eusse adoré ma mie,
„ et Venus même en vain m'aurait aimé.

– Vers du Poëte Berton sur le sort à sa sœur

" Vivons en famille
" C'est le plaisir le plus doux
" de tous
" Nous serons, ma fille
" heureux sans sortir de chez-nous.
" Les honnêtes gens
" des premiers temps
" avaient de plus douces mœurs,
" et sans chercher ailleurs
" ils offraient à leurs sœurs
" leurs cœurs.
" Sur ce point là nos aïeux
" n'étaient pas scrupuleux;
" nous pourrions faire
" ma chère
" aussi bien qu'eux
" nos neveux.

– Mad^me. de la Vaupalière envoya à son mari qui aimait passionnément le jeu une étrenne assez ingénieuse et plus morale encore. on avait imaginé pour chasser les fiches et les jetons des étuis d'une forme nouvelle très commode et très agréable, elle en envoya un à m^r. de Vaupalière, du travail le plus riche et le plus précieux, sur lequel

– elle

elle fit mettre d'un coté son portrait, de l'autre celui de ses enfans avec cette légende: SONGEZ À NOUS. malgré cette heureuse idée & malgré les reflexions de m. Dussaulx sur le Jeu; on Joue avec plus de fureur que Jamais.

Réponse du Prince de Ligne à Voltaire, dans laquelle il se traitait de vieux hibou & le prince de Ligne l'aigle autrichien.

„ Je sais que le hibou, favorisé des cieux,
„ de la sagesse est le symbole.
„ Si je ne t'avais vu, je croirais que les Dieux
„ pour corriger notre espèce frivole,
„ sous cette forme là t'ont placé parmi nous.
„ Quand minerve te suit, ton sort m'a paraît doux
„ mais comment si fait-elle instruire & plaire?
„ C'est toujours en grondant qu'elle fait quelque bien;
„ elle est maussade, atrabilaire
„ & son lugubre oiseau ne te ressemble en rien.
„ Se peint-on un hibou, qui passe en mélodie
„ l'amphion des forêts, le Cigne mantouan
„ qui des clairons de mars, du luth de Polymnie
„ ou bien de la flute de Pan
„ sait tirer la même harmonie?
„ Si l'on devient un aigle en fixant le Soleil,

„ Sans doute j'en suis un, j'osai voir le génie
„ Qui n'eut jamais & n'aura son pareil,
„ Qui des sots préjugés affronta la manie,
„ Qui des tours de Memnon sur le réparateur,
„ L'ami de la raison, l'amant de la folie,
„ Et de l'humanité le joyeux bienfaiteur.
„ C'est toi seul qui, dans ton délire,
„ Toujours ou sublime ou charmant
„ Planer sur tout ce qui respire,
„ Du haut des cieux, ton unique élément.
„ L'aigle n'est plus à Rome, il n'y reste qu'une oie
„ De qui le Capitole est l'asile & la proie:
„ Elle l'avait sauvé dans un temps plus brillant.
„ Plus d'aigle nulle part, la nature épuisée
„ Pour former ton être divin
„ Depuis ce temps s'est reposée.
„ De perroquets au ramage malin
„ De geais & de corbeaux je vois bien des volières
„ Mais l'on verra plutôt soudain célestes sphères
„ Se rassembler deux astres éclatants,
„ Deux mondes & deux Océans,
„ Que l'on ne verra deux Voltaires.

„ Epictète a dit: Si l'on dit du mal de toi & qu'il soit véritable, corrige-toi; si ce sont des mensonges, ris-en."

— Voltaire, dans son précis du Siècle de Louis 15e. dit — il est beau de voir le m.al de Saxe après tant de victoires, conserver une entière déférence pour un ami dont les lumières avaient souvent dirigé ses entreprises; il l'est encore plus de voir le maréchal de Noailles s'appliquer en silence à lui combiner de grands desseins & à lui abandonner toute la gloire du succès ———

— Une preuve moins grave de la confiance du m.al de Saxe pour m.r de Noailles, mais qui nous paraît assez originale pour nous permettre de la rapporter ici, c'est la lettre suivante.

— On m'a proposé, mon maître d'être de l'académie
" française. J'ai répondu que je ne savais point seulement
" l'orthographe (*) & que cela m'allait comme une
" bague à un chat. On m'a répondu que le m.al
" de Villars ne savait pas écrire, ni lire ce qu'il écrivait
" & qu'il en était bien. C'est une persécution. Vous
" n'en êtes pas, mon maître, cela rend la défense
" que je fais plus belle. personne n'a plus d'esprit que
" vous, ne parle & n'écrit mieux; pourquoi n'en êtes-
" vous pas? cela m'embarrasse; je ne voudrais choquer
" personne, bien moins un corps où il y a des gens de mérite
" d'un autre côté, je crains les ridicules, & celui-ci m'en
" paraît un bien conditionné.

(*) en voici une preuve tirée de sa lettre: Se la m'allet come une bage à un chat. pourcoy n'an aites vous pas? Je crains les ridiqules & selui si man parut un, &a.

† l'abbé Millot rapporte que m.r de Noailles engagea m.r de Saxe à refuser; cette affiche, lui dit-il, ne convient point à un homme de guerre; je serais fâché de voir mon chat contre une autre dans une compagnie où son seul engagement [illegible] des mots & d'orthographe

— À la réception à l'académie de Mr. Boisgelin archevêque d'aix, l'abbé de Voisenon brilla par son discours; Marmontel y fit lecture d'une longue Epître en vers sur l'éloquence; ce poëme parut rempli des plus belles images, de vers superbes & d'un coloris vigoureux & brillant; une des tirades la plus applaudie, est le portrait de Linguet dont on n'a retenu que les trois vers ci-après.

„ il se croit véhément, & n'est que forcené
„ Charlatan maladroit, dont l'impudence extrême
„ donne l'air du mensonge à la vérité même.

— On sait qu'il n'était point de fête révolutionnaire où l'on ne chantât des hymnes en l'honneur de la liberté, de l'égalité, de la raison, & de toutes les divinités du jour, mais heureusement, il ne reste rien de toutes ses rapsodies populaires non plus que des monumens qui ont été élevés par les factions triomphantes: il semble qu'elles aient eu la conscience de leur durée; elles n'ont consacré leur existence que par des monumens d'un jour, que par des statues & des colonnes de platre, & les divinités révolutionnaires n'ont jamais été invoquées que sur des autels de carton.

— Madame Roux qui excellait dans l'art de faire des fleurs, envoya à Mr. Delille une couronne de myrthe et de lauriers ; voici qques vers d'une épître qu'il lui adressa à ce sujet : le chantre des Jardins.

„ La nature en riant t'a cédé son empire.
„ Jadis, écoutant trop un indiscret délire
„ Je voulus, du peuple des fleurs,
„ exprimer les beautés, les formes, les couleurs ;
„ mais, comparée à tes doigts enchanteurs
„ hélas ! que peut ma faible Lyre !
„ ta main créa : Je n'ai fait que décrire.
„ dans ton ingénieux travail
„ à tes aimables fleurs, que manque-t-il encore ?
„ du plus éblouissant émail
„ leur riche vêtement à ton gré se décore
„ Je pense voir sur leurs habits
„ la brillante rosée épancher ses rubis ;
„ Je crois voir du Zéphir l'haleine caressante,
„ balancer dans ses mains leur tige obéissante,
„ et sur leurs frais boutons d'azur, de pourpre et d'or,
„ l'abeille, de son miel, recueillir le trésor.
„ Je cherche, en les voyant, à quelle chevelure
„ doit s'enlacer leur riante parure.
„ non, Jamais de Zeuxis le pinceau si vanté,
„ n'unit tant d'artifice à tant de vérité.
„ J'ai vu ces arsenaux, où l'airain qui bouillonne

" représente à nos yeux, ombragés de lauriers
" les poëtes et les guerriers;
" J'ai vu ces ateliers où la guerre façonne
" de nos guerriers les glaives destructeurs:
" Sans m'effrayer, ton art m'étonne,
" et je préfère aux forges de Bellone
" où mars assis sur le bronze qui tonne
" Court arroser la terre et de sang et de pleurs,
" Ce paisible atelier, brillant de cent couleurs,
" Qui, pour moi, pour mon Antigone,
" enfante des lauriers, des myrthes et des fleurs.
" Que ces festons brillans ont le droit de me plaire!
" mais en dépit de ma témérité
" Je le sens trop, je n'ai point mérité
" un prix si doux, un si brillant salaire.
" Alcibiade seul, dans Athène autrefois,
" beau, jeune et brave, et servant à la fois
" la minerve des arts, la minerve guerrière,
" pour prix de ses talens et de ses grands exploits,
" eut le droit d'obtenir une fleur de Glycère.
" Charmante Eglé! les fleurs ne t'abandonnent pas,
" de leurs fraiches couleurs ta bouche se décore;
" Je les vois naître sous tes pas,
" Je les vois s'animer sous tes doigts délicats;
" ton haleine est celle de Flore;
" de la blancheur du lys, ton teint nous éblouit;
" Comme une fleur s'épanouit,
" Je vois ton doux sourire éclore;

= tu dis

" tu dis un mot, c'est une fleur encore;
" et par-tout sur tes pas le printems nous sourit.
" Quand l'éternel d'un mot créa nos paysages,
" " il s'admira lui-même en ses ouvrages;
" toi, dont la main les reproduit pour nous
" ton cœur doit jouir davantage.
" Créer le monde en beau, l'imiter le plus doux,
" tu montres à la fois, le modèle et l'image;
" et moi, portant à tes genoux
" mon tendre et légitime hommage,
" je dis; comment cette jeune beauté
" dont l'aimable simplicité
" comme la fleur des champs, est ingénue et pure,
" a-t-elle su, trompant le toucher, le regard
" mettre à côté de la nature
" le doux mensonge de son art?
" cet aimable prestige est sa seule imposture.
" jadis des fleurs, je chéris la culture,
" de leur agréable parure
" je bordais mes ruisseaux, je parais mes bosquets
" au souffle des vents indiscrets
" sous l'abri transparent d'un verre
" je les cachais dans le fond d'une serre
" mais les vents, la critique ont flétri mes jardins,
" et je donnerais mon parterre
" pour la moindre des fleurs qui tombent de tes mains

— Quatrain que l'on attribue à Monsieur (aujourd'hui Louis 18) sur un éventail donné à la reine

" Au milieu des chaleurs extrêmes
" Heureux d'amuser vos loisirs,
" Je saurai près de vous amener les Zéphirs;
" Les amours y viendront d'eux-mêmes.

— Voltaire fulmina contre l'Oraison funèbre de Louis 15. par messire Jean de Beauvais évêque de Senez, et après l'avoir vivement tancé sur plusieurs morceaux de son discours, il lui dit.

= J'assistai, ces jours passés au service que fit le Curé de Neuilly — = Oui, dit-il, souhaitons la
" vie éternelle à notre bon roi qui ne demanda que la
" paix après avoir gagné deux batailles en
" personne; qui fit l'aumône aux pauvres; qui
" aurait payé toutes ses dettes, s'il avait eu de l'argent;
" qui fonda l'école militaire; qui a bâti le beau
" pont de Neuilly sur lequel vous vous promenez
" et qui avait un valet de garde-robe auquel je dois ma cure

= Cette Oraison funèbre, lui dit Voltaire, me plut beaucoup parce qu'elle ne prétendait à rien, qu'elle parlait au cœur et surtout qu'elle était courte.

≈ un des pamphlets les plus piquans qu'on ait publiés depuis quelques années, est une lettre d'un théologien à l'auteur du Dictionnaire des trois Siècles, cet auteur des trois siècles comme l'on sait, est l'abbé Sabatier; les vers suivans servent d'épigraphe.

" On peut à Despreaux pardonner la satire,
" il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
" le miel que cette abeille avait tiré des fleurs
" pouvait de sa piqûre adoucir les douleurs.
" mais, pour un lourd frélon méchamment imbécille
" qui vit du mal qu'il fait, & nuit sans être utile,
" on écrase à plaisir cet insecte orgueilleux
" qui fatigue l'oreille & qui blesse les yeux

≈ On a beaucoup applaudi un mot du compliment des italiens parceque personne n'ignorait combien il est vrai. Quand selon l'usage tous les acteurs eurent salué le parterre par un couplet, mad^elle^. Deschamps vint prendre Clairval par la main, & lui dit: allons, m^r^. Clairval, vous qui savez si bien faire votre cour aux dames, c'est à vous à leur adresser un compliment. cetton aîrété fut aplaudie avec un transport tout à fait scandaleux

= On parlait un jour devant une vieille Duchesse de l'accueil que plusieurs de nos belles dames faisaient à Clairval, à Caillot &^a^. = Comment! des femmes de qualité les reçoivent familierement chez elles? ah! fi! quelle horreur! mais c'est atroce. de mon tems, on recevait cela dans son lit, dans son antichambre; mais chez soi - - - - - jamais!

— J'ai le plus profond respect pour Caton qui ne veut pas survivre à la liberté de sa patrie; j'ai l'admiration la plus vive pour Pétrone qui emploie les derniers instants que lui accorde Néron, à se jouer de la vie & du monstre qui prononça l'arrêt de sa mort; j'aime, j'adore Socrate, qui, au milieu de ses amis, attend tranquillement la ciguë que lui prépare la haine d'un Sénat injuste; mais tous ces grands exemples d'une mort héroïque ne m'ôtent rien de l'estime que j'ai pour la vie. qu'une philosophie atrabilaire parle de ce bien avec mépris, j'aime mieux celle qui m'apprend à en jouir, & je pense que malgré toutes les déclamations du monde il faut convenir au moins de ces deux vérités.

— la premiere que le sentiment de notre existence, la jouissance de notre être, est notre premier bonheur puisque toutes les affections agréables dont nous sommes susceptibles n'ont point d'autre principe ni d'autre mesure.

— la seconde, qui n'est qu'une suite de la premiere c'est que ce sentiment ne nous quitte presque jamais, qu'il s'attache à nous, même dans nos souffrances, & qu'il équivaut presque seul à tous les maux dont cette vie est mêlée. rien de plus philosophe que le mot du Valet de Sidney

" Aujourd'hui l'on est mal, on sera mieux demain:
" en quel état qu'on soit il n'est rien tel que d'être

— Lettre de Mademoiselle Clairon à une de ses amies

— Vous oublier, mademoiselle ! eh, comment le pourrais-je ? J'aime à croire que je ne vous suis pas indifférente, & je ne suis pas ingrate. L'intérêt que vous m'avez souvent inspiré, votre esprit, votre position, votre singularité même, vous donnent des droits à mon souvenir : vous voyez que je suis en Allemagne telle que vous m'avez vüe à Paris, bonne & franche créature.

Mon premier soin a été de demander de vos nouvelles à Françoise. J'avais tenté d'en apprendre par plusieurs de mes amis, qui n'avaient pu me satisfaire, & je vous remercie de m'en donner vous même. Vous ne me parlez cependant, ni de votre santé, ni de votre façon d'être, ni de vos projets, je ne sais si c'est bon signe, mais S. V. P. soyez sure que je souhaite ardemment que vous soyez heureuse.

Pour moi, je suis aussi bien, aussi contente qu'il est possible de l'être, loin de ma patrie & de mes anciens amis. Ayant toujours été malade, & convaincue qu'il faut souffrir en vieillissant, je n'impute rien au climat que j'habite. Je viens d'y faire une maladie assez longue & assez inquiétante, sans effroi pour la mort, sans dégout pour la vie, mon sort me

me trouvera toujours résignée à tout.

= Je vous remercie de vous être souvenu de mon gout pour la littérature. C'est un ami de tous les tems: je le cultive autant qu'il est possible. J'ai trouvé le livre que vous m'indiquez: d'après votre jugement, je vais le lire avec confiance: je me rappelle pourtant que nous n'avons pas toujours été du même avis. Le Système de la nature, qui détruit tout; le livre de l'esprit, qui fait tout haïr étaient fort de votre gout, & point du tout du mien. faible, je ne veux point rejeter mon appui, sensible, j'ai besoin d'aimer; & si vous causiez autant avec votre ame que vous causez avec l'esprit du jour, je suis sure que vous seriez de mon avis. notre sexe est physiquement & moralement si faible, notre éducation si négligée, nos toilettes, nos passions, nos petites intrigues nous prennent tant de tems, que j'ai toujours envie de rire lorsque je vois ma femme afficher l'esprit fort. il nous est permis sans doute de réfléchir, la grandeur du courage peut se trouver en nous au point le plus éminent; mais les grandes questions de métaphysique sont infiniment au dessus de nos lumieres & de nos forces. notre partage est l'honnêteté,

= la douceur

la douceur, l'humanité, les graces. les connaissances aimables sont les seules que nous devons rechercher. mais pardon, je songe que ma petite morale peut vous paraître bien mesquine; je ne voulais d'abord vous parler que de vous. l'esprit de dispute qui ne nous a jamais quitté vient de me reprendre en vous écrivant, mais ma lettre servira comme nos conversations en vous assurant mademoiselle, de l'intérêt le plus réel et le plus durable &c.

Enigme faite par Valdec Delessart.

à la ville ainsi qu'en province
je suis sur un long pied, mais sur un corps fort mince;
robuste cependant, & même fait au tour.
mobile sans changer de place,
je sers, en faisant volte-face,
& la robe & l'épée, & l'église & la cour
mon nom devient plus commun chaque jour;
chaque jour il se multiplie
en Sorbonne, à l'académie,
dans le conseil des rois & dans le parlement.
embarrassé de tant de rôles,
ami lecteur, tu chercheras bien loin
quand tu pourrais peut-être avec un peu de soin
me rencontrer sur tes épaules

« C'est un tête à perruque. »

– Epigramme sur les gazons nouvellement établis dans la cour du Louvre, aux portes de l'académie

; Des favoris de la muse française
; D'angiviller rend le sort assuré ;
; devant leur porte il a fait mettre un pré
; où désormais ils peuvent paître à l'aise.

– Mustapha et Zeangir tragédie en cinq actes de mr. de Champfort plut infiniment à la reine qui pria mr. de Rhulière ancien ami de l'auteur de lui dire combien son succès l'avait intéressée. Voici les vers où mr. de Rhulière s'est acquitté d'un devoir si précieux

– à mr. de Champfort.

; Vos vers si doux et si bien faits
; ont peint de l'amitié les vertueux effets.
; une grace touchante, une bonté suprême,
; a, pour vous annoncer votre plus beau succès
; daigné choisir l'amitié même.

– L'ambassadeur de Naples disait que les femmes de Paris n'aimaient que de la tête, et ne pensaient que du cœur.

= Stances du chevalier de Chastellux à madame la Comtesse de Genlis qui a composé pour ses filles plusieurs petites Comedies très morales et très ingénieuses et les a fait représenter par ses enfans avec beaucoup de succès devant mad.me la Duchesse de Chartres et les personnes de sa Cour qu'elle a bien voulu y admettre

Rise à vos spectacles charmans
qui peut refuser son suffrage?
Drame, acteurs, tout est votre ouvrage,
et l'on n'y voit que vos enfans.

= De vous même heureuse rivale,
et féconde dans le printems,
vous voulez que l'enfance égale
et vos appas et vos talens.

= Pourtant en voyant ces prodiges
dont nos Garricks seraient jaloux,
on sent que leurs plus doux prestiges
sont encore émanés de vous

= ainsi dans vos jeux le plus sage
sans le savoir peut s'engager,
et n'adorant que votre image,
il croit vous aimer sans danger.

= Ah! qui peut voir dans la prairie

l'onde errer sur de verts gazons
sans chercher la nymphe chérie
qui les enrichit de ses dons ?
= ah ! suivons plutot dans leur course,
suivons ces aimables ruisseaux.
qui voit en paix couler leurs eaux
pourrait s'enivrer à la source.

= Une des actions les plus dignes d'être consacrée dans les fastes de l'humanité est celle du pilote Boussard = le 31. aout 1777. à neuf heures du soir, un navire venant de La Rochelle, monté de 8. hommes d'équipage & de deux passagers, aprocha de la têtere des jetées de Dieppe. le vent était si impetueux, qu'un pilote-côtier essaya en vain quatre fois de sortir pour diriger son entrée dans le port. Boussard s'apercevant que le pilote du navire faisait une fausse manoeuvre qui le mettait en danger, chercha à le guider avec le porte-voix & par des signaux, mais l'obscurité, le sifflement des vents, le bruit des vagues & la grande agitation de la mer empêchèrent le capne. de voir & d'entendre, & bientot le navire fut jeté sur

: le galet

le Galet s'échoua à trente toises au dessus de la Jetée

- aux cris des malheureux qui allaient périr, Boussard, malgré toutes les représentations et l'impossibilité apparente du succès, résolut d'aller à leur secours. il se fit ceindre aussitôt d'une corde, dont l'autre bout fut attaché sur la Jetée et se précipita au milieu des flots agités, pour porter jusqu'au navire un cordage avec lequel on put amener l'équipage à terre. il aprochait du navire lorsqu'une vague l'entraina et le rejeta sur le rivage. il fut ainsi 20. fois repoussé par les flots et roulé violemment sur le galet, couvert des débris du navire, que la fureur de la mer mettait en pièces. son ardeur ne se ralentit point; une vague l'entraina sous le navire; on le croyait mort lorsqu'il reparut tenant dans ses bras un matelot qui avait été précipité du batiment, et qu'il rapporta à terre sans mouvement et presque sans vie. enfin après une infinité de tentatives et des efforts incroyables, il parvint à jetter un cordage dans le navire; ceux de l'équipage qui eurent la force de profiter de ce secours s'y attachèrent et furent tirés sur le rivage: Boussard croyait avoir sauvé tous les hommes du navire. accablé de fatigues, le corps meurtri et rompu par les secousses qu'il avait éprouvées, il gagna avec peine la cabane où le pavillon est

déposé; là il succomba & tomba en défaillance. on venait de lui donner qques secours, il avait rejeté l'eau de la mer & il reprenait ses esprits, lorsqu'on annonça qu'on entendait encore des gemissemens sur le navire; dans ce moment Boussard, rappelant ses forces, s'échappe des bras de ceux qui s'empressaient à le secourir; il court à la mer, s'y précipite de nouveau & il est assez heureux pour sauver encore un des passagers qui s'était lié au bâtiment & que sa faiblesse avait empêché de profiter du secours fourni à ses compagnons: des dix hommes qui étaient dans ce navire, il n'en a péri que deux dont les corps ont été trouvés le lendemain.

Voici la lettre que mr. Necker écrivit de sa main au pilote, après avoir pris les ordres de S. M.

Brave homme:

" Je n'ai su qu'avant-hier, par mr. l'intendant, l'action
" courageuse que vous aviés faite le 31. aout, & hier
" j'en ai rendu compte au roi, qui m'a ordonné de vous
" en témoigner sa satisfaction, & de vous annoncer de sa
" part une gratification de mille francs & une pension
" annuelle de trois cens livres. J'écris en conséquence à
" mr. l'intendant. continuez de secourir les autres quand
" vous le pourrez, & faites des voeux pour votre bon roi
" qui aime les braves gens & les récompense. Signé Necker.

: le brave

– le brave pilote reçut cette lettre & les bienfaits dont elle était accompagnée avec la plus vive reconnaissance mais sans autre surprise que celle de voir que sa derniere action avait fait beaucoup plus de bruit que les autres, car ce qu'il fit le 31. aout, il l'avait déja fait dans plusieurs occasions avec le même zéle, & sans se plaindre de n'en avoir reçu aucune recompense. après avoir païé ses dettes, après avoir fait habiller de neuf sa femme & ses enfans, ce qui ne leur était pas encore arrivé il demanda à mr. l'intendant la permission d'aller à Paris pour remercier mr. Necker & pour voir, s'il était possible ce jeune roi qui aime les braves gens & qui leur fait du bien. il arriva à Paris dans l'habit de matelot qu'il avait fait faire pour le jour de ses noces. cet homme était d'un extérieur imposant, avait près de six pieds, la tête petite, les épaules larges & la demarche ferme quoiqu'il ait une jambe presque estropiée d'une blessure gagnée au service du roi: il parut devant les ministres, devant tous les grands de la cour avec la simplicité la plus modeste & l'assurance la plus noble. il reçut les éloges prodigués à son courage sans laisser échapper la moindre marque d'orgueil ou de vanité, & les présens assez considérables que lui firent tous nos Princes & principalement mr. le Duc de Penthièvre sans qu'il fut possible de le soupçonner d'aucun sentiment

d'avidité ni même d'intérêt. Dès que l'objet de son voyage fut rempli, tous les égards, toutes les caresses dont il se voyait comblé, car c'était l'homme à la mode, toutes les largesses aux quelles il pouvait encore s'attendre, ne purent le retenir : il témoigna la plus grande impatience de retourner au sein de sa famille reprendre sa vie accoutumée : Quelqu'un lui ayant demandé ce qui pouvait lui avoir inspiré une intrépidité si rare ; il répondit ces paroles remarquables :

" C'est l'humanité & la mort de mon père. il a
" été noyé ; je n'étais pas là pour le sauver ; aussi
" j'ai juré depuis de courir au secours de tous
" ceux que je verrais tomber à la mer....

Offrit-on jamais à la piété filiale un plus pur, un plus sublime hommage !

" Le roi le regarda avec beaucoup d'intérêt en passant par la galerie & dit : ah ! voilà le brave homme ! S. M. confirma le nom qui lui avait été donné par son ministre, la lettre de ce dernier au pilote fit faire à m.r Sédaine l'impromptu qui suit. on convient que la pensée en est plus heureuse que la rime.

" Cette lettre au Pilote est-elle de Necker ? Oui.
" C'est un point qu'on ne peut débattre.
" Qui gouverne comme Sully
" doit écrire comme Henri quatre.

* Non, je ne crois pas qu'en aucun tems le genie & les lettres aient pû s'honorer d'un triomphe plus flatteur & plus touchant que celui dont mr. de Voltaire vient de jouir après 60. ans de travaux, de gloire & persécution.

Cet illustre vieillard a paru aujourd'hui pour la 1re. fois à l'academie & au spectacle. Son carosse a été suivi dans les cours du Louvre par une foule de peuple empressé à le voir; il a trouvé toutes les portes, toutes les avenües de l'academie assiegées d'une multitude qui ne s'ouvrait que lentement à son passage & se precipitait aussitôt sur ses pas avec des applaudissemens & des aclamations multipliées. L'académie est venuë au devant de lui jusques dans la premiere salle, honneur qu'elle n'a jamais fait à aucun de ses membres, pas même aux princes etrangers qui ont daigné assister à ses assemblées. On l'a fait asseoir à la place du directeur, & par un choix unanime on l'a pressé de vouloir bien en accepter la charge qui allait être vacante à la fin du trimestre de janvier. Quoique l'académie soit dans l'usage de faire tirer cette charge au sort, elle a jugé, sans doute avec raison, que, déroger ainsi à ses coutumes en faveur d'un grand homme, c'était suivre en effet l'esprit & les intentions de leur fondateur. mr. de Voltaire a reçu cette distinction avec beaucoup de reconnaissance & la lecture que lui a faite ensuite mr. d'alembert

* Voltaire avait ce jour là sa grande perruque à nœuds grisatres qu'il peigne tous les jours lui même & qui est semblable à celle qu'il portait il y a 40. ans, de longues manchettes de dentelle, & la superbe fourrure de martre zibeline que lui envoya l'imperatrice de Russie couverte d'un velours cramoisi, mais sans aucune dorure. —

de l'éloge de Boileau a paru l'intéresser infiniment, il y a dans cet éloge une discussion très fine sur les progrès que le législateur du gout dans le dernier siècle a fait faire à notre langue. On y compare le style de Racine & de Boileau, la manière de ces deux poètes & celle de mr. Voltaire, à qui l'auteur donne des éloges trop vrais & trop délicats pour avoir pu craindre, en les lisant devant lui, de blesser ou son amour-propre ou sa modestie. L'assemblée était aussi nombreuse qu'elle pouvait l'être, sans la présence de mrs. les évêques qui s'étaient tous dispensés de s'y trouver, soit que le hazard, soit que cet esprit saint qui n'abandonne jamais ces messieurs, l'eût décidé ainsi pour sauver l'honneur de l'Eglise ou l'orgueil de la mitre, ce qui, comme chacun sait, ne fut presque toujours qu'une seule & même chose.

– Les hommages que Voltaire a reçu à l'académie n'ont été que le prélude de ceux qui l'attendaient au théâtre de la nation. Sa marche depuis le vieux Louvre jusqu'aux tuilleries a été un espèce de triomphe public. Toute la cour des princes qui est immense, jusqu'à l'entrée du Carrousel était remplie de monde, il n'y en avait guère moins sur la grande terrasse du Jardin, & cette multitude

était

était composée de tout sexe, de tout âge & de toute condition; du plus loin qu'on a pû appercevoir sa voiture il s'est élevé un cri de joie universel; les acclamations, les battemens de mains, les transports ont redoublé à mesure qu'il approchait, & quand on l'a vu descendre appuyé sur deux bras, l'attendrissement & l'admiration ont été au comble; la foule se pressait pour pénétrer jusqu'à lui; elle se pressait davantage pour le deffendre contre elle. même; toutes les bornes, toutes les barrieres, toutes les croisées étaient remplies de spectateurs & le carrosse à peine arrêté, on était déja monté sur l'impériale & même jusque sur les toits pour contempler la divinité de plus près. dans la salle même l'enthousiasme du public, que l'on ne croyait pas pouvoir aller plus loin, a paru redoubler encore, lorsque M.r de Voltaire placé aux secondes dans la loge des gentils-hommes de la chambre, entre mad.me Denis & madame de Villette, le sieur Brizard est venu apporter une couronne de lauriers que mad.me de Villette a posé sur la tête du grand homme, mais qu'il a retirée aussitot quoique le public le pressât de la garder par des battemens de mains & par des cris qui retentissaient de tous les coins de la salle avec un fracas inoui. toutes les femmes étaient

de bout. il y avait plus de monde encore dans les coridors que dans les loges. toute la comédie, avant la toile levée, s'était avancée sur les bords du théâtre, on étouffait jusqu'à l'entrée du parterre, où plusieurs femmes étaient descendües, n'ayant pas pû trouver ailleurs des places pour voir qques instans l'objet de tant d'adorations. j'ai vu le moment où la partie du parterre qui se trouve sous les loges allait se mettre à genoux, désesperant de le voir d'une autre maniere. toute la salle était obscurcie par la poussiere qu'excitait le flux et le reflux de la multitude agitée. ce transport, cette espéce de délire universel a duré plus de 20. minutes, et ce n'est pas sans peine que les comédiens ont pu parvenir enfin à commencer la piece. c'était Irène qu'on donnait pour la sixieme fois. jamais cette piece n'a été mieux jouée jamais elle n'a été moins écoutée, jamais elle n'a été plus applaudie. la toile baissée, les cris, les applaudissements se sont renouvelés avec plus de vivacité que jamais. l'illustre vieillard s'est levé pour remercier le public, et l'instant d'après on a vu sur un piedestal au milieu du théâtre, le buste de ce grand homme, tous les acteurs et toutes les actrices rangés en ceintre autour du buste des guirlandes et des couronnes à la main, tout le

public

Public qui se trouvait dans les Coulisses derriere eux, & dans l'enfoncement de la Scéne, les gardes qui avaient servi dans la tragédie; de sorte que le théatre dans ce moment représentait parfaitement une place publique où l'on venait d'ériger un monument à la gloire du génie. à ce Spectacle sublime & touchant, qui ne se serait cru au milieu de Rome ou d'athénes? le nom de Voltaire a retenti de toutes parts avec des acclamations, des tressaillemens, des Cris de Joie, de reconnaissance & d'admiration. l'envie & la haine, le fanatisme & l'intolérance n'ont osé rougir qu'en secret, & pour la premiere fois peut-être on a vu l'opinion publique en France jouir avec éclat de tout son empire. C'est Brizard, en habit de Léonce qui a posé la premiere Couronne sur le buste, madame Vestris s'est avancée pour adresser au Dieu même de la fête les vers ci-après

: Aux yeux de Paris enchanté
: reçois en ce jour un hommage
: que confirmera d'âge en âge
: la sévère postérité.
: Non tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage
: Pour jouir de l'honneur de l'immortalité.
: Voltaire, reçois la Couronne
: que l'on vient de te présenter
: il est beau de la mériter
: Quand c'est la France qui la donne

— Ces Vers

= Vers que mr. de St. Marc venait de faire =

ces Vers avaient du moins le mérite du moment; le public y a trouvé une partie des sentimens dont il étoit animé & cela suffisoit pour les faire recevoir avec transport; on les a fait répéter à madame Vestris, & il s'en est répandu mille copies dans un instant. Le buste est resté sur le théâtre chargé de lauriers pendant toute la petite pièce. on donnait Nanine qui n'a pas été moins applaudie qu'Irène, quoiqu'elle ne fut guère mieux jouée, mais la présence du Dieu faisait tout pardonner, rendait tout intéressant. Nous ne devons pas oublier ici que mr. le Comte d'Artois, qui était à l'Opéra avec la reine, l'a quittée un moment pour venir à la Comédie Française, & qu'avant la fin du Spectacle, il a envoyé son Capitaine des gardes, mr. le Prince d'Henin, dans la loge de mr. de Voltaire pour lui dire de sa part tout l'intérêt qu'il prenait à son triomphe & tout le plaisir qu'il avait eu de joindre ses hommages à ceux de la nation.

= L'enthousiasme avec lequel on vient de faire l'apothéose de mr. de Voltaire, de son vivant, est la juste récompense, non seulement des merveilles qu'a produites son génie, mais aussi de l'heureuse révolution qu'il a su faire & dans les mœurs & dans l'esprit de son siecle, en combattant les préjugés de tous les ordres & de tous les rangs, en donnant aux lettres plus de

= Considération

considération & plus de dignité, à l'opinion même un empire plus libre & plus indépendant de toute autre puissance que celle du génie & de la raison.

Voici des vers qu'il fit pour madame Hébert qui lui avait envoyé deux remèdes l'un contre l'hemorragie, l'autre contre une fluxion sur les yeux).

" Je perdais tout mon sang, vous l'avez conservé
" mes yeux étaient éteints, & je vous dois la vie.
" Si vous m'avez deux fois sauvé
" grace ne vous soit pas rendue.
" Vous en faites autant pour la foule inconnue
" de ces mortels infortunés,
" vos soins sont votre récompense.
" doit-on de la reconnaissance
" pour les plaisirs que vous prenez.

En voici d'autres qu'il adressa au Prince de Ligne au sujet du faux bruit de sa mort annoncée dans la Gazette de Bruxelles.

" Prince dont le charmant esprit
" avec tant de grace m'attire,
" si j'étais mort, comme on l'a dit,
" n'auriez-vous pas eu le crédit
" de m'arracher du sombre empire?
" car je sais très bien qu'il suffit
" de quelques sons de votre lyre.

C'est

C'est ainsi qu'Orphée en usait
dans l'antiquité révérée,
& c'est une chose avérée
que plus d'un mort ressuscitait.
Croyez que dans votre gazette,
Lorsqu'on parlait de mon trépas
Ce n'était pas chose indiscrète,
ces messieurs ne se trompaient pas.
en effet, qu'est-ce que la vie?
C'est un jour, tel est son destin.
Qu'importe qu'elle soit finie
vers le soir ou vers le matin?

Les adieux de ce Vieillard.

adieu, mon cher tibule, autrefois si volage
mais toujours chéri d'apollon,
au parnasse fêté comme au bord du lignon,
& dont l'amour a fait un sage.
des champs Elisiens adieu, pompeux rivage
de palais, de jardins, de prodiges bordé,
Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge
les enfans d'henri quatre & ceux du grand condé.
Combien vous m'enchantiez, muses, graces nouvelles
dont les talens & les écrits
seraient de tous nos beaux esprits
ou la censure ou les modèles!

Que

« Que Paris est changé ! les Velches n'y sont plus ;
« Je n'entends plus siffler ces ténébreux reptiles,
« ces tartuffes affreux, ces insolens Zoïles ;
« j'ai passé ; de la terre ils étaient disparus.
« mes ieux après trente ans n'ont vu qu'un peuple aimable
« instruit, mais indulgent, doux, vif & sociable.
« il est né pour aimer. l'élite des français
« est l'exemple du monde & vaut tous les anglais.
« de la société les douceurs désirées
« dans vingt états puissans sont encore ignorées :
« on les goute à Paris ; c'est le premier des arts.
« peuple heureux ; il naquit, il régne en vos remparts.
« Je m'arrache en pleurant à son charmant empire ;
« Je retourne à ces monts qui menacent les cieux,
« à ces antres glacés où la nature expire,
« je vous regretterais à la table des Dieux. —

— Mr. de Voltaire, après s'être purifié par sa confession au pere Gautier a jugé que pour achever son instruction il ne lui restait plus qu'à se faire initier dans les misteres de la franc. maçonnerie ; il a été reçu en particulier par mr. le comte de Strogonoff. il l'a été dans la loge des neuf sœurs, par mr. de Lalande ; l'on a fait en sa présence une réception dans toutes les formes, on a

On a lu beaucoup de mauvais vers, on lui a fait faire ensuite un plus mauvais dîner. Mr. de la Dixmerie a couronné cette grande journée par l'impromptu qui suit

: Au seul nom de l'illustre frère
: tout maçon triomphe aujourd'hui;
: S'il reçoit de nous la lumière
: l'univers la reçoit de lui.

— Mr. Mercier dit à Mr. de Voltaire :/.

Vous avez si fort surpassé tous vos confrères en tout genre, vous surpasserez Fontenelle dans l'art de vivre long-tems — : ah! monsieur, Fontenelle était : un normand : il a trompé la nature.

— Vers de madame la marquise de Boufflers :/.

: Dieu fait bien ce qu'il fait; La Fontaine l'a dit.
: Si j'étais cependant l'auteur d'un si grand œuvre,
: Voltaire eut conservé ses sens & son esprit;
: Je me serais gardé de briser mon chef-d'œuvre.
: Celui que dans athènes eut adoré la grèce
: que dans Rome à sa table auguste eut fait assoir
: nos Césars d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir,
: Et Mr. de Beaumont lui refuse une messe.
: = oui, vous avez raison, monsieur de St. Sulpice;
: eh! pourquoi l'enterrer? n'est-il pas immortel!
: à ce divin génie on peut sans injustice
: refuser un tombeau, mais non pas un autel

— Lettre de Voltaire à Mlle. Dionis qui lui avait envoyé son ouvrage intitulé: l'Origine des grâces.

— Mademoiselle, vous avez eu la bonté de m'envoyer un livre qui contient à ce que je présume, l'origine de votre maison. mais en ajoutant à ce bienfait la bonté de m'écrire, vous ne m'avez point instruit de votre demeure. Je n'ai pu, même après avoir lu votre Origine avec tant de plaisir, trouver le nom du libraire qui la débite; ainsi il m'a été impossible d'avoir un moyen de vous écrire & de vous remercier. Mr. de la Harpe qui se connait en graces & en style, vient de me dire qu'il était assez heureux pour vous connaître & qu'il se chargerait de mettre à vos pieds la reconnaissance de V. T. H. & O. S — Voltaire.

— Vers sur la mort de Voltaire par Mr. Lebrun.

" O Parnasse! frémis de douleur & d'effroi;
" muses, abandonnez vos lyres immortelles;
" toi, dont il fatigua les cent voix & les ailes,
" dis que Voltaire est mort, pleure & repose-toi.

— Impromptu de Mr. de Rhulière à la duchesse de Luynes qui se plaignait beaucoup du mal que lui avait fait le trot excessivement dur de son cheval.

Consolez-vous, jeune & belle de Luynes
C'est au talon qu'Achille fut blessé.
Vous avez sa valeur, son air, son origine;
mais votre endroit faible est placé
d'une façon bien plus divine.

" Epitaphe de Voltaire faite par une dame de Lauzanne

: Ci-gît l'enfant gâté du monde qu'il gâta.

" Enigme de J. Jacques Rousseau.

: enfant de l'art, enfant de la nature,
: Sans prolonger les jours, j'empêche de mourir.
: Plus je suis vrai, plus je fais d'imposture
: & je deviens trop jeune à force de vieillir.

" un Peintre "

" Dès le retour de Voltaire à Paris, je ne sais combien de prêtres avaient déja fondé leurs projets de gloire & de fortune sur l'espérance de devenir les instrumens de la conversion d'un homme si célèbre. il s'en présenta plusieurs pour lui demander la préférence au cas qu'il fut disposé à se confesser. un de ces messieurs, plus hardi que les autres, ayant forcé la porte dans un moment où Voltaire était resté seul dans sa chambre est venu se jeter au pied de son lit, & lui a dit en style judaïque
: au nom du Ciel, écoutez-moi; je serai pour vous le bon
: émissaire, je viens me charger de tous vos péchés, mais
: confessez-vous tout à l'heure, & tremblez de perdre le seul
: moment que la grace vous laisse encore &c. Le vieux malade était de bonne humeur, il l'écouta avec la plus grande modération & lui demanda de quelle part il venait — : de quelle
: part? — de la part de Dieu-même. — eh bien, mr. l'abbé
: vos lettres de créance?

- une question

une question si embarrassante & si naturelle la confondit tellement que Voltaire en eut pitié; il la remit à son aise, lui parla avec beaucoup de douceur, & la renvoya en l'assurant qu'il ne se sentait aucun éloignement pour la confession, mais qu'il choisirait un moment plus propice pour s'y préparer; ce qu'il y a de certain, c'est que son premier mot lorsqu'il fut pris de nouveau d'un vomissement de sang, fut qu'on aille chercher le prêtre sur le champ, je ne veux pas qu'on me jète à la voirie. ce qui n'est pas moins sur, c'est qu'il s'est confessé avec beaucoup de patience & dans toutes les formes, au père Gautier, chapelain des incurables, que cette scène édifiante s'est passée dans le boudoir même de mr. de Villette, qu'il a promis à ce bon père tout ce qu'il a voulu, excepté le désaveu public de ses ouvrages.

Le Kain, je veux dire le fameux Roscius, était fort bien vu dans les sociétés & ne perdait jamais de vuë les convenances, il y réunissait avec beaucoup d'attention & la modestie convenable à son état, & cette estime de soi-même qui est la première dignité; tout le monde sait la réponse pleine de caractère qu'il fit à un officier qui se servit devant lui des expressions les plus méprisantes pour comparer la fortune d'un comédien à celle d'un militaire réduit après de longs services à vivre d'une chétive pension. eh! comptez-vous pour rien, monsieur, le droit que vous croyez avoir de me parler ainsi.

I-l est doux de mourir pour son roi, sa patrie

S-onge que c'est le vœu de tous les Bordelais :

M-ais pourquoi tant de gens entourent ce palais !

A-urions-nous le bonheur de voir cette mortelle ?

R-éjouissons-nous tous, oui, mes amis, c'est elle ?

I-l n'est rien de plus vrai, la fille de Louis

E-st au milieu de nous plus belle que le lys.

T-remblez en la voyant, ô vous que tout abhorre

H-ommes vils et cruels, s'il en existe encore !

E-loignez-vous d'ici pour ne plus vous montrer

R-espectez les beaux ieux que vous fîtes pleurer

E-touffés de remords, faites que votre crime

S-'engloutisse avec vous dans le fond de l'abîme.

E-panche ta douleur, ô divine beauté !

C-alme dans notre sein ton esprit agité

H-eureux si notre amour a pour toi quelques charmes

A-près de longs soupirs, nous n'aurons plus d'allarmes

R-especiant tes vertus, tes grâces, ta candeur,

L-e ciel de tes sujets sera le protecteur

O-ui, tu règnes sur nous vertueuse Princesse

T-on esprit, ta grandeur, ta bonté, ta sagesse

I- Qui nous assure enfin que nous serons heureux

E-t qu'un Dieu bienfaisant, vient de combler nos vœux ?

out

– Acrostiche à l'honneur de LL. AA. Monseigneur le Duc & Madame la Duchesse d'Angoulême, par Verdier grenadier de la garde nationale bordelaise –

L-e ciel comble nos vœux dans ce jour d'alégresse –
O-ublions nos malheurs, calmons notre tristesse –
U-n ange protecteur daigne nous visiter
I-l ne vient parmi nous que pour nous consoler
S-a présence, à nos cœurs vient porter le délire
A-son aimable aspect, tout Français doit sourire.
N-é pour nous gouverner, Ô Prince généreux
T-u veilleras sur nous, & nous rendras heureux
O-ui, d'un bonheur certain, nous avons l'assurance
I-l n'est que les Bourbons pour gouverner la France
N-os malheurs sont finis, un Roi consolateur
E-fface tous nos maux, calme notre douleur.
D-aigne lui témoigner l'excès de notre ivresse
A-pprends-lui que Bordeaux le chérira sans cesse
R-épète lui souvent que notre amour pour lui
T-iendra jusqu'au tombeau tel qu'il est aujourd'hui
O-uvre lui notre cœur, notre bien, notre vie

– Vive le Roi –

Lorsque le jeune Vestris débuta, son père le Dieu de la danse, vêtu du plus riche & du plus sévère costume de Cour, l'épée à côté, le chapeau sous le bras, se présenta avec son fils sur le bord de la scène & après avoir adressé au parterre des paroles pleines de dignité sur la sublimité de son art, & les nobles espérances que donnait l'auguste héritier de son nom; il se tourna d'un air imposant vers le jeune candidat, & lui dit:

„ Allons, mon fils, montrez votre talent au public,
„ votre père vous regarde!

Lorsque le jeune Vestris à la suite d'une rixe avec le sieur Vimes régisseur de l'opéra, reçut l'ordre de se rendre au fort l'Evêque, rien de plus touchant, de plus pathétique que les adieux du père & du fils.

„ Allez, lui dit le Dieu de la danse, au milieu des fogers
„ allez, mon fils, voilà le plus beau jour de votre vie,
„ prenez mon carrosse, & demandez l'appartement de
„ mon ami le roi de Pologne; je payerai tout.

Epigrame sur de la harpe par le président de Rosset

Si vous voulez faire bientôt
une fortune immense & pourtant légitime
il vous faut acheter... ^cethare^ ce qu'il vaut
& le vendre ce qu'il s'estime.

— une des meilleures réponses à faire aux paradoxes de Jn. Jaqs. Rousseau sur l'abus des Sciences, ce serait peut-être l'exemple touchant de ces hommes de Bien qui ont cultivé leur esprit & leur raison avec beaucoup de soins, sans altérer en aucune manière la simplicité de leur vie & de leurs mœurs. il est malheureux que ces exemples aient été infiniment rares. nous avons vu peu de phénomènes dans ce genre aussi intéressants que celui qui vient de paraître un moment sur notre horizon littéraire. C'est un Vigneron de Monterean, près de Fontainebleau, dont le hasard a procuré la connaissance à mr. Senac de Meilhan, intendant de Valenciennes, lequel la recomandé à mr. le maréchal de Noailles, qui la renvoye avec la lettre suivante à mr. Marmontel.

: Mr. le Mâal de Noailles a l'honneur de faire : bien des compliments à mr. de Marmontel, & le prie : d'accueillir favorablement celui qui lui remettra cette : lettre; c'est un simple Vigneron qui est né avec beaucoup : d'esprit & qui la cultivé par la lecture des meilleurs : auteurs; c'est l'homme de la nature & il sera intéressant : pour mr. de Marmontel de voir jusqu'où peut s'élever : l'esprit naturel sans aucune éducation, en consultant : seulement ses besoins. le bonhomme arrivé à Paris : par hazard, désire ardemment de voir & d'entretenir : l'auteur de Belisaire; cet ouvrage lui a fait la plus

« grande impression, & il dit que mr. de Marmontel
« n'a fait que développer ses idées. mr. le Maréchal de
« Noailles sera très aise de savoir le jugement qu'il
« en aura porté. il le prévient que Pope est sa
« lecture favorite, & qu'il est fort instruit de
« l'histoire romaine & de l'histoire de France.

Le nouveau Socrate rustique est un vieillard d'une petite taille, mais dont le maintien ferme & modeste annonce encore beaucoup de force & de vigueur. l'âge a blanchi sa tête, mais n'a point éteint le feu de ses ieux, tous ses traits expriment la candeur, la paix & la sérénité de son âme. voici le récit simple & fidèle des deux conversations qu'on eut avec lui chez mr. Marmontel.

« Dans la première visite du vigneron on lui demanda quelles avaient été ses lectures? Plutarque, Montaigne, Pope & qques livres d'histoire, parmi lesquels il fait un cas particulier de Salluste. il nomma aussi Bélisaire, & dit que ce livre était selon son cœur — s'il avait lu Voltaire? Oui j'en ai lu le bon; mais, monsieur, comment on abuse d'un si grand talent? — s'il avait des livres? — Je n'en ai point, mais on m'en prête qquefois... il tira de sa poche l'Essai sur l'homme: ce livre était usé à force d'avoir été lu — voilà, dit-il, où j'ai pris le peu d'esprit que j'ai.

= invité à dîner pour le lendemain; il se rendit à l'invitation. à table il fut sobre & gai, très réservé, mais à son aise, ne parlant jamais qu'à propos. on lui demanda quel âge il avait? Soixante dix-neuf ans — s'il avait des enfans? J'en ai sept — s'il les avait instruits? Qu'il avait essayé de les instruire, mais qu'ils n'avaient pas répondu à ses soins, qu'un seul avait un peu mieux réussi — s'il était à son aise? — Qu'il vivait du travail de ses mains? (ses mains en effet portaient l'empreinte d'un travail assidu & pénible) — si sa femme avait pris le même goût que lui pour la lecture? — non, ma femme n'est instruite que des choses du ménage, & j'en suis bien aise. les femmes ne sont pas faites pour être savantes, à moins qu'elles n'aient un esprit supérieur, ce qui est fort rare. la science les accable & leur ôte le bon sens — comment il avait été connu de M.^r le maréchal de Noailles? — Qu'il n'avait pas l'honneur d'en être connu personnellement, mais que Mr Senac de Meilhan avait eu la bonté de le recommander à lui — comment il était connu de Mr Senac? — Qu'il était allé à sa maison de campagne parler à un paysan; que le hasard lui avait fait rencontrer le maître de la maison, & qu'ayant eu l'honneur de causer avec lui, Mr Senac l'avait engagé à dîner à l'office & lui avait fait donner après dîner un bon habit & du linge. Quand je me vis dépouillé par ses gens,

me voilà, dis-je, au milieu de corsaires d'une nouvelle espèce. — Vous avez accepté sans peine les habits que m^r. de Meilhan vous faisait donner? — oui, monsieur. L'orgueil est supportable dans les riches, mais dans un pauvre il serait monstrueux. J'ai reçu avec plaisir le bienfait de m^r. de Meilhan. il y avait une noce dans le chateau, & l'on me fit ouvrir le bal avec madame. — ce qui l'avait amené à Paris? — J'y suis venu vendre qques effets de la succession d'un homme qui m'a nommé en mourant son executeur testamentaire. — S'il y ferait qque séjour? — où il logeait? — chez m^r. de Meilhan — si on lui avait fait voir le spectacle? Qu'on l'avait envoyé un soir à la comédie; qu'il avait vu l'amphitrion — s'il y avait eu du plaisir? — Qu'un roi fait C... par un dieu n'était pas qque chose de fort intéressant. — comme il s'était un peu assoupi à table, on le mena dans un cabinet où il y avait une chaise longue, & on l'invita à faire la méridienne. il se coucha, mais un quart d'heure après il vint rejoindre la compagnie. On lui demanda lequel des grands hommes de l'antiquité, il estimait le plus? — Scipion. — & Pompée? — il ne sut jamais se décider. s'il y avait beaucoup de gens indécis à ce point, ils feraient le malheur du genre humain —

: & d'auguste,

Qu'en pensez-vous? il répondit sur le champ par cette strophe de J. B. Rousseau.

" en vain le destructeur rapide
" de marc-antoine & de Lépide
" remplissait l'univers d'horreurs;
" il n'eut point eu le nom d'auguste
" sans cet empire heureux & juste
" qui fit oublier ses fureurs

& de nos rois lequel préférez-vous? Louis XII. car il était bon & ce n'est pas sans raison qu'on la nommé, le Père du peuple. — & Henri 4.? — Henri 4. fut un grand guerrier, & si on ne l'avait pas tué, il aurait peut-être fait un grand homme. — & Louis 14. — vous connaissez les paroles mémorables qu'il adressa en mourant à son successeur encore enfant. — & Louis 15.? — ah! ne parlons plus de cela. — vous aimez beaucoup Bélisaire? — oui beaucoup. — est ce que vous pensez comme lui? — il a développé mes idées. — vous croyez donc que Titus, Trajan, les antonins sont dans le ciel? — où voulez-vous qu'ils soient? ils ont fait tant de bien au monde! — Quoi! marc-aurele n'est pas en enfer? — le bon marc-aurele en enfer! il convertirait tous les diables. — mais la religion vous ordonne de croire que tous ces gens là sont damnés. — non, monsieur, la religion ne l'ordonne pas — ne savez-vous pas qu'on a condamné les sentiments de Bélisaire? on a eu tort. Qu'a-t-on besoin de damner tant de

monde? Si on met en enfer si bonne compagnie, on donnera envie d'y aller. — Vous croyez donc aussi que les turcs, les chinois, s'ils sont de bien seront sauvés? — eh! pourquoi non? J'aime mieux les honnêtes gens de ces pays que les fripons du notre. — Vous, avec ces sentiments, croyez-vous aller en paradis? — ah! monsieur (en levant au ciel ses mains & ses yeux mouillés de larmes), vous auriez bien de la peine à me persuader que je n'irai pas en paradis; c'est là mon héritage. — Vous pensez donc que Dieu ne demande qu'à vous sauver? — C'est pour cela qu'il m'a mis au monde. — Vous le croyez bien bon? S'il n'était pas bon, il n'existerait pas; il est la bonté par essence! regardez ses ouvrages! — Vous n'avez donc pas peur de la mort? — non, monsieur, je l'attends sans trouble & sans crainte.

= Avez-vous de la dévotion à la Sainte Vierge, & l'invoquez-vous dans vos prières? — oui, monsieur, les femmes sont si puissantes, dans le ciel comme sur la terre, surtout lorsqu'elles sont belles! — Vous la croyez donc mère de Dieu? Je ne me permets jamais d'examiner ces questions — il me paraît que vous aimez les femmes? elles sont le chef-d'œuvre de la main de Dieu: il aurait fait inutilement toute la terre, s'il n'avait pas créé la femme, son ouvrage serait imparfait. — Que pensez-vous des athées? ce sont des fous. — Cependant plutarque

: & montaigne

Montaigne que Vous aimez tant.... ils n'ont pas été Jusque-là — Vous distingue-t-on dans Votre petite Ville? fort peu, monsieur, & Comment Vivez-Vous avec les autres Vignerons? — assez bien. instruit Comme Vous l'êtes, Vous ne devez pas Vous plaire à Causer avec eux qui ne Vous entendent pas? Pardonnez-moi; Je ne leur parle pas de mes lectures, Je leur parle bon Sens & raison, ils entendent fort bien cela. — & Votre Curé qu'en pensez-Vous? C'est un homme de bien, ce n'est pas un génie.

= un de nos bons poëtes, mr. Roucher était présent & on l'engagea à lui dire des Vers; ceux qu'il récita faisaient la peinture de la Condition des laboureurs, le Vigneron les écouta avec une grande admiration, & deux ruisseaux de larmes Coulaient de ses ieux pendant cette lecture. Quand elle fut finie, on lui dit: Voilà de beaux Vers. il répondit, monsieur, Vous les appelez beaux, moi Je les appele Sublimes.

= Comme cette Conversation fut répétée par ceux qui l'avaient entendue, on Voulut Voir le Vigneron, on le désirait dans le monde. mr. de meilhan a prévenu les Suites de cet empressement: il lui donna un contrat sur la Ville de 150. livres de rente, & le renvoya à montereau cultiver sa Vigne & finir en paix ses Vieux Jours.

— Il n'y a, ce me semble, pour une nation, que trois chemins vers la richesse. le premier est par la guerre, comme fit le peuple romain; le second par le commerce, qui généralement est tromperie; le troisième par l'agriculture, où l'homme, par un miracle continuel que la main de Dieu opère en sa faveur, reçoit les productions réelles de la semence qu'il a déposée dans la terre comme une récompense de sa vie innocente & de son industrie vertueuse.

— On demandait à Voltaire s'il ne s'occuperait pas un jour d'un commentaire sur les œuvres de Racine de même qu'il en avait fait un sur corneille, il répondit qu'il suffirait pour cela d'écrire deux mots au bas de toutes les pages de Racine

= parfait, inimitable =

— Voltaire voulant encore dans ses derniers jours faire revivre dans notre langue d'anciennes expressions & en créer de nouvelles, fit à cet égard à l'academie les observations les plus fines & les plus ingénieuses, & disait l'autre jour dans une société que notre langue étant une gueuse fière, que plus elle est dans l'indigence plus elle semble dédaigner les secours dont elle a besoin

---

La prière en monosyllabes par le Ch.r de la Tremblaye

— O toi, qui, tel que le Dieu que nous a peint le plus grand des Grecs, ne fais qu'un pas des bords du Nil à ceux où l'on te sert sous le nom de tien; qui vois d'un coup d'œil du fond des mers au plus haut des Cieux, qui as dit au Jour, sois... & le Jour fut; dans qui tout est, par qui tout se meut & tout vit; dis, ô mon Dieu! dans le grand tout où je suis, que veux-tu de ton fils? Que te dois-il? est-il vrai que le Dieu de tous les tems veut & ne veut pas? est-il vrai que je ne sais quel bout de chair te plut au tems de Sem & de Cham, & qu'un peu d'eau sur le front en tient lieu de nos jours? Ce n'est pas tout: on me dit que j'ai des yeux pour ne pas voir par mes yeux & qu'un de mes plus grands torts aux tiens est ce tact si vif & si fin, ce nœud si doux qui joint mon Cœur à un Cœur, & de deux n'en fait plus qu'un; on le dit, mon Dieu! mais je ne le crois pas. Quoi! tu as mis des fruits près de moi, & ces fruits ne sont pas pour moi! j'ai des goûts, j'ai des sens que je tiens de toi, je m'en sers, & c'est un tort à tes yeux! non, non, tout ment, hors mon Cœur où tu vis mes droits & ta loi y sont peints en traits de feu. J'y vois que qui craint la joug des loix & le frein des mœurs ne craint rien de toi. mais le mal? me dit-on, mais si tu fais le mal? eh bien! je ne vois pas le mal qu'un ver

tel que moi fait à Dieu; mais tout me dit que le vrai Dieu ne hait point ou qu'il ne hait point sans fin; tout me dit qu'il n'est pas tel que le peint le Juif, un Dieu de feu, de fer et de sang. un Dieu de sang! Ô Ciel! lui à qui je dois le jour qui me luit, et la fleur qui naît sous mes pas, et le jeu si doux de mes yeux, et ce cœur qui bat sous ma main et le feu qui court dans mon sang, qui vit sous les eaux, dans les airs, dans tous les corps, ce feu si vif et si pur qu'on a pris pour toi, qui n'est pas toi, mon Dieu! mais qui seul m'eut dit que tu es, et que tu es bon.

— Anecdote - extrait d'une lettre de M. *** à son ami.

— Nisson chirurgien à N... est un Citoyen aimé, aimant les hommes, exerçant sa profession avec désintéressement, ayant de la chaleur dans l'âme de la droiture dans l'esprit, et dans le discours une franchise fort voisine de l'indiscrétion. Lecture faite du Système il s'écria: « Béni soit à jamais l'auteur de cet « ouvrage, ce qu'il y a là-dedans je le pensais, mais je « ne savais pas le dire » de ce jour, il se mit à professer la doctrine hardie au chevet de ses malades, les consolant, les rassurant, leur démontrant la vanité de leur terreur. on l'écouta, il persuada, et Dieu sait

: combien

Combien déménagèrent de ce monde sans tambour ni trompette. Cependant le clergé se déchaine contre le singulier convertisseur; il est appelé chez l'évêque, il y comparait. le prélat violent de son caractère, après l'avoir dédaigneusement mesuré de la tête aux pieds, lui demande = qui il était pour oser publiquement
" prêcher contre l'existence de Dieu; qu'il eut à s'observer
" à l'avenir, sans quoi il le ferait traîner de sa maison
" dans un cachot, d'où il ne sortirait que pour aller
" sur un bucher......"

Misson sans se déconcerter, lui demanda froidement à son tour = qui il était, lui, pour appeler à son tribunal
" un citoyen qui ne devait compte de ses actions qu'aux
" lois; qu'il se manquait à lui même en excédant les
" limites de son autorité, et que s'il ne s'en rapportait
" qu'à son ressentiment, il irait de ce pas le déférer
" aux magistrats =

Le Prélat ne s'attendait pas trop à cette verte replique, bien moins à ce que Misson ajouta
" Je suis accusé, lui dit-il, et par qui, monseigneur?
" par le troupeau de vos satellites, aussi dissolus que
" ignorans. Sachez qu'au moment où je vous parle
" j'en traite plusieurs, et qu'il y en a une vingtaine
" parmi ceux qui vous entourent, que j'ai guéris
" gratuitement de ce que vous savez. eh! commencez

„ à donner des mœurs à vos prêtres dont la vie
„ scandaleuse fait plus de mal à la religion que
„ nos discours; ensuite vous vous mêlerez de nos
„ affaires, si vous en avez le droit.

Les deux antagonistes se sont rapprochés; l'évêque a fait une espèce d'excuse au chirurgien, & celui-ci qui a comme vous le voyez, le secret de l'Église, persévère dans son étrange apostolat sans que l'autre s'en aperçoive.

— Le Seigneur bienfaisant, opéra ballet, n'offre de bon que les airs de danse qui sont très agréables & en grand nombre; la musique n'en est pas plus charmante que les vers ne sont lyriques, mais un opéra qui chante peu & qui danse bien, sera long-tems encore le genre qui je pense nous convient le mieux; voici l'épigramme dont on a gratifié l'auteur quelque impertinente & q.que injuste qu'elle soit.

„ Vit-on jamais opéra si méchant?
„ musique & vers, tout en est détestable,
„ disait tout haut un critique tranchant,
„ mais comme en tout il faut être équitable,
„ pour moi, j'y trouve un tableau très touchant,
„ de beaux habits, un ballet agréable;
„ Bref, retranchez le poème & le chant,
„ on en peut faire un ouvrage passable.

— Mr. le chevalier de Mouhy à qui nous devons une quantité de mauvais ouvrages, aussi plats que ridicules avait cependant des traits qu'il a le talent d'ennoblir très heureusement : tout Paris sait à quelles fonctions m. le mal de Belle-Isle l'avait employé, voici comment il s'exprime à ce sujet, dans une de ses préfaces

„ Mr. le mal auquel j'avais été utile autrefois,
„ pour des ouvrages militaires, ayant été nommé
„ ministre de la guerre, daigna s'en souvenir & me
„ chargea des affaires secrètes du département,
„ exigeant que je ne m'occuperais plus que de ce
„ travail..... =

il est certain que le chr. de Mouhy s'acquittait de son emploi en citoyen, en homme d'état : il venait de découvrir un des ces sujets intéressans que le ministre l'avait chargé de lui procurer :

„ ah ! mr. le maréchal, l'heureuse découverte que je
„ viens de faire ! seize ans, belle comme le jour, la
„ fraicheur, l'innocence même, & ce n'est rien que tout
„ cela ; elle possède une qualité bien supérieure
„ encore. — eh ! qu'est ce donc ? le bonheur le
„ plus rare ; oui mr. le maréchal ; elle est sourde
„ & muette ; le secret de l'état est en sureté.

— Vers envoyés à Mr. Necker au nom des Ouvriers de l'imprimerie royale.

: Pour Dieu, monsieur, cessez d'écrire!
: nous payons trop cher vos honneurs.
: on n'est pas lassé de vous lire,
: mais à la foule des lecteurs,
: notre Zéle ne peut Suffire:
: Si vous n'avez pitié de notre triste Sort,
: votre immortalité nous donnera la mort.

— Maxime à retenir. par le comte Shouvalof.

, Sous Louis 15. on vit l'abbé terrai
, Vil Scélérat, Justement abhorré,
, le bras armé de la toute puissance
, tromper son maître & dévorer la france.
, Jusques au bout d'un régne désastreux
, il fut en charge & lui des malheureux
, Sous Louis 16, on trouve un honnête homme
, Que l'on chérit, que l'Europe renomme,
, Qui, Sans fouler les peuples écrasés,
, remplit du roi les Coffres épuisés,
, Qui, des traitans, fuit les Secours perfides,
, & Sans impôt Sait trouver des Subsides;

: Eh bien!

« eh bien ! mon homme est soudain terrassé.
» l'enfer agit, l'Olympe est courroucé ;
» la fermeté se nomme encore audace.
» faites le bien, & vous serez chassé
» faites le mal, vous resterez en place.

Epitaphe d'un perroquet.

: Ci-git Jacquot, trépassé de vieillesse
: & tendrement chéri de sa douce maîtresse.
: il ne parla jamais qu'après autrui,
: Combien de gens sont morts & mourront comme lui

Dans le tems que mr. de Catinat faisait la guerre en Italie, un jeune officier plein de courage & de présomption vint lui demander avec beaucoup d'empressement l'honneur de servir sous lui. Catinat le reçut sur la foi d'une figure heureuse, & lui promit de l'emploi. peu de jours après, il l'envoie exécuter quelques ordres à la tête d'un petit détachement. il est attaqué. à peine l'action se trouve-t-elle engagée, que le jeune homme perd la tête & s'enfuit ; sa mauvaise conduite avait eu trop de témoins pour être ignorée. mr. Catinat en sait tous les détails & le juge seul avec moins de sévérité ; il le présente lui-même à tous les officiers de sa compagnie, & leur dit : messieurs, je vous

prie de rendre plus de Justice à votre Jeune camarade ; J'ai voulu mettre son obéissance à l'épreuve, il n'a rien fait que par mes ordres. après l'avoir comblé de Caresses en public, il le fait venir en particulier & lui représente à quel point sa confiance se trouverait Compromise s'il ne la Justifiait pas incessamment par une réparation éclatante. le Jeune homme se Jette à ses genoux, il lui doit mille fois plus que la vie, il brule d'aller au devant des plus grands dangers. le Jour même il se distingue dans une action très périlleuse & fut depuis un des plus braves officiers de l'armée. — : il est peu de traits sans doute d'un tact plus rapide : & plus profond, peu d'exemples plus frappant de cet : art si rare & si sublime d'élever même les âmes communes : au dessus d'elles-mêmes, ou de leur rendre au moins : toute l'énergie que des Circonstances singulieres ont : pû leur ravir.

— On a trop répété qu'il n'appartient qu'aux républiques de former des hommes vraiment éloquens. la france a produit plus d'un orateur que les plus beaux siècles d'athenes & de Rome n'eussent point désavoué. nous ne raporterons point ici les discours de m.r de Malesherbes à l'occasion du rétablissement de l'ancienne magistrature parcequ'ils sont déja très Connus. mais après ces modèles de l'éloquence la plus simple & la : plus touchante

plus touchante, on peut encore citer le discours de mr. Déprémesnil à la 1re. assemblée du chatelet. Comme ce morceau ne sera vraisemblablement jamais imprimé, nous nous permettons d'en conserver ici un trait qui ne paraîtra pas peut-être indigne d'être mis à côté des plus beaux endroits de Démosthènes.

" Après avoir montré ce que l'amour des lois exigeait des magistrats, ce que l'amour de la paix exigeait dans les circonstances présentes & comment deux devoirs si importans pouvaient être conciliés, il adressa la parole aux pourvus des nouveaux offices depuis 1771. & leur dit.

" et vous, messieurs, que la loi va bientôt associer à
" nos fonctions d'une manière irrévocable, connaissez des
" magistrats dont peut-être, sans le vouloir, vous avez prolongé
" la disgrâce. ils n'en veulent tirer d'autre vengeance que celle
" d'assurer votre état autant qu'il dépend d'eux, ne vous imposent
" par notre bouche d'autres conditions que d'imiter au besoin
" (ce que le ciel détourne de vos têtes) leur courage, leur constance
" & de l'inspirer à vos enfans. vous le promettez vous? parlez.
" si vous y consentez, levez-vous. si vous n'y consentez pas,
" désavouez-nous donc publiquement.

Dans ce moment tous les nouveaux pourvus se levèrent & témoignèrent par un signe d'approbation qu'ils faisaient les promesses requises par l'avocat du roi, qui reprit ainsi:

" O Patrie! reçois leur serment. O vertueux ministres
" de la loi, consignez-le dans vos cœurs, qu'il y

: demeure gravé en caractères ineffaçables ! & nous poursuivons
: cet outrage de paix.

: = Les nouveaux pourvus ayant repris leurs places, m.r l'avocat du roi a continué l'examen & la discussion des contrats d'acquisition, lettres de provisions & actums de réception qui lui avaient été remis au nombre de 19.

: = le discours fini, m.r Marion, le plus ancien des nouveaux pourvus, s'est levé & adressant la parole à la compagnie, a dit.

= Messieurs, vous allez délibérer sur notre état
= trouvez bon que nous nous retirions =

On a applaudi à cette demande & ils se sont retirés. la compagnie a ensuite délibéré, & il a été arrêté que, ouis sur ce les gens du roi, pour donner à sa majesté des preuves de sa soumission respectueuse & pour concourir au rétablissement de la paix, la compagnie se contenterait de l'engagement tacite que les nouveaux pourvus venaient de prendre, & ne les obligerait pas à demander de nouvelles provisions.

---

a. L'objet du théâtre anglais diffère totalement de celui du nôtre ; tout l'effort de l'un paraît tendre à exciter les affections les plus vives ; tout l'effort de l'autre à les rappeller doucement & à les rendre à leur pente naturelle. l'un ne paraît occupé qu'à renforcer le caractère & les mœurs de la nation, l'autre à les adoucir.







